VOYAGE PHILOSOPHIQUE ET PITTORESQUE, SUR LES RIVES DU RHIN, A...

Digitized by Google

1. G. 162

tized by Google

VOYAGE

PHILOSOPHIQUE ET PITTORESQUE,

SUR LES RIVES DU RHIN,

A LIÈGE, DANS LA FLANDRE,

LE BRABANT, LA HOLLANDE, etc.

T. II.

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

PHILOSOPHIQUE ET PITTORESQUE,

SUR LES RIVES DU RHIN,

A LIÈGE, DANS LA FLANDRE,

LE BRABANT, LA HOLLANDE, etc.

FAIT EN 1790

Par GEORGE FORSTER, l'un des Compagnons de Cook;

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

Avec des Notes critiques sur la Physique, la Politique et les Arts,

PAR CHARLES POUGENS.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

L'an troisième de la République Françoise, une et indivisible.

Digitized by Google

A. 6. 162

Digitized by Google

VOYAGE

PHILOSOPHIQUE ET PITTORESQUE,

SUR LES BORDS DU RHIN,

EN BRABANT, EN HOLLANDE, etc.

XVe LETTRE.

Bruxelles.

Qu'on ne me répète plus ce vulgaire adage colporté depuis si long-temps par les imbécilles apôtres du despotisme, et que la tourbe garrule des *philosophistes* vante sans cesse au peuple dont ils se disent les officiers de morale. Non, ce n'est point *exclusivement* à la propagation des lumières que sont dues les révolutions politiques. Jamais dans aucune portion de l'Europe l'ignorance n'a été plus absolue qu'à Bruxelles; jamais les ténèbres n'ont été plus épaisses; jamais

Digitized by Google

la crédulité de son joug de plomb (1) n'a imprimé plus fortement la raison dans la poussière. Ici le fanatisme a fomenté tous les troubles ; la stupidité et l'assoupissement des esprits en ont été les intermédiaires.

Les causes des révolutions dans un Etat sont entiérement indépendantes des divers degrés de connoissances propres à chaque individu qui compose la masse du peuple insurgé. Lorsque ses passions sont une fois mises en jeu, soit par suite de ce sentiment de révolte que la tyrannie finit toujours par inspirer à ses victimes lorsqu'elle est parvenue à son apogée, soit par les intrigues artificieuses de quelques hommes ambitieux ou méchans, alors la révolution est parvenue à son point de maturité. La seule différence qui existe entre ces deux causes, c'est que la première est durable, parce qu'elle a pour fondement cet inextinguible amour de la liberté que le despotisme étouffe, mais qu'il n'anéantit jamais ; tan-

(1) J'ai voulu conserver ici l'expression originale de Forster. Voici le texte : « Ia, wahrlich, vollkommner » war keine unwissenheit, dicker keine finsterniss, » *bleierner* drückte nie das ioch des glaubens die ver- » nunft in denstaub ».

dis que l'autre rentre dans l'abîme dès que l'illusion cesse.

A chaque heure du jour, les églises, tant celles des paroisses que celles des monastères, sont remplies de dévots, et l'esprit de révolte les guette aux portes de ces temples. C'est là que le congrès fait afficher ses mandats, ses ordonnances ; c'est là que se lisent tous les jours les invitations au peuple de se lever contre les *soi disans* traîtres à la patrie, principalement contre les démocrates, pour les détruire avec le fer et le feu ; c'est là que s'exerce la calomnie contre le brave Vander Mersch ; c'est là que le génie de l'esclavage, ami du fanatisme, distille ses poisons contre les Hollandois réfugiés à qui l'indolent Bruxellois fait un crime de leur amour pour la liberté ; c'est là qu'on a même l'audace de couvrir du manteau de la religion les excès que le parti aristocratique, toujours lâche, insidieux, vil dans ses vengeances, se permet contre ses adversaires. Or, il est impossible de méconnoître l'esprit qui rédige les placards. Il n'existe qu'une classe, une seule classe d'hommes qui sache confondre ainsi ce qui est purement humain avec les prétendus

intérêts du ciel, éblouir la multitude, égarer la raison du peuple dans un labyrinthe de sophismes religieux.

Les stigmates d'un despotisme plus âpre, plus dur encore que celui auquel les Hollandois ont eu le bonheur d'échapper, sont actuellement empreints sur le front des Belges. Un siècle entier ne pourroit les effacer. Ce peuple, ou, pour mieux dire, cette congrégation ne sait que faire de sa liberté; elle lui est à charge; le Bruxellois ne peut supporter sans un maître le poids de la vie. *Nous ne voulons pas être libres!* répondoient ces infortunés, lorsque nous les félicitions sur leur liberté; et ils ne sont pas même en état de justifier par l'apparence d'un principe cette proposition si étrange dans la bouche d'un peuple insurgé; *nous ne voulons pas être libres!*....Le son de ces mots a un accent si peu naturel, un rythme si barbare qu'il ne peut être saisi que par des hommes qu'un long esclavage a désorganisés, ou que la perfidie des chefs a égarés jusqu'au délire. *Nous ne voulons pas être libres!* Infortunés Brabançons! peuple séduit! quel est votre aveuglement! Ne sentez-vous pas de qui vous avez été,

Digitized by Google

de qui vous êtes encore les esclaves ? Vous avez raison ! vous ne pouvez plus être libres ; la nature vous a créés pour l'esclavage : échappés à un maître, la marque de l'autre est imprimée sur votre front avili ; et ce dernier se fait un jeu de vous reconnoître, de vous reprendre, dût-il même vous laisser croire que vous êtes libres. Et comme dit le poëte : « l'oiseau qui rompt son lacet, » même dans les plaines de l'air, traîne » encore après lui la marque honteuse de » son esclavage. Il fuit, il s'envole ; mais » ce n'est plus l'oiseau qui jadis naquit » libre ».

La superstition est ce lacet d'airain dont se sert le despote pour enchaîner les nations. Funeste entreprise ! car si les prêtres parviennent à saisir un des bouts de la chaîne, ils forcent le peuple et même le despote à voltiger à leur volonté.

Le Brabant s'est rendu célèbre par sa superstition. Graces soient rendues à la politique cruelle de Philippe II qui enfonça le glaive dans le sein de ceux de ses sujets (1)

(1) On connoît les atrocités du duc d'Albe, autorisées par Philippe II ; et de semblables fureurs n'ont pu éveiller les peuples ! Des siècles d'esclavage, de misère, de

Digitized by Google

assez hardis pour se croire propriétaires de leur pensée, et qui précipita sur les bûchers tous ceux dont l'opinion débordoit la sienne. Peut-être les catholiques qui seuls sont restés dans ce pays dévasté, après avoir contemplé en frémissant l'ouvrage de leurs propres mains, couverts du sang de leurs frères, fuyant devant le flambeau d'une raison vengeresse, frappés de terreur à l'ap-

sang se sont accumulés sur les nations; et les hommes ont pu sans frémir se soumettre à des rois ! . . . à des prêtres ! . . . Peut-on lire sans horreur ces rapprochemens, ces calculs mortuaires que nous offre l'histoire de toutes les nations, et que Voltaire a peints avec des couleurs si vraies dans son Traité philosophique sur Dieu et l'homme ! Ce petit nombre de pages devroit être entre les mains de tous les adorateurs de la liberté, de la félicité publique. Et vous, mères sensibles, femmes régénérées aux véritables devoirs des femmes; vous à qui la nature et la patrie ont confié l'honorable soin d'élever une enceinte autour de l'ame de vos enfans; vous qu'elles ont chargé de poser la première pierre du grand édifice de la raison humaine, c'est-là où il faut apprendre à vos jeunes élèves à balbutier pour la première fois les mots *nature*, *humanité*; et puisque jadis nos maîtres sanguinaires ont dû employer tous les prestiges de la terreur pour se créer d'imbécilles esclaves, qu'une juste terreur à son tour sape enfin les fondemens de leurs trônes, et nous préserve de leurs poisons.

Digitized by Google

proche d'un remords superflu, enfin tour-à-tour tyrans et victimes ; ces infortunés, dis-je, coururent sans doute déposer l'insupportable fardeau d'une conscience agitée dans le sein maternel de l'église. Alors la magicienne eut l'art de transformer l'assassinat de leurs frères en un sacrifice agréable à la Divinité. Ordonnatrice du meurtre, elle seule avoit le droit et le pouvoir de le déifier. Ainsi les Brabançons humiliés et tremblans aux genoux de celle qui eût mieux aimé anéantir mille fois le genre humain que de renoncer au droit de le régir, courbèrent le front devant cette *sagesse* impénétrable qui réunit toutes les contradictions, et bannirent pour jamais le fatigant scepticisme de la raison.

Si la plus sublime prérogative d'une religion de paix est de prononcer au nom de la Divinité réconciliée le pardon du pécheur repentant, ce droit s'étend-il jusqu'à opérer l'entière extirpation des suites naturelles du péché. On peut absoudre le criminel ; mais ni l'absolution (1), ni le re-

(1) « Louis XI, la Brinvilliers se confessoient dès » qu'ils avoient commis un grand crime, et se confes-

mords ne peuvent détruire la préexistence du mal, ne peuvent arracher une maille de la chaîne des événemens qui, par une réaction nécessaire, deviennent alternativement cause et effet.

Depuis la sanguinaire époque où Philippe II et son ministre Albe se couvrirent d'assassinats, où le sang des citoyens vertueux coula sur l'échafaud, l'histoire nous peint ces provinces comme le théâtre de toutes les guerres étrangères, ou comme une propriété précaire transmise par droit d'héritage d'une maison souveraine dans une autre. Jamais elles n'eurent de caractère particulier; jamais un grand homme n'y prit naissance. Tombées dans une sorte de stupeur politique, ces provinces ne surent pas même défendre les premiers droits de l'homme et du citoyen contre des voisins entreprenans qui leur avoient imposé par d'iniques traités la dure condition de fermer les passages du fleuve, afin de ravir aux habitans l'ai-

» soient souvent, comme les gourmands prennent mé-» decine pour avoir plus d'appétit ».

Voltaire, Dict. philos. art. Confession.

Digitized by Google

sance que donne le commerce maritime, la population, et le progrès des lumières. Les tentatives de Joseph pour secouer ce joug si dur furent souffertes par les Brabançons. Les Flamands résistèrent. Les uns croyoient que le *transit* étoit un dédommagement suffisant pour la fermeture de l'Escaut, ou s'étoient accoutumés à trouver dans leurs trésors héréditaires une source inépuisable de jouissances bornées, mais paisibles. Ceux-là ne voulurent point sacrifier Ostende pour rendre Anvers florissant. La noblesse de ces deux provinces craignit de voir diminuer son influence, son pouvoir sur des citoyens dont le commerce eût augmenté l'aisance; le clergé, qui dans la Flandre possède la moitié, et dans le Brabant les deux tiers de toutes les propriétés, se contentoit du produit assuré d'un sol fertile.

Il y eut même un moment où les arts refleurirent sous la sauve garde de la liberté. Mais au lieu de s'exercer à manier les armes pour sa défense, le Belge les laissa tomber de ses mains, et se saisit d'un pinceau. Car l'énergie de l'esprit humain ne peut s'éteindre, ni disparoître subitement.

Digitized by Google

Le luxe de la ville principale, le ralentissement de la circulation des capitaux dans les autres villes, le faste orgueilleux du clergé, tant régulier que séculier, la politique, peut-être, fournirent d'abord aux artistes les moyens d'exercer leurs talens. Cette période fut de courte durée; tout dégénéra bientôt en un long sommeil léthargique, et fléchit mollement sous les narcotiques influences de l'éducation monacale.

Pour donner aux figures l'air vivant qu'elles doivent avoir; pour représenter des hommes agissans; pour exquisser seulement les grandes actions, il faut que l'artiste soit doué d'un génie libre, qu'il ait une ame capable de réfléchir, celle des héros dont il veut représenter l'image fidelle; qu'enfin il soit tourmenté du besoin de créer. Or, le sang du Belge ne l'excite point à rien inventer de lui-même. Lorsque cette ombre d'énergie qu'avoient produit les guerres de la Belgique fut dissipé; lorsque Vandyck, transplanté en Angleterre, eut été enlevé par une mort prématurée, alors les arts disparurent de la Flandre; et les soi-disantes académies de peinture, dont les noms existent encore à Malines et à Anvers, tombè-

Digitized by Google

rent dans une médiocrité à laquelle l'anéantissement même eût été mille fois préférable.

La décadence des arts méchaniques dans le Brabant a été plus tardive; parce que les arts qui n'exigent point de réflexion, ou qui sont l'ouvrage de l'exercice et de l'habitude, peuvent devenir une seconde nature pour des peuples phlegmatiques.

On trouve encore dans toutes les villes de la Belgique des manufactures considérables en toile et en laine : mais celles de toile n'offrent plus que les débris de leur ancienne splendeur. Quelle différence de leur état actuel à ce qu'elles étoient au quatorzième siècle ! Alors Louvain et Ypres occupoient chacune quatre mille hommes, Malines environ trois mille, et Gand près de quarante mille. On sait que long-temps avant cette fameuse insurrection nommée guerre de religion, des milliers de fabricans avoient passé en Angleterre, et que durant ces troubles Elisabeth fit ouvrir ses ports aux artisans fugitifs qui abandonnoient leur patrie pour suivre en paix leur culte. Ajoutons à ces désastres politiques la chûte de plusieurs autres branches d'industrie,

Digitized by Google

occasionnée soit par l'introduction des fabriques de soierie dans Anvers, soit par l'inconstance de la mode, à qui l'on doit le discrédit des manufactures de tapisseries, et des fabriques de dentelles si heureusement remplacées par des chiffons de gaze et du papier.

L'homme des champs est seul demeuré ce qu'il étoit, un laborieux, un pénible cultivateur attaché à la glèbe. Ses grains remplissent les granges des nobles et des monastères. Ses troupeaux couvrent de vastes prairies ; et dans les heures de ses courts loisirs, il s'occupe de filature, à l'exemple de celui des pays de Liège et de Limbourg. Or, tous ces moyens d'industrie sont autant de canaux par où s'écoulent plusieurs millions qui, des campagnes de Bruxelles, affluent dans la trésorerie de l'empereur.

Si les Belges avoient eu de sages instituteurs pour former la jeunesse ; si les pasteurs politiques du peuple eussent voulu travailler sérieusement à extirper la sottise, la superstition, en un mot, à dissiper les nuages du Nord, pourquoi auroient-ils été moins heureux que ceux de l'Angleterre ?

Digitized by Google

Mais le bonheur du tiers-état, jusqu'à Joseph II, n'étoit de nulle importance, et fut même dans tous les temps un objet de mépris pour les nobles et le clergé. Souvent les suites incalculables des passions sont plus utiles pour la régénération du bien, que de futiles palliatifs qui ne servent qu'à prolonger les abus en dissimulant leur laideur aux yeux du peuple. Nulle part la cupidité ne se montre avec moins de retenue; nulle part un peuple de plaideurs n'assiège avec autant d'acharnement les tribunaux et les cours de justice que dans un pays tel que celui-ci, dont une noblesse nombreuse et ignorante, un clergé non moins ignorant, non moins nombreux, se disputent sans cesse la propriété, la suzeraineté du territoire.

Dans les Pays-Bas catholiques, ainsi qu'en Pologne et en Hongrie, on ne voit de toutes parts que procès et discussions parmi les personnes opulentes. Aussi la classe des jurisconsultes étant plus instruite que la bourgeoisie, s'élève naturellement au dessus d'elle; et c'est pourquoi l'on a vu le premier germe du patriotisme se développer parmi eux, à raison de la supériorité de

leurs lumières. Dans la cohorte formidable de trois à quatre cents avocats, il s'est rencontré quelques individus dont l'esprit a été formé par l'étude et les emplois, et qui ont appris à connoître les droits, les devoirs de l'homme qu'une habitude routinière leur fit découvrir, au point même de les forcer à rectifier et éclaircir le texte des loix actuelles. Guidés par ce flambeau qui, certes, n'eût point brillé à leurs yeux au milieu des signes de croix de l'école jésuitique, ni dans la très-obscure université de Louvain, ils ont soumis à un scrutin épuratoire les prérogatives du prince, lors même qu'avec des intentions salutaires il pénétroit dans l'enceinte des droits sacrés du peuple.

Au moyen de cette lumière ils connurent le juste rapport du représenté avec ses représentans, et protégèrent les droits du tiers-état contre les attentats de la noblesse et du clergé. L'enthousiasme, enfant de l'oppression et de la vérité, se manifesta dans tous leurs discours. Mais leur éloquence et leur exemple étoient perdus pour un peuple qui ne pouvoit les comprendre. Joseph abolit la joyeuse entrée, attaqua les privilèges des Etats, et le peuple demeura

tranquille ; mais lorsqu'il voulut s'emparer des trésors superflus des oisifs sacrés, le peuple osa le braver jusques sur son trône.

XVIe LETTRE.

Bruxelles.

Depuis l'alliance étroite formée entre la France et l'Autriche, les belles provinces de la Belgique, n'ayant plus à redouter les attaques des François, jouissoient de la plus heureuse tranquillité ; et quoique leur commerce eût été borné, leurs richesses intérieures suffisoient pour leur procurer une grande aisance. Charles de Lorraine, qui fut durant une longue suite d'années gouverneur général des Pays-Bas, tenoit, comme on sait, sa cour à Bruxelles. L'amour des Brabançons alloit pour lui jusqu'à l'enthousiasme. Telle sera toujours la destinée des princes qui se contenteront du suffrage volontaire des peuples pour l'établissement des grands subsides, sans prétendre acquérir un

nom par des nouveautés et des réformes, sans improuver constamment ce que les autres font pour faire valoir leurs propres lumières aux dépens de plusieurs millions d'hommes, sans faire parler enfin l'arbitraire et l'autorité suprême là où les loix seules doivent décider. Aussi l'amour des peuples pour les bons princes est, aux yeux du penseur qui sait prévoir, une des plus dangereuses victoires que le despotisme puisse remporter sur la liberté.

Le ministre Staremberg partageoit avec le prince la bienveillance du peuple; tous deux savoient respecter ses préjugés, caresser ses goûts, et profiter sans bruit de sa bonne volonté. L'éclat dont il étoit environné, les plaisirs qu'il faisoit régner à sa cour, le nom de protecteur des sciences et des arts que les princes acquièrent à si bon marché, les embellissemens de la ville commencés par ses ordres et sous son inspection, ses soins pour tout ce qui concernoit le bonheur du peuple, furent ses droits à cet amour populaire, et lui valurent des statues équestres et pédestres, non-seulement dans toutes les places publiques, mais

encore

Digitized by Google

le plusieurs édi-

Belges errer mol-
ıte facile de l'ha-
égloient arbitrai-
uement le travail
our l'avenir. Leur
ıduite des Etats
ırs cités braban-
ı usage de leurs
rs-état n'existoit
considéré comme
ıbreux des trois
e toutes les pro-
absolue. Son dé-
it appuyé sur des
imuns. La douce
a noblesse exer-
les esprits, loin
ment salariée par
Marie-Thérèse,
, a tiré des Pays-
volontaires que
ı, environ cent
de peu de temps
ges, on évaluoit

Digitized by Google

nom par des n
sans improuver
tres font pour f
mières aux dé
d'hommes, sans
re et l'autorité s
doivent décider.
pour les bons
penseur qui sait
gereuses victoire
remporter sur la
Le ministre S
le prince la bie
deux savoient r
resser ses goûts,
bonne volonté.
ronné, les plais
sa cour, le nom
et des arts que l
bon marché, les
commencés par
pection, ses soin
noit le bonheur d
à cet amour popu
statues équestres
ment dans toutes

Digitized by Google

encore sur les combles de plusieurs édifices.

Long-temps on vit les Belges errer mollement, bercés dans la route facile de l'habitude et de l'usage ; ils régloient arbitrairement, sur-tout méchaniquement le travail du jour, sans inquiétude pour l'avenir. Leur confiance dans la sage conduite des Etats alloit si loin, que plusieurs cités brabançonnes ne faisoient aucun usage de leurs prérogatives, aussi le tiers-état n'existoit plus que de nom. Le clergé considéré comme le premier et le plus nombreux des trois ordres, avoit dans presque toutes les provinces une prépondérance absolue. Son dévouement pour la cour étoit appuyé sur des intérêts qui leur étoient communs. La douce autorité que les prêtres et la noblesse exerçoient sans obstacle sur les esprits, loin d'être gratuite, étoit amplement salariée par le peuple. On assure que Marie-Thérèse, durant la guerre de sept ans, a tiré des Pays-Bas, tant en contributions volontaires que par la voix de négociation, environ cent millions de florins ; et même peu de temps avant l'insurrection des Belges, on évaluoit

le revenu annuel de la chambre impériale à la somme exorbitante de sept millions.

L'empereur, en visitant les Pays-Bas, avoit pénétré de son regard scrutateur jusques dans les abus les plus profondément enracinés. Il trouva cette classe d'hommes qu'on nomme toujours le *peuple*, abrutie, plongée dans la superstition, et incapable d'user de ses facultés morales, mais composée d'individus forts, laborieux, et s'abandonnant volontiers aux jouissances les plus grossières. Leur phlegme originel n'est point dénué de courage; qualité heureuse dont un législateur peut habilement profiter pour réveiller un jour cette nation assoupie, de même qu'il est possible de mettre en mouvement un corps lourd dès qu'on l'allie avec un plus léger. Malheureusement ceux qui, parmi les Brabançons, sont chargés de l'instruction publique, auroient besoin eux-mêmes d'être instruits. Le clergé belge n'a pas fait autant de progrès que le clergé allemand et le clergé françois. Il est resté en arrière d'un siècle au moins; et l'espace immense qui sépare ses ridicules prétentions de la masse de lumières répandues dans le reste de

Digitized by Google

l'Europe est au dix huitième siècle un des trop nombreux phénomènes de l'insolence ecclésiastique.

Le pouvoir politique et l'autorité de la hiérarchie étoient cependant réunis dans les mains du clergé ; ses chefs dominoient dans l'assemblée des Etats. Leur tête astucieuse savoit semer et cultiver avec art la sottise ainsi que l'ignorance dans les écoles et dans les académies. Tous, depuis le premier jusqu'au dernier membre de la sainte hiérarchie, façonnoient à leur gré la conscience des habitans. Il falloit avoir toute l'activité de Joseph et son esprit dominateur pour concevoir un plan d'épuration, et pour prétendre l'exécuter ici.

Il débuta par des épargnes auxquelles on n'avoit point songé sous le gouvernement précédent trop dénué de forces coactives pour entreprendre de semblables réformes. Assuré d'une alliance avec la France, et convaincu que les limites établies par le traité des Barrières de l'année 1715 n'avoient point été observées, il imagina, en 1787, de proposer aux Hollandois de rompre formellement ce traité, et de retirer leurs garnisons des différens postes qu'elles occupoient.

Dès qu'il eut obtenu ce point auquel les Etats-Généraux consentirent, dans la vue seulement de se délivrer d'une dépense aussi onéreuse qu'inutile, toutes les fortifications des Pays-Bas, excepté celles de Luxembourg, furent démolies, et les sommes que leur entretien coûtoit annuellement à l'Etat tournèrent au profit de l'épargne. Non content de cette économie, Joseph fit encore d'autres réformes dans les diverses parties de l'administration ; il réduisit la gouvernante des Pays-Bas, sœur de l'empereur, ainsi que son mari le duc de Saxe-Teschen, à une somme déterminée pour leur dépense.

On peut espérer un changement avantageux dans le caractère du peuple, toutes les fois qu'on lui donne les moyens d'exercer une activité nouvelle ; peut-être falloit-il une occasion extraordinaire pour régénérer les facultés engourdies du Belge. L'ouverture de l'Escaut auroit produit cet heureux effet, puisque le simple projet de sa clôture avoit paru si important à toute l'Europe. Mais la politique ambitieuse et jalouse fit évanouir d'autant plus facilement ce plan si bien conçu en lui-même, que le

Digitized by Google

peuple ne laissa point échapper aucune étincelle de cette opposition généreuse dont auroit été capable toute autre nation qui auroit su connoître et apprécier ses véritables avantages.

Cette sorte d'éteignement ne pouvoit échapper à l'empereur, et devoit non-seulement lui inspirer le desir de remonter à la source du mal, mais encore le fortifier dans l'opinion qu'il avoit conçue que le seul moyen d'arracher les Belges à cette condamnable stupeur étoit de mettre à exécution ce plan de régénération absolue dont il s'occupoit sans cesse. Si dans ces circonstances il témoigna peu d'estime pour la raison de la multitude ; s'il se crut forcé de traiter ses sujets comme des enfans mineurs, afin de mieux servir leurs intérêts, qui ne trouvera pas cette erreur pardonnable? Qui ne plaindra pas le monarque dont le peuple est resté en arrière de son siècle au point de ne pouvoir plus veiller lui-même à ses besoins ?

L'indifférence des Belges pour les réglemens de l'empereur, qui n'avoit cependant d'autre but que de rendre leur pays encore plus florissant, et bientôt après les actes

contradictoires qu'ils se permirent, leur acharnement à entraver les nouvelles mesures qu'il avoit adoptées, expliquent ce phénomène qui sans cela auroit dû paroître une bizarrerie dans un prince dont les idées sur les devoirs des grands régisseurs d'hommes étoient si sévères et si exaltées. Je veux parler du projet connu d'un échange, par le moyen duquel il auroit abandonné à leur destin des hommes si récalcitrans aux lumières de la raison et à l'amour de l'ordre. Du moins est-il dans la nature des choses qu'un monarque qui trouve des obstacles invincibles à l'achèvement de ses plans d'amélioration songe à secouer un si dur fardeau. Alors il doit donner un autre cours à son activité, et la consacrer au bonheur et à la prospérité des provinces qui sont les plus proches de lui : mais avant que le plan de Joseph eût entiérement échoué, et que la confédération germanique eût rendu sa conduite invraisemblable aux yeux de la postérité, ses réformes dans les Pays-Bas prenoient déjà un aspect sérieux.

On demande : l'empereur n'a-t-il point outrepassé les bornes de son autorité et transgressé les loix de la justice par l'in-

Digitized by Google

troduction de ses nouveautés ? Cette question faite depuis long-temps n'est point encore résolue ; tu sais qu'elle est ma manière de voir sur les propositions de ce genre, dans lesquelles chaque parti prend pour base fixe la position où il se trouve, et qu'aucun ne veut ramener aux principes. Les hommes penseurs, et non ces hommes machines qui sont la proie de toutes les impressions nouvelles ; les penseurs, dis-je, qui ont su s'affranchir des chaînes du préjugé peuvent dans une telle circonstance, où le bonheur de tout un peuple dépend du gouvernement et des idées d'un seul, éviter de promulguer de sang-froid une décision absolue, et desirer que l'usage, les préjugés, leur source même, et tout ce qui fait considérer une autorité comme sacrée et inattaquable soit mis dans la balance. Mais leurs actions sont-elles toujours en équilibre avec leurs pensées ? Ne leur arrive-t-il point de favoriser sans le vouloir un despotisme plus dur encore que celui qu'ils combattent ?

Les suites des réformes de l'empereur furent la résistance, l'insurrection et la guerre. Il falloit que le sang de plusieurs milliers d'hommes coulât ; que le repos de

plusieurs millions d'individus fût sacrifié. Je ne nierai point que les vues de Joseph ne fussent utiles et estimables : mais lorsqu'il s'agit du bien-être de tant d'hommes, doit-on employer des moyens coërcitifs pour contraindre un peuple à se désister de certains avantages, à moins qu'on ne les remplace par d'autres dont il puisse jouir immédiatement ? Ne vaudroit-il pas mieux suivre cette belle maxime du sage Bonafide ?

« En politique, si le bien que je pense » faire va trop loin, et qu'il approche des » bornes du mal, j'aime mieux ne pas faire » le bien ; car la connoissance du mal est » une connoissance positive : il n'en est pas » de même de celle du bien ».

Au surplus, le trône se défend si peu et si mal des entreprises de l'erreur, que dans de semblables circonstances il en devient lui-même la source. L'empereur a pu réellement se tromper. Il a même pu vouloir dans de bonnes vues des choses injustes en elles-mêmes, et dangereuses par leurs conséquences. Mais si Joseph n'a point réussi dans les Pays-Bas, du moins il connut ce qui étoit bon et juste ; en un mot, ce qui convenoit à la véritable destination de

l'homme. Or, devons-nous en exiger davantage ? Et ces tentatives quoiqu'infructueuses ne sont-elles pas encore préférables à l'insouciance de la plupart des souverains de l'Europe ? Nier un semblable principe seroit s'opposer aux progrès des connoissances, et exposer les peuples à subir la loi du plus fort.

A tous ces motifs politiques, on peut en ajouter bien d'autres encore tirés des grands principes de la morale universelle. Mais pouvons-nous assurer que dans les circonstances actuelles ils conviennent réellement à tous ? « Autre temps, autres mœurs ». La pensée de Lessing est également noble et vraie : « Ce qui coûte du sang n'est certai- » nement pas digne qu'on en répande ». Mais doit-on en conclure que ce poëte sublime, ce philosophe célèbre regarde tout le sang versé depuis tant de siècles comme entiérement inutile au bonheur des peuples ? Un génie aussi transcendant que le sien ne pouvoit ignorer que tout ce qui existe est nécessaire. Les nations civilisées ont, dit-on, prodigué la mort. Mais peut-on nier qu'il falloit des moyens violens pour naturaliser la vérité, et que, sans toutes ces

Digitized by Google

injustices, nous serions peut-être encore dans nos forêts occupés, ainsi que les animaux, à chasser, à manger du gland et des hommes ?

En général, il existe des circonstances où l'on doit porter ses regards sur les avantages futurs qui peuvent résulter d'une réforme actuelle, se régler sur les suites heureuses que l'avenir offrira. On ne sème qu'avec l'espoir de recueillir. Mais la grande difficulté sera toujours de trouver des hommes privilégiés, dont le génie puisse franchir les bornes qui circonscrivent la multitude, et se confier à leurs propres forces; assez généreux enfin pour renoncer aux douceurs d'un repos actuel et se livrer aux trompeuses attentes d'un bien-être futur. Qui de nous osera tracer la ligne, indiquer le véritable point où doivent s'arrêter ces ames courageuses ?

Lorsque l'innovateur se traîne servilement dans le sentier étroit des principes, alors déçu par les prestiges de cette célèbre romancière qu'on nomme *théorie*, il voit ou du moins il croit voir devant lui une latitude immense, une universalité de moyens qui bientôt se rétrecissent et se resserrent lors-

Digitized by Google

qu'il s'agit d'exécution, parce qu'alors la divergence des principes également bons, également justes, plonge le réformateur dans un abîme de perplexités, l'oblige à des marches rétrogrades qui doivent nécessairement entraver et circonscrire ses opérations.

Une seule réflexion suffit pour détruire cet honnête et respectable préjugé de ceux qui, avec tant de raison, ne voient dans la vertu que l'amour de l'ordre, et dans le bonheur public qu'un calme agissant : que tous les membres du corps social considèrent combien de primes pour le malheur et la corruption résultent de chaque heure, de chaque instant prostitués à cet indigne assentiment des esclaves aux volontés de leurs tyrans ; qu'en un mot, il est pour les Etats comme pour les corps animés un degré de dissolution et de gangrène politique telle que l'édifice entier de l'Etat doit s'écrouler, et tous les liens sociaux se rompre à la fois.

Ah ! sans doute, il faut se défier de cette tendance naturelle de l'homme vers la nouveauté ; mais défions-nous encore plus des poisons froids de cette superstition éteignante pour ces vieux abus qui, semblables

Digitized by Google

à la noblesse, acquièrent à nos yeux un nouveau lustre, à mesure qu'ils se perdent dans la nuit des temps. L'un naît de ce besoin d'émotion qui est à la foiblesse humaine ce que l'ame est au corps; l'autre de cette paresse inhérente à notre espèce, source de l'esclavage et du respect imbécille des peuples envers leurs oppresseurs. Or, si la nature enfante un de ces génies sublimes qui sache s'indigner de ses fers, faut-il qu'il soit arrêté dans sa marche par ce prétendu respect pour les loix antiques qui ne fut jamais que la logique ou la mythologie des esclaves ? Faut-il qu'il écarte de ses lèvres la coupe à la fois si amère et si douce de la régénération des peuples aux bienfaisantes lumières de la vérité ? Car est-il pour les nations d'autre bonheur durable que celui de l'indépendance absolue des esprits et le premier des biens, la plus noble, la plus délicieuse des jouissances de l'homme, celle enfin qui survit à tous les plaisirs vrais ou conventionnels ? Est-elle autre chose que la liberté de satisfaire sans obstacle à ce besoin de communication, la plus douce, la plus excusable de nos foiblesses, et l'indélébile ciment qui unit en-

Digitized by Google

tr'elles toutes les parties du corps social ?

En vain l'aristocratie fait entendre ses clameurs lorsqu'on la dépouille de ses droits prétendus. Dans un Etat où le peuple n'est pas réellement représenté, là, malgré les assertions du parti contraire, il n'existe aucune autorité légitime. Tout est usurpation ; et même l'assentiment volontaire du peuple aux volontés suprêmes de ses oppresseurs présuppose une autorité déjà exercée sur son esprit. Or, de tels principes sont les signes certains d'une démoralisation manifeste, et d'un attentat contre la liberté publique. Tout ce qui concerne les droits du véritable souverain, ceux, en un mot, du peuple, est inaliénable par son essence, et la cession de chacun de ces droits, sous quelque forme qu'elle soit surprise, n'est qu'un résultat de l'impuissance et de l'ignorance humaine. Aussi long-temps que la grande masse du genre humain est restée dans un état d'enfance, cette distinction sur la représentation nationale étoit superflue. Mais pour l'homme penseur et pour le peuple qui commence à s'éveiller, elle est le plus important, le plus sublime de tous les axiomes de la politique.

Digitized by Google

Résumons : quiconque met en question le droit que Joseph s'arrogea d'ordonner dans les Pays-Bas ce qu'il crut le meilleur, et quiconque nomme ses réformes tyranniques, n'oseroit point avancer qu'aucune de ses vues tendît à introduire dans l'Etat la sottise et la superstition. Mais en cessant de considérer la question comme point de droit, il est bon de savoir si l'empereur dans sa sagesse ne devoit pas, vu les circonstances, s'opposer au despotisme de l'aristocratie, et attendre de quel côté le peuple se seroit tourné. Les Belges ne portent-ils pas les chaînes de l'habitude comme une parure héréditaire ? Essayer de les en dépouiller ou de les leur faire changer contre des vêtemens plus beaux ou plus commodes est à leurs yeux un crime irrémissible. N'ont-ils pas montré la plus parfaite indifférence pour toute innovation, qui même n'attaquoit point leur constitution, telle que l'ouverture de l'Escaut, de laquelle ils pouvoient attendre un gain assuré ? Pouvoit-on oublier qu'ils n'étoient que des agens passifs dans la main de leurs pères spirituels ?

Peut-être l'empereur méprisa-t-il l'assou-

pissement effectif de ces théocrates, les ténèbres epaisses dans lesquelles étoient ensevelies leurs facultés spirituelles, la poltronnerie qui est si souvent la compagne d'une mauvaise conscience; il crut peut-être que ces ames sybarites trembleroient à la vue d'un *homme*. Cette persuasion seroit une preuve nouvelle de la transcendance des jugemens de Joseph, lorsqu'il scrutoit les profondeurs du cœur humain. Effectivement ils tremblèrent aussi souvent qu'il leur apparut en vainqueur formidable ; mais après sa malheureuse campagne contre les Turcs dans l'année 1788, leur courage se ranima, et même alors il fallut un concours de circonstances particulières, des faveurs du destin pour les obliger à mettre en évidence le signe de l'insurrection.

L'idée favorite de l'empereur, celle d'introduire sur toutes les terres de sa domination cet esprit d'uniformité si nécessaire, si long-temps meconnu, n'étoit pas sans quelqu'inconvénient. En effet, il semble plus naturel de varier les formes d'après les différences caractéristiques des peuples, que d'assujettir tous les peuples à suivre la même règle. En Italie, en Allemagne, en

Bohême, en Hongrie et dans le Brabant, les individus diffèrent trop les uns des autres, tant par le caractère, les mœurs, les coutumes, que par le climat et la nature des lieux, pour qu'il soit possible de leur imprimer un même mouvement, une même mesure. On diroit que la nature elle-même a indiqué aux hommes ce principe de diversité, en se reproduisant sans cesse sous les formes les plus variées, toujours conséquente, mais jamais semblable à elle-même. Vouloir l'emprisonner sous un joug uniforme seroit presqu'un crime de lèse-nature. Ce seroit imiter ce tyran de la Grèce qui, après avoir fait étendre sur sa statue les étrangers qu'un mauvais destin avoit conduits dans ses Etats, faisoit couper ou alonger impitoyablement par ses bourreaux les membres de ceux dont les proportions ne correspondoient point à celle dont lui-même avoit fourni le modèle.

Mais disons pour la justification de l'empereur que, depuis le Rhin jusqu'au Danube, du Pô jusqu'à la Meuse et à l'Escaut, il voyoit régner une uniformité encore plus incompréhensible que celle dont il avoit médité les principes. Je veux parler de cette unanimité stupide sur tout ce qui concerne

les

les objets de la crédulité publique. Certes, un législateur a le droit de s'en indigner, lorsqu'il résulte de cet éteignement une série d'obstacles qui s'opposent au succès de ses réformes. Sans cette crainte malheureusement trop justifiée par les faits et l'évidence, que lui importeroit des opinions imbécilles, enfans informes de la foiblesse et de la peur. Un réformateur à grand caractère prend les hommes tels qu'ils sont, et leur laisse en matière de foi leur spontanéité individuelle, parce qu'impassible comme la Divinité, il les régit à son gré et sait les conduire à son but.

En 1785, l'empereur commença à introduire dans le Brabant le systême que déjà il avoit établi en partie dans ses Etats d'Allemagne. La défense de l'importation des marchandises étrangères et de l'exportation des productions brutes indigènes détruisit le commerce par interlope (1), tant à raison

(1) Ce mot signifie au propre un vaisseau marchand qui trafique en fraude dans les pays de la concession d'une compagnie de commerce, ou dans les colonies d'une autre nation que la sienne.

Lope vient du Suio-Gothique *lop*, qui signifie vase, mesure.

des frais de transport que du surhaussement du droit de transit. La division du pays en neuf cercles à l'instar de ceux de l'Autriche, l'installation dans ces cercles de plusieurs intendans, l'introduction d'un nouveau code judiciaire par le baron de Martini qui avoit heureusement terminé une semblable opération dans les possessions de l'empereur en Italie, l'abrogation des privilèges justes peut-être dans leur principe, mais dégénérés en abus, menaça la noblesse et les hauts-états, sur-tout, d'une diminution réelle dans les prérogatives dont ils avoient joui jusqu'alors, ainsi que de la perte d'une influence prépondérante dont ils jouissoient de temps immémorial.

Le but de l'empereur étoit d'abolir ces odieuses distinctions de rang, d'état ou d'individus, et de mettre tous ses sujets sous la protection immédiate des loix; enfin, d'exiger de tous une contribution uniforme pour les besoins de l'Etat. Mais ce projet raisonnable et juste en lui-même ne pouvoit être réalisé qu'en changeant l'esprit et la marche ordinaire des cours de justice. Or, il falloit ériger de nouveaux tribunaux, créer d'autres employés pour la percep-

Digitized by Google

tion de ce nouvel impôt, leur donner de nouveaux réglemens et une autorité plus étendue.

La portion de réforme qui devoit peser directement sur les individus voués au service des autels étoit plus essentielle encore. Joseph voulant donner au peuple de meilleurs instituteurs, de meilleurs directeurs, établit dans ses Etats héréditaires, ainsi que dans les provinces de la Belgique, un séminaire général destiné à recevoir de nouveaux prêtres, tant séculiers que réguliers, et disposa l'esprit de cette institution de manière que ces hommes *nouveaux* devoient y recevoir des principes tels qu'ils devinssent à la fois bons prêtres, bons citoyens.

L'université de Louvain jadis si célèbre, et depuis tombée dans toute la fange de la corruption ultramontaine, fixa l'attention du monarque et de la commission d'institut. Les prérogatives presqu'illimitées dont cette école jouissoit étoient devenues dans les mains des prêtres un système d'abus, une conjuration contre le bon sens. On commença par créer quatre directoires pour ce qu'on nomme les quatre facultés,

Digitized by Google

afin d'en diriger les études sur le nouveau plan. Mais ces nouvelles dispositions servirent de prétexte au clergé, ainsi qu'au nonce du pape, pour semer le mécontentement parmi les étudians. Enfin, l'hydre ecclésiastique l'emporta ; et après avoir suscité à l'empereur les contradictions les plus vives, il rendit ses projets impraticables.

L'instruction publique, premier objet des sollicitudes paternelles de Joseph, ne pouvoit être améliorée sans causer de grandes dépenses. Le salaire des instituteurs et des directeurs spirituels s'élevoit à des sommes immenses ; il fallut songer à un supplément de fonds. L'empereur usa des mêmes moyens dont il s'étoit déjà servi en Autriche, en Hongrie, en Lombardie, et appliqua à cette nouvelle institution les trésors des monastères détruits. Les dons pieux, les fondations qui, dans les siècles passés, adoucissoient les saintes rigueurs de la vie monastique que ces fainéans sacrés avoient changée insensiblement en une oisiveté voluptueuse, furent enfin restitués à leur destination primitive, réunis en une caisse commune nommée *fonds de la religion ;* en un mot, consacres aux premiers besoins des

Digitized by Google

peuples, c'est-à-dire, à inculquer aux hommes des idées claires et simples sur la morale universelle.

Les monastères reçurent ordre de donner la liste de leurs biens; on détermina le nombre des villages où il seroit établi de nouvelles paroisses; et dans l'espoir de rendre à la liturgie sa simplicité première, on défendit les processions, les pélerinages qui ne servoient qu'à nourrir dans l'ame du peuple la bigoterie, l'oisiveté et l'immoralité. On fit disparoître cet absurde cagotisme des confrairies, les fêtes superflues furent supprimées; et ce fut ainsi qu'on travailloit à rompre les divers fils que l'évêque de Rome placé au centre avoit étendus sur le territoire brabançon. Enfin, l'empereur défit ce nœud gordien, mais à la manière d'Alexandre. Il abolit les monastères inutiles, et fit verser leurs revenus dans la caisse de la religion. Toutes ces innovations animèrent comme de raison le clergé des Pays-Bas, plus encore que celui de ses autres provinces. Le résultat inévitable dans un pays tel que la Belgique fut une commotion générale du peuple, auquel on eut soin de persuader qu'il étoit lésé dans ses

Digitized by Google

droits les plus sacrés. Tous regardèrent la réforme comme un poids incommode, sans daigner seulement étendre leurs regards sur l'avenir. Alors un cri général d'improbation et de malveillance s'éleva de toutes parts.

Bientôt l'empereur fut environné d'un nuage de clameurs et de remontrances incendiaires. La patience, la bonté furent les moyens qu'il employa d'abord pour en arrêter le cours. Le nonce Zondadari qui avoit fomenté les troubles de Louvain reçut seulement ordre de se retirer : mais ce qui surprit tout le monde, c'est que le cardinal Frankenberg, qui ne s'étoit pas montré moins opposant, fut traité par Joseph, après avoir été rappellé à Vienne, avec tous les égards imaginables. Ce monarque pardonna même à l'évêque de Namur une désobéissance et des prévarications plus marquantes encore.

Cette nouvelle constitution judiciaire et politique commença à s'établir le premier janvier 1787. Le conseil privé, ceux d'état et des finances furent supprimés ; on les remplaça par un gouvernement central avec un conseil présidé par un ministre de l'empereur ; là se décidoient les affaires écono-

Digitized by Google

miques et politiques du pays. Joseph supprima d'un trait de plume toutes les députations, ainsi que les divers comités des Etats. Toutes les affaires qui jusqu'alors avoient été du ressort des tribunaux furent attribuées au grand conseil de Brabant. Les justices seigneuriales, et même le tribunal de l'université de Louvain, furent abolis pour faire place à un conseil souverain de justice qui devoit résider dans Bruxelles, connoître des appels, et tenir lieu de cour de cassation.

La division des Pays-Bas autrichiens en neuf cercles étoit liée avec la suppression des grands bailliages, châtellenies, et autres institutions féodales. Les gouvernemens partiels ou intendances, et leurs commissaires, conservèrent la surveillance de tous les magistrats et de tous les administrateurs des revenus publics, avec une jurisdiction équivalente à une chambre des comptes.

Cette armée formidable de rescrits annonçoit visiblement aux Etats la perte entière de leur autorité sur laquelle ils se croyoient des droits imprescriptibles par une longue possession, par une continuelle ratification de leurs privilèges, et notam-

ment par celle de Joseph II lui-même en 1781, quoique cette autorité fût évidemment contraire aux intérêts du peuple belge. La noblesse et même le tiers-état dont il avoit été facile de réunir le vœu dans ces circonstances, se coalisèrent avec le clergé pour résister aux intentions de Joseph. Leur plan étoit d'attaquer séparément le système politique et judiciaire de l'empereur, et dès qu'ils auroient obtenu le plus léger succès rassembler leurs forces pour lui faire annuller tous les rescrits dont le but étoit la réforme du clergé.

Un calme trompeur précéda l'explosion de cette révolte inattendue. L'empereur avoit fait annoncer que son intention étoit d'aller visiter en Tauride l'impératrice de Russie. Les Belges attendirent l'instant de son éloignement pour déjouer tous ses projets. Joseph partit le 11 avril; les Etats de Brabant s'assemblèrent le 17; et le 26, ils protestèrent contre l'octroi volontaire des subsides accoutumés, jusqu'à ce qu'on eût supprimé les nouveaux établissemens incompatibles avec leurs privilèges. Le conseil de Brabant, déposé par l'empereur, déclara le 8 mai les nouveaux tri-

Digitized by Google

bunaux *abusivement* constitués, et mit à néant toutes leurs procédures. Cet exemple fut suivi par la Flandre, le Hainault, la Gueldre, le Tournesis et Malines. Le Limbourg seul et Luxembourg, loin de former aucune opposition, restèrent tranquilles. Ils acceptèrent avec joie la constitution nouvelle. Le privilège des Brabançons de ne pouvoir être jugés que dans leur propre pays avoit été violé dans la personne d'un fabricant nommé Dehont. Il étoit accusé d'avoir détourné à son profit les fonds d'une caisse appartenant à l'empereur. On l'avoit emprisonné et transféré à Vienne. Le peuple, excité par la résistance des Etats aux volontés du gouvernement, se servit de ce prétexte pour menacer d'une révolte générale. Déjà il entouroit la maison du conseil; déjà il avoit député à l'assemblée des Etats pour demander s'il devoit prendre les armes; déjà on voyoit les grands, les petits de tout âge, de tout sexe se mêler sans distinction parmi ce peuple pour l'entraîner à des actes de violence; déjà on promenoit dans les rues des mannequins à qui l'on donnoit le nom de chefs des cercles; ensuite on les livroit aux flammes dans

Digitized by Google

les places publiques. Les fenêtres du comte Belgiojoso et de plusieurs autres officiers de l'empereur furent brisées à coups de pierre. On força Crumpipen, président du conseil souverain, de résigner sa commission.

Tout ce que l'archiduchesse Christine et son mari Saxe-Tesehen furent contraints d'accorder, ne fit qu'accroître l'audace des Belges et des Etats. Le 30 mai, il y eut un nouveau soulèvement à Bruxelles, et il fut accompagné des symptômes les plus effrayans de fermentation et de rage. Alors les Etats formèrent encore de nouvelles demandes. Cette entreprise réussit au gré des instigateurs. Dans la soirée le gouvernement promulgua une déclaration dont le contenu peut faire juger si elle fut volontaire et libre. Entr'autres articles elle renfermoit l'assurance du maintien inviolable des privilèges, libertés, autorités et emplois tels qu'ils existoient depuis deux cents ans, ainsi que la promesse d'annuller tout ce qui pourroit y être contraire.

Le lendemain on vit le peuple passer d'un excès à l'autre, et une joie immodérée succéda tout-à-coup aux fureurs de la veille. Six cents jeunes Brabançons, vêtus avec

Digitized by Google

magnificence, s'attelèrent au carrosse des gouverneurs généraux, et les conduisirent à la comédie au son d'une musique guerrière. Le soir la ville fut illuminée, on tira le canon, et l'air retentit du son des cloches.

Mais le retour subit de l'empereur à Vienne transforma bientôt en deuil les espérances dont les Belges s'étoient déjà flattés. Il rappella Belgiojoso, ainsi que les gouverneurs généraux, et il exigea que les Etats lui envoyassent une députation pour lui rendre compte de leur conduite. Les Etats et le magistrat de Bruxelles firent mine de vouloir retenir l'archiduchesse, ainsi que son mari Saxe - Teschen ; ils hasardèrent même de refuser la députation demandée. L'empereur renouvella ses ordres, et fut enfin obéi. Après le départ des gouverneurs et du ministre, Joseph investit le comte Murray de la place de commandant des troupes et des fonctions de gouverneur *ad interim*. Ce nouveau ministre fit avancer aussitôt plusieurs corps de troupes, les fit camper dans la plaine, et se pourvut abondamment de munitions et d'artillerie. Cette mesure contint le corps de la bourgeoisie qui avoit commencé à s'exercer au manie-

Digitized by Google

ment des armes, et lui fit craindre que l'empereur n'eût effectivement l'intention d'envoyer une armée dans la Belgique.

Les députés à leur retour de Vienne forcèrent enfin les Etats à se soumettre aux volontés de l'empereur, et tout fut rétabli dans le même ordre qui existoit avant le premier avril. Les provinces belgiques se réunirent pour obéir à une ordonnance qu'elles regardèrent comme une satisfaction due à l'honneur du monarque offensé, et consentirent enfin aux subsides qu'ils avoient refusés jusqu'alors. La seule bourgeoisie de Bruxelles, qui s'étoit pris de fantaisie pour l'uniforme et la cocarde, refusa de quitter l'un et l'autre. Murray fit avancer ses troupes le 19 septembre, et le vertige des habitans alla effectivement si loin qu'ils se mirent en devoir de se défendre. Dans cette circonstance vraiment critique, un des généraux de l'empereur dressa le plan du massacre des habitans et de l'entière dévastation de la ville. Le glaive auroit vengé d'une manière terrible Joseph de la résistance des habitans de Bruxelles, plus cruellement peut-être que son cœur n'auroit eu la force de le supporter, si le duc d'Ursel,

Digitized by Google

qui jusqu'alors avoit été le plus dangereux adversaire du pouvoir despotique, ne fût intervenu dans la querelle. Cette démarche et sa présence d'esprit sauvèrent la ville ; deux personnes périrent dans le tumulte ; mais le 20, le duc d'Ursel réussit à inspirer à la bourgeoisie une conduite plus modérée.

Cependant la condescendance des gouverneurs généraux avoit trop compromis l'empereur pour qu'il pût songer sérieusement à persévérer dans son plan de réforme. Ainsi à peine eut il vaincu tous les obstacles, et remis tous les opposans sous le joug, qu'il arriva de Vienne des dépêches dans lesquelles toutes les demandes des Etats étoient accordées et l'ancienne constitution rétablie jusqu'à plus ample information. Sans doute que les hostilités déjà commencées entre la Russie et la Porte, guerre à laquelle l'empereur vouloit prendre une part active, influèrent essentiellement sur sa détermination.

Cependant Joseph, dans la crainte que la foiblesse des gouverneurs n'occasionnât encore de semblables abus, envoya dans les

Digitized by Google

Pays-Bas le comte *de Trautmannsdorf* en qualité de ministre, et l'investit de pouvoirs très-étendus. La suite fit voir que ce monarque avoit fondé en partie sa confiance sur les rapports qu'il établit entre sa sœur, son beau-frère et son ministre. Le général d'Alton obtint en même temps le commandement de toutes les troupes des Pays-Bas, à la place du comte Murray qui fut rappellé; et vers la fin de janvier 1788, l'archiduc revint à Bruxelles.

Je ne prétends point avancer ici que, parmi les familles nobles du Brabant, il n'existoit quelques personnes capables d'apprécier la justesse des vues de l'empereur quant à ce qui concernoit les réformes religieuses, et qui par conséquent voyoient avec plaisir ce que l'instruction publique pouvoit gagner à tous ces nouveaux établissemens. Mais le clergé eut l'art de leur rappeller les liens qui les unissoient à lui; il exigea d'elles qu'elles se coalisassent pour demander simultanément l'entière restauration des privilèges, et sut si bien les persuader que leurs intérêts étoient communs, qu'elles auroient cru se manquer à elles-

mêmes si elles eussent abandonné cette alliance si nécessaire, à ce que disoient les prêtres, au bonheur du peuple.

Les prélats, fiers de cet appui, se proposèrent de résister courageusement à chaque innovation que l'empereur voudroit tenter dans Louvain, et de maintenir leur ancien institut. A l'ouverture du séminaire général, le 15 janvier 1788, il ne se trouva pas un étudiant pour assister aux leçons des nouveaux professeurs. Alors le gouvernement fit fermer les séminaires épiscopaux, et défendit sous des peines afflictives d'y faire aucune lecture. Mais le cardinal évêque de Malines protesta en forme contre ces défenses. Quelque temps auparavant le recteur de l'université avoit essayé de se faire reconnoître comme député intermédiaire d'une province, tentative qui n'étant fondée sur aucun droit réel n'eut aucun succès. Mais nonobstant ces mesures rigoureuses, plusieurs membres de la ci-devant université manifestèrent une résistance si obstinée que le gouvernement se vit forcé de les faire emprisonner. D'autres craignant un sort pareil s'éloignèrent du lieu de leur ré-

sidence, et entraînèrent avec eux une foule d'étudians.

Ceci engagea de nouveau Joseph à rendre le 17 juillet une seconde ordonnance, par laquelle il transféroit à Bruxelles les facultés de médecine, de droit et de philosophie. Il statua que celle de théologie s'assembleroit au contraire dans le séminaire général de Louvain; et le cardinal, qui dans l'intervalle avoit perdu son procès, reçut ordre, ainsi que les autres évêques, de s'y rendre pour examiner la doctrine qu'on y professoit, et y faire en même temps preuve d'orthodoxie. La commotion générale que cet ordre causa dans le Brabant fut facilement appaisée dès sa naissance, et la force armée dissipa les troubles qui s'élevèrent à cette occasion dans Bruxelles, Malines et Anvers.

Cependant ces tumultes furent les avant-coureurs de scènes plus importantes. Dans le Hainault et le Brabant, les prêtres avoient captivé tous les esprits; tous s'étoient concertés avec la noblesse et les Etats. Peu de mois auparavant ces derniers avoient écrit à l'empereur dans les termes les plus soumis

Digitized by Google

mis pour obtenir le retour de sa protection paternelle, et l'avoient supplié d'anéantir jusqu'à la trace de leurs erreurs passées en leur rendant sa confiance. Les deux ordres avoient voté les subsides, parce qu'ils savoient bien que le troisième, qui consiste dans le peuple des trois villes de Bruxelles, Malines et Anvers, s'étoit concerté pour refuser son acquiescement. Le croiroit-on? ces hommes ne rougirent point de prendre pour prétexte de ce refus la non-restauration des processions et des confrairies. On exigea aussi le rétablissement des monastères supprimés, et l'extirpation illimitée de toutes les innovations qui portoient sur l'instruction sacerdotale.

L'empereur répondit à toutes ces demandes audacieuses le 26 janvier 1789. Il entra sérieusement en explication avec eux. Il menaça de se dédire de toutes ses concessions précédentes, puisqu'on refusoit sans fondement les subsides. Les Etats de Brabant, qui balancèrent à s'appuyer sur un prétexte aussi frivole pour défendre ce que le clergé nommoit ses intérêts, plièrent de nouveau sous le sceptre, donnèrent leur assentiment aux contributions exigées par le

Digitized by Google

prince, et implorèrent grâce et pardon. Il n'en fut pas de même dans le Hainault. A Mons, la démission du duc d'Aremberg de son emploi honorifique de grand-bailli, et son remplacement par un étranger, le comte d'Arberg, qui n'étoit pas aimé, portèrent le mécontentement si loin que les Etats refusèrent leur ratification, ce qui ne laissa d'autre moyen coactif que de les dissoudre, de leur ôter leurs privilèges, et d'emprisonner les principaux d'entre les mécontens.

Les progrès que la raison avoit faits en Europe, et même cette mésintelligence survenue entre le prince et le peuple, au moyen de laquelle ce dernier s'étoit réveillé sur l'existence de plusieurs de ses droits, en discutant sur ceux dont on lui refusoit l'exercice, contribuèrent à tourner au profit de quelques individus les lumières que l'empereur avoit disséminées par ses seuls projets de réforme. Quoique le peuple brabançon ne soit point un peuple penseur; quoiqu'il végète entièrement courbé sous le joug des préjugés et de la superstition, il se rencontre cependant quelques hommes doués d'une portion suffisante d'activité pour réfléchir et pour parvenir à des résultats

combinés; d'autres enfin qui ne sont point inaccessibles à la persuasion lorsqu'on fait briller à leurs yeux le flambeau de la vérité. Ces *provisions* de philosophie et d'amour de la liberté se rencontrent, comme je te l'ai déjà dit dans mes précédentes lettres, parmi quelques hommes de la classe nombreuse des jurisconsultes brabançons. Les bourgeois, du moins ceux qui ont quelque fortune, sortent souvent de leur insensibilité apathique lorsqu'il s'agit de leur intérêt.

Malgré le despotisme qu'on remarque dans les réglemens de l'empereur, et quoiqu'on puisse soupçonner que le but secret du monarque étoit de s'approprier les biens du clergé, on y découvre cependant une intention prononcée d'imposer des bornes à l'influence sacerdotale, et d'affranchir le peuple d'un si lourd fardeau. Enfin, ces motifs étoient puisés peut-être dans ce besoin de domination si naturel aux princes; mais du moins il se rapprochoit du vœu unanime de la portion éclairée des citoyens qui croyoient qu'une représentation plus complète étoit l'unique moyen d'assurer la liberté du peuple. On s'étoit flatté que la lutte entre l'empereur et les Etats produi-

roit ce changement avantageux dans l'administration ; mais par le rétablissement subit de l'ancienne constitution, cette attente fut bientôt déçue, et il ne resta aux penseurs que le foible espoir de semer en silence parmi le peuple les principes d'une heureuse démocratie. On tenoit secrétement des assemblées patriotiques dans lesquelles les avocats Vonk, Verlooy et quelques autres cherchoient à électriser leurs concitoyens. Plusieurs personnes, même des familles les plus anciennes du pays, n'ignoroient point les hardis projets de ces généreux amis de l'humanité, et les favorisoient sous main.

Cependant la destinée servoit mieux le parti qu'il n'auroit pu s'y attendre. La soumission des Etats avoit été si loin dans la dernière occasion qu'ils paroissoient même disposés à renoncer en quelque sorte à leur constitution fondamentale. L'empereur n'avoit pu oublier que le refus des subsides provenoit de la constitution vicieuse du tiers-état. C'est pourquoi il saisit le premier moment favorable pour lui en donner une propre à lui procurer une influence prépondérante sur les deux autres ordres, et à rabaisser en même temps la fierté des

Digitized by Google

trois villes qui seules avoient eu jusqu'alors le droit d'être représentées.

On n'attendoit que l'exécution d'un semblable projet pour réveiller l'ancienne méfiance du peuple et pour quitter le masque de la bonne intelligence. L'empereur déclara vers ce temps que le consentement aux subsides se feroit en Brabant de la même manière qu'il s'étoit fait en Flandre dans l'année 1754. Quoiqu'il se crut assuré du conseil de Brabant lorsqu'il s'agiroit de promulguer son édit, qui n'attaquoit aucun des privilèges des nobles et du clergé, les Etats refusèrent cependant de donner leur assentiment à toutes les prétentions du monarque, et s'opiniâtrèrent à maintenir leur arrêté, même après que l'empereur transporté du plus violent courroux eut cassé le conseil, ainsi que la députation des Etats, et eut supprimé tous les droits, tous les privilèges connus sous le nom de *joyeuse entrée*. Les suites nécessaires de toutes ces manœuvres furent un soulèvement général qui éclata le 18 juin. Cette explosion simultanée ne pouvoit être le simple résultat d'un caprice accidentel; sans doute elle étoit préparée de longue main. Il est certain que le

Digitized by Google

clergé, depuis la suppression des séminaires diocésains, ne s'étoit occupé qu'à inspirer au peuple une obéissance aveugle aux choses qu'il s'arrogeoit le droit exclusif de nommer bonnes et justes : de toutes parts on prodiguoit à l'empereur les noms injurieux d'hérétique et d'impie. L'archevêque de Malines condamnoit hautement le séminaire général comme hétérodoxe, et proposoit sans cesse des questions captieuses aux professeurs. Cette arrogance détermina enfin le ministre à menacer le prélat de le dépouiller de toutes ses dignités, et même de l'ordre dont la feue impératrice l'avoit décoré. La conduite de l'évêque d'Anvers, même pendant sa détention dans une maison d'arrêt, dut paroître encore plus dangereuse au gouvernement, et plus digne de fixer ses regards.

L'esprit de révolte qui régnoit dans le Brabant démontre évidemment combien les manœuvres de ces prêtres d'un Dieu de paix méritoient punition. Le peuple de Tirlemont, Louvain et Diest, se leva en masse, pilla les maisons impériales, même les caisses publiques, et conduit par les moines qui lui donnèrent l'exemple il osa tirer sur

Digitized by Google

la garnison. On ne peut douter que la durée de la guerre contre les Turcs n'ait contraint l'empereur de rassembler toutes ses forces du côté des frontières de l'est, et n'ait servi à encourager les Brabançons. Le renversement inespéré de la constitution monarchique en France qui arriva précisément à cette époque, augmenta encore l'agitation des esprits. Enfin, l'envie que certaines puissances de l'Europe portoient à Joseph en raison de ses grandes alliances, étoit en même temps une des causes secrettes de la témérité avec laquelle les sujets de l'empereur s'élevèrent contre ces réglemens. L'avocat Henri Vander Noot négocioit secrétement au nom du peuple belge, dont il se disoit l'agent plénipotentiaire, avec quelques cours voisines, et amusoit ses commettans par de belles promesses, souvent remplies et plus souvent éludées.

Dans le nombre des causes qui alimentoient cet esprit de révolte, aucune ne parut à l'empereur aussi importante et aussi digne d'attention que le pouvoir illimité du clergé sur l'opinion publique. Il reconnut, mais trop tard, que le temps seul pourroit détruire l'impression nuisible que le fanatisme

avoit donnée de lui à un peuple superstitieux. Quand les réformes ne portèrent que sur la constitution civile de l'Etat et de ses membres, personne ne s'étoit montré ; on n'avoit pas cessé d'honorer le souverain, et de remplir envers lui tous les devoirs : au contraire, du moment que la race sacerdotale eut entrepris de rendre sa foi suspecte au peuple, et eut donné à ses établissemens l'effrayante épithète de crime de lèse-divinité, le respect se changea en haine, même en horreur.

La formidable accusation d'impiété ou d'hérésie a encore actuellement dans les Pays-Bas la même force qu'elle avoit dans le reste de l'Europe il y a trois cents ans. Elle rompt tous les liens du devoir et de l'humanité, et ravit à l'accusé tous ses droits. Joseph éprouva encore à la fin du dix-huitième siècle le pouvoir irrésistible des formes séductrices de la théologie, qui avoit si profondément exercé son empire sur le trône impérial, avant que ses ancêtres l'eussent occupé. Il éprouva plus encore, et peut-être s'affligea-t-il réellement davantage d'avoir perdu l'amour de ses peuples égarés, que du renversement subit de la nou-

Digitized by Google

velle constitution qu'il avoit voulu établir. Joseph n'avoit eu en vue dans toutes ses réformes que le bonheur de ses sujets. Ce but étoit manqué : il falloit suivre une marche rétrograde.

Le 14 août parut effectivement un édit nouveau, par lequel l'université de Louvain rentra dans tous ses droits, les séminaires épiscopaux furent ouverts : mais cette condescendance, qui auroit dû adoucir les esprits, produisit un effet contraire. Les prêtres lui avoient arraché la confiance du peuple. La passion, l'aigreur s'étoient emparés de tous les esprits, et les lui avoient entièrement aliénés. On attribuoit à la foiblesse ou à la crainte cet acte de condescendance qui, dans la crise dont je viens de parler, pouvoit être fondé sur un principe de bonté naturelle et d'amour du peuple. Les Brabançons enivrés de ce triomphe crurent alors qu'il leur suffiroit de *vouloir* pour se rendre indépendans.

Le parti démocratique ne resta point dans l'inaction. L'avocat Vonk imagina une association avec cette devise : *Pro aris et focis*. Voici le nom des principaux conjurés : Verlooy, Torfs, Rint, Wenmals, Danbre-

metz, Fisco et Hardi. Chacun de ces conjurés avoit sous lui depuis sept jusqu'à dix associés, ceux-ci en avoient d'autres à leur tour; ce qui devoit en multiplier le nombre à l'infini. Chaque conjuré se donnoit un nom qu'il écrivoit sur une carte; ceux qui lui étoient attachés écrivoient le leur, et de cette façon les cartes arrivoient jusqu'au chef. Ainsi il suffisoit de jetter un coup-d'œil sur celles-ci pour connoître le nombre des affiliés; et, à l'exception des chefs, nul d'entre les conjurés ne pouvoit saisir le fil de la conjuration. Les villes et les bourgs se réunissoient par ce moyen à un centre commun. Tout s'arrangeoit pour faire sur tous les points et simultanément un effort général, afin de circonscrire l'autorité de l'empereur, sans rien laisser d'ailleurs transpirer de ce projet. Dans Malines on gagna trois mille hommes en trois jours. Tout Louvain se joignit à eux en moins de huit; et dans les autres villes du Brabant et du Hainault on trouva le moyen de se concilier la majorité des habitans.

Les patriotes de Bruxelles décidèrent d'assembler un petit corps de troupes sur la frontière des Pays-Bas. Ceux qui voulu-

Digitized by Google

rent prendre la défense de la patrie furent envoyés secrétement à Hasselt et dans le pays de Liège. Là ils furent entretenus au moyen d'une caisse dans laquelle les monastères riches, les abbayes, les négocians d'Anvers et autres personnes avoient déposé des sommes considérables. Une seconde troupe de réfugiés belges, que l'assemblée patriotique de Bruxelles prit à sa solde, se réunit à Breda, ville frontière de la Hollande. Vander Noot, dont les pleins pouvoirs étoient signés par quelques membres du clergé et de la bourgeoisie, se flatta long-temps qu'une puissance étrangère enverroit un corps de troupes au secours des Pays-Bas. Mais cette espérance s'évanouit enfin, aussi bien que l'espoir dont on s'étoit flatté plus légérement encore du secours de la France.

Cette mesure aussi hardie que bien conçue seroit cependant demeurée sans effet; car il est douteux que le parti des conjurés eût pu résister aux seize mille hommes que commandoit d'Alton. Mais au nombre des accidens malheureux qui accompagnèrent les derniers mois du gouvernement de Joseph, il faut ajouter encore la division qui s'établit entre les ministres. Le pouvoir

Digitized by Google

illimité de Trantmannsdorf devoit le faire haïr de ceux que son trop d'influence empêchoit de prendre part au gouvernement. Il étoit même possible que plusieurs d'entr'eux fissent en secret des vœux en faveur des Brabançons, pourvu qu'il n'en résultât pas l'indépendance absolue de ce peuple, quoiqu'à dire la vérité la chose et même le nom ne fussent en aucune manière le principal motif des insurgés.

La mésintelligence entre le général et le ministre étoit parvenue à ce degré fatal où l'on perd si facilement de vue ses devoirs envers l'Etat et le prince pour se livrer à l'impulsion de la haine et de la vengeance personnelle. Trantmannsdorf recevoit chaque jour des assurances ministérielles d'affection et de zèle de la part des envoyés des Etats-Généraux. Ils l'assuroient que leurs souverains ne prendroient aucune part aux mouvemens des Pays-Bas; et c'est pourquoi il affectoit de regarder comme insignifiantes les nouvelles sérieuses que d'Alton lui faisoit parvenir. On ne pouvoit cependant pas dissimuler que les Belges émigrés ne reçussent à Breda toute l'assistance nécessaire; mais ces secours étoient de nature à ne

Digitized by Google

pouvoir être pris pour une infraction à la paix jurée entre les deux puissances. Les Etats-Généraux refusèrent aussi de livrer aux envoyés de l'empereur un Brabançon, émissaire de Vander Noot, qui se trouvoit à la Haye.

Pouvoit-on au surplus inculper le ministre de n'avoir pris aucune mesure défensive contre des gens si mal équipés, si mal armés, tels qu'étoient les émigrés de Breda? Peut-être aussi que sa présomption le portoit à croire qu'il pourroit tout pacifier sans le secours du général. On conçoit avec peine pourquoi il chercha jusqu'au dernier moment à persuader l'empereur que la chose étoit possible, même facile; pourquoi il lui proposoit sans cesse des réglemens nouveaux, tandis qu'il lui cachoit la situation critique des affaires. Je soupçonnerois volontiers qu'il ne l'avoit pas jugée aussi dangereuse qu'elle l'étoit effectivement. Or, ce n'est pas la première fois que le mépris des rois et des ministres pour les entreprises de ceux qu'ils nomment démagogues, a servi la cause de la liberté.

L'émigration au lieu de diminuer s'augmentoit chaque jour, et fixa enfin l'atten-

Digitized by Google

tion du gouvernement. Le 30 septembre on fit des loix prohibitives ; elle fut défendue sous peine de mort et le confiscation. Bientôt le général Schroder se porta sur Hasselt à la tête d'un détachement considérable, afin de dissiper les rassemblemens. Mais ayant été avertis de sa marche, les émigrés dès le 6 octobre avoient évacué les villes et bourgs du Brabant hollandois, et s'étoient formés en corps d'armée de quatre à cinq mil. hommes entre Breda et Bois-le-Duc. Cependant, afin de mettre le clergé hors d'état de soudoyer à l'avenir ces troupes et de leur fournir des munitions de guerre, l'empereur publia le 13 octobre un édit par lequel les revenus de douze abbayes riches, savoir, Tongerloo, St-Bernard, Affligem, Gemblour, Villers, Ulierbeck, Ste-Gertrude, Saint-Michel, Diligem, Grimbergen, Everboden et Heylissem, étoient sequestrés, et devoient être régis par une commission impériale.

Alors le gouvernement fut assiégé de tous côtés par une foule de dénonciations ; car le règne des révolutions est celui des sycophantes, et ces hommes malheureusement utiles entrent dans la composition des an-

Digitized by Google

tidotes contre le despotisme et ses vils adhérens, comme les poisons dans celle des remèdes les plus salutaires. Vonk et Verlooy s'échappèrent de Bruxelles au moment où on alloit s'emparer de leurs personnes. Quelques-uns de leurs partisans furent moins heureux, et tombèrent dans les mains de leurs persécuteurs. Insensiblement les premières familles du pays devinrent suspectes aux yeux du monarque : cinq membres des Etats de Brabant, les comtes de Spangen, de Lannoy, Duras, Coloma et Prudhomme-d'Hailly, furent incarcérés. Les duchesses d'Aremberg et d'Ursel furent gardées à vue, et l'on précipita dans les cachots l'écrivain Linguet, le Coq, fiscal impérial, et le nommé Secretan, Suisse de nation, maître-d'hôtel des fils du duc d'Ursel.

Bruxelles retentit du bruit d'une conjuration qui devoit avoir, disoit-on, des suites aussi funestes que les vêpres siciliennes. Un nombre de maisons devoient sauter en l'air; l'état-major de la garnison, les membres du gouvernement, ceux de la chambre des comptes devoient être égorgés. Ces inculpations étoient vraies ou fausses; mais le suisse Secretan n'en fut pas moins destiné au

Digitized by Google

supplice. On le transféra dans les cachots destinés aux malfaiteurs convaincus, et ce ne fut qu'après une détention de deux mois qu'il dut enfin sa liberté à la révolution. Les prisons de Bruxelles étoient remplies d'un nombre infini d'individus ; prêtres, négocians, nobles, tout ce qui étoit accusé de crime de lèse-nation y languissoit dans l'attente d'une mort prochaine. Tout annonçoit une fermentation générale, la perte totale de la confiance réciproque, et l'approche d'une scission funeste.

L'armée patriote se mit enfin en mouvement le 20 octobre. Vonk avoit acquis à son parti en la personne de son ami Vander Mersch, ci-devant colonel au service de l'empereur, un général habile. Leurs premières opérations furent dirigées contre Turnhout, les remparts démolis de Lillo et de Liefkenshoek, situés sur l'Escaut. Le général Schroder atteignit les patriotes coalisés le 27 près Turnhout ; il eut d'abord quelqu'avantage : mais lorsqu'il voulut entrer dans la ville, on reçut ses troupes avec un feu si violent qui partoit des fenêtres et des toits, qu'il fut obligé de songer à la retraite après un combat sanglant. Cependant

les

Digitized by Google

les insurgens abandonnèrent volontairement tous leurs postes, pour se porter de l'autre côté au-delà de l'Escaut, afin d'entrer en Flandre. Sur tous les lieux de leur passage ils répandirent des manifestes hardis, composés et signés par Vander Noot, dans lesquels ils déclarèrent formellement qu'ils ne reconnoissoient plus l'empereur pour duc de Brabant, et qu'ils se délioient du serment d'obéissance. Vers ce temps une députation des Etats s'étoit rendue à Breda, et delà dirigeoit les opérations de l'armée patriote. Le parti prétendu conjuré y avoit conduit le chancelier Vontrumpipen que les Etats-Généraux firent remettre en liberté sur la demande du chargé des affaires impériales.

Gand, investi le 13 novembre par les insurgés, se rendit après quatre jours d'une défense opiniâtre, durant laquelle cette ville, considérée comme la capitale de la Flandre, fut en partie incendiée. Alors tous les Etats de cette province se déclarèrent contre l'empereur. Le pacte de fraternité, imaginé par Vonk, s'étendit rapidement dans toutes les parties de la Flandre, du Hainault et du Brabant. Bourgeois, paysans, tous

indistinctement prirent les armes, chassèrent ou tuèrent les garnisons impériales. Vander Mersch parut pour la dernière fois, à la tête de cinq mille hommes, du côté des frontières de Hollande, à Hoogstraalen en Brabant.

L'alarme devint générale dans Bruxelles. Les partisans de l'empereur se voyant environnés de dangers, abandonnèrent cette ville le 18 novembre, et, à l'exemple des gouverneurs généraux, s'enfuirent à Namur, Luxembourg et Coblentz. Plusieurs employés impériaux, et même quelques personnes de la haute noblesse les suivirent de près. Alors le ministre fit ouvrir toutes les prisons dans Bruxelles, Anvers, Louvain et Malines, et des milliers de prisonniers furent rendus à la liberté. Il supprima en même temps (le 20 du même mois) le séminaire général, l'objet de l'inquiétude et de la jalousie du clergé des Pays-Bas. Le 21 il promulgua, au nom de l'empereur, l'édit du 18 juin, rendit le 25 tous les privilèges du Brabant, et garantit sur son honneur que tout ce qui étoit porté dans cette déclaration seroit ratifié par l'empereur.

Mais ces mesures ne produisirent aucun

Digitized by Google

effet, et ne changèrent rien aux décisions du parti contraire. Dès le 23 novembre les Etats de Flandre s'étoient assemblés à Gand, et le 25 ils déclarèrent, au nom de toutes les provinces, l'empereur déchu du droit de souveraineté sur le comté de Flandre. En même temps, ils notifièrent que les provinces assemblées adhéroient au projet d'une union avec les Pays-Bas.

Après que Vander Mersch fut revenu à Louvain par Diest et Tirlemont, et qu'il eut forcé le général d'Alton de se tenir sur la défensive, il prit son poste près Lean, où, le même jour, il vit arriver le major de Bron chargé de propositions de paix. Le 2 décembre on conclut un armistice pour dix jours : Vander Mersch promit de l'étendre jusqu'à deux mois, si les Etats de Brabant, assemblés à Breda, consentoient à cette prolongation. Le ministre de Joseph se flattoit en vain de gagner du temps, et de pouvoir amener ainsi de nouvelles négociations. Ni les Etats de Flandre, ni le comité de Breda ne voulurent adhérer à rien. L'avantage de cet armistice demeura tout entier aux patriotes. Traiter avec eux, c'étoit les reconnoître. On leur avoit même

Digitized by Google

donné ce nom respectable dans la transaction qu'on venoit de proposer. Enfin, on leur laissoit le temps de fortifier leur armée par des recrues volontaires, et de se munir de toutes sortes de provisions, au moyen des transfuges qui venoient de toutes parts se joindre à eux.

L'éloignement des gouverneurs généraux, l'approche de l'armée patriote, l'importance que l'on avoit donnée à l'armistice ; enfin les concessions journalières et successives du ministre devoient donner aux patriotes le courage nécessaire pour réussir. Tout servit à leur faire atteindre le but proposé, jusqu'aux prétextes même que d'Alton avoit employés pour maintenir le calme dans la ville.

Les monastères où les troupes avoient logé, profitèrent de cette circonstance pour encourager la désertion. On gagnoit les sentinelles avec de l'or, on prenoit leurs armes, et on les envoyoit secrétement hors de la ville. La mésintelligence qui subsistoit entre le ministre et le général fournit aux soldats un nouveau motif pour abandonner leurs drapeaux. On leur persuada d'aller où la générosité des patriotes

Digitized by Google

leur promettoit des avantages extraordinaires, une discipline plus sage, un ordre de choses plus favorable à leur conservation.

Le 7 décembre, Trantmannsdorf avoit abandonné les ouvrages extérieurs que le général d'Alton avoit fait construire, tant pour la défense de la ville que pour contenir les habitans. De ce moment la timidité du peuple se changea en courage, et, ce qui arrive toujours, dégénéra en témérité. Le 10 du même mois, on célébra dans l'église de Sainte - Gudule une grand'messe solemnelle pour la prospérité des armes du parti patriote. Vers la fin du service, un Brabançon attacha la cocarde nationale à son chapeau, et l'éleva comme un signal pour la faire voir à tous les assistans : quelques minutes après, tous ceux qui étoient dans l'église l'arborèrent, et en peu d'heures la ville de Bruxelles en fut remplie.

Dans cette crise de la licence générale, un seul objet devoit exciter l'attention du gouvernement. Il falloit sauver Bruxelles de ses propres enfans. Or, de la mésintelligence qui régnoit entre le ministre et le général,

il résultoit que ce dernier croyoit la ville plus en sûreté dans les mains des citoyens que sous la protection d'une soldatesque dont la fidélité devenoit par les fréquentes désertions plus suspecte d'heure en heure, et dont l'autorité même seroit toujours insuffisante. C'est pourquoi, dès le même soir, Trantmannsdorf rendit à chaque citoyen ses armes. La nuit même, les bourgeois montèrent la garde; et dès le jour suivant, le général, après quelques escarmouches insignifiantes, posta toutes ses troupes sur les hauteurs des environs.

L'armistice étoit expiré. Le comité de Breda s'étoit constamment refusé à une prolongation, et d'Alton lui-même devoit craindre, s'il restoit plus long-temps devant Bruxelles, de tomber dans les mains du général Vander Mersch. Une retraite précipitée pouvoit seule le sauver d'une défaite générale, et le garantir des funestes effets qu'auroit produit une levée en masse. Il s'enfuit avec tant de précipitation qu'il laissa derrière lui ses bagages, et sa caisse militaire contenant trois millions en espèces. De son côté, le ministre quitta Bruxelles avec une égale précipitation, et ne se

ressouvint qu'à deux milles des promesses qu'il avoit faites à l'ex-ministre de lui faire savoir le jour de son départ.

Le soir de cette mémorable journée du 12 décembre, le peuple manifesta sa joie par des illuminations, des feux d'artifice, et toutes les marques extérieures de l'allégresse publique. Dès le lendemain le grand conseil de Brabant reprit ses fonctions. Le même jour les Impériaux évacuèrent Malines, et le 14 Vander Mersch entra dans Louvain. Namur fut investi par les patriotes, et les troupes de l'empereur furent bientôt obligées de l'évacuer. Si on se rappelle les revers qu'avoient éprouvé les insurgés, lorsqu'ils s'étoient battus en rase campagne contre les Impériaux, on en conclura sans peine que les Brabançons durent leurs succès moins à leur bravoure qu'à la désunion des ministres de l'empereur.

Le 18 décembre, le cardinal-archevêque de Malines, que durant les derniers troubles on croyoit réfugié en France, mais qui s'étoit caché chez un tailleur, entonna un *Te Deum* dans l'église de Sainte-Gudule. Les Etats de Brabant y assistèrent. L'avocat Vander Noot, considéré généralement

comme le sauveur de la patrie, y fut conduit en triomphe par le peuple, et bientôt après fut nommé ministre des Etats du Brabant. On répandit son manifeste par toute la Belgique ; et le nom si révéré de Franklin, l'un de ceux qui ont le plus honoré le dix-huitième siècle, fut profané dans cette occasion, puisqu'on ne rougit point de le donner à ce vil agent du despotisme sacerdotal. Cependant les députés de toutes les provinces accouroient à Bruxelles pour se former en congrès général, qui, prenant la place du souverain, consomma, le 11 janvier 1790, le grand œuvre de la fédération des provinces belgiques. Les propositions que le comte de Cobenzel apporta au nom de l'empereur furent rejettées sans même avoir été entendues, et la nouvelle autorité des Etats belgiques unis parut un instant pouvoir affermir son indépendance contre les prétentions du descendant de la maison de Habsbourg.

Digitized by Google

XVIIe LETTRE.

Bruxelles.

Dans Paris, où le besoin de parler au public est devenu la maladie épidémique de tous les esprits, on a moins écrit peut-être, proportion gardée, que dans toute l'étendue des Pays-Bas, sur les circonstances politiques du moment. Les presses inondoient journellement la ville d'un déluge de pamphlets; et quoique le parti dominant ne souffre comme de raison que ceux qui parlent dans son sens, on en trouve encore dans les mains des colporteurs qui sortent de la fabrique des Vonkistes. Depuis que nous sommes à Bruxelles, nous avons vu éclore chaque jour quelque nouveauté en ce genre.

Mais, parmi ce ramas indigeste d'écrits polémiques, il n'en existe pas un seul dans lequel on puisse trouver quelqu'idée tant soit peu élevée au dessus de la sphère la plus commune. Des expressions grossièrement injurieuses, des principes obliques ou

bornés, des raisonnemens superficiels et oiseux ; tel est en général le caractère des pamphlets brabançons. Ceux du parti aristocratique offrent en outre un fanatisme aveugle qui ne rougit pas de sa nudité, et qui porte avec lui l'épouvante. Le style de ces écrits est au dessous de la critique même la moins sévère. Un François reconnoîtroit à peine sa langue à travers le torrent de barbarismes qui constituent le vocabulaire de ces misérables écrivains. Certes, si j'en exceptois quelques-uns de cette proscription, ce ne seroit pas le manifeste des Etats de Hainault, ni la défense de l'aristocratie par Linguet, aussi fade et aussi mesquine que son sujet même ; encore moins les innombrables adresses au peuple, les lettres de plusieurs démagogues, les manifestes, enfin les édits, les écrits ministériels du congrès des Etats ou de leurs agens.

Parmi les nouveautés qui me sont tombées entre les mains, une de celles qui a le plus fixé mon attention, est une pétition dont l'objet est de solliciter sérieusement, près du congrès, la restauration de l'ordre des Jésuites dans les Pays-Bas. En voici le titre : Mémoire à leurs hautes et souveraines

Digitized by Google

puissances, nosseigneurs les Etats unis des Pays-Bas catholiques, sur le rétablissement des Jésuites. (1790, *in*-8°. 48 pag.) L'auteur se récrie fortement sur l'illégalité de la procédure qui a eu lieu lors de la suppression de cet ordre, et annonce que le bref du pape doit être regardé comme nul et non-avenu, tant pour ce qui concerne le droit divin que le droit naturel, laïque ou ecclésiastique. En effet, il est très-facile de démontrer que dans ce cas l'autorité et la force ont usurpé la place de la justice.

Le passage où l'auteur rappelle un mot de Pie VI est remarquable: En détruisant les Jésuites, dit ce pape, on détruit tout: cette colonne est le soutien principal du saint-siége. Pag. 41. Sans examiner le fond de cette assertion, il n'est pas moins certain que dans le fait il y a long-temps que le saint-siége est ébranlé. Donc le régime de cet ordre, qui a fourni tant de membres utiles aux intérêts du saint-siége (1), étoit cependant au fond, de même que toutes

(1) On se rappelle ce mot du célèbre d'Alembert: « L'ordre des Jésuites est un stilet dont la pointe est » par-tout, et dont la poignée est à Rome ».

Digitized by Google

les autres associations religieuses, uniquement calculé sur la stupidité des nations. Sa chûte est la preuve la plus démonstrative de l'insuffisance de ses prétendues vertus morales, et du peu d'utilité d'une grande partie de ses membres. Rien, au surplus, ne sert mieux à peindre l'état déplorable dans lequel se trouve l'instruction publique chez les Bruxellois, que leur réclamation sur l'utilité prétendue de cet ordre proscrit. En vérité ce seroit bien ici le cas de leur appliquer ce passage de la Bible: « Si la lu» mière qui luit en vous est si sombre, que » sera-ce donc des ténèbres ?

J'ai fait ici une autre découverte non moins curieuse. Un certain abbé Ghesquière a fait imprimer un ouvrage dont le titre est: *Notion succinte de l'ancienne constitution des provinces belgiques.* Je vais te donner une idée de cette brochure. Ce bon abbé trouve les privilèges du clergé brabançon clairement énoncés dans Tacite. Car cet historien dit, dans le septième chapitre de ses essais sur les mœurs des Germains, que leurs rois n'avoient pas le pouvoir absolu: *nec regibus infinita aut libera potestas.* De même alors les Belges avoient leur clergé,

Digitized by Google

leur noblesse et leur tiers-état dont les représentans resserroient l'autorité royale dans de justes bornes. Qui oseroit attaquer la validité de cette conclusion ? Qui oseroit mettre en doute ce qu'un savant de l'académie de Zélande a établi comme un principe fondé sur l'explication la plus ingénieuse que puisse inventer la sagacité d'un commentateur ?

Ce Ghesquière a prévu l'objection des incrédules, et s'est retranché derrière une seconde citation, comme un général habile derrière une forteresse. Selon lui, ce n'est pas Tacite qui le premier affirma cette vérité. C'est Jules-César même qui démontre que les Etats de Brabant sont de droit les seigneurs du pays. Le roi des Eburons, Ambiorix dit le grand vainqueur de Pompée, n'avoit pas plus de part aux délibérations publiques que la masse du peuple : *suaque ejusmodi esse imperia, ut non minùs haberet in se juris multitudo, quàm ipse in multitudinem.* Or, les Eburons étoient décidément Belges ; les Belges ont actuellement des évêques et des prélats : ainsi les Eburons avoient un clergé qui tenoit, sans contredit, le premier rang parmi eux. Rien

n'est plus clair. Que celui dont le cœur impie se refuseroit à une si pieuse démonstration soit donc anathématisé dans Louvain, Douai, et par-tout où cet écrit lumineux sera lu par les fidèles.

Plus j'apprends à connoître les Brabançons, plus je me réconcilie avec leur indolente fierté. Aussi peut-on dire comme le poëte : « ce qu'il y a de bon en eux leur » appartient ; leurs défauts, leurs vices » sont le crime de leurs instituteurs ». Les Bruxellois sont discrets, complaisans, polis ; ils conservent des sentimens d'humanité, dans le paroxysme même de l'insurrection. La révolution du Brabant nous fournit différens exemples de ce que j'avance ici. Lorsque les gouverneurs généraux prirent la fuite, le peuple chassa le ministre et le général, sans attenter à leurs personnes et à leurs propriétés. Souvent la masse entière a offert l'aspect formidable de la plus violente insurrection ; mais on l'a vu rarement sacrifier des hommes à sa fureur.

Durant le tumulte qui eut lieu le 16 mars de cette année, le peuple démolit cinq maisons du parti démocratique, et les pilla. Cet exemple est le seul de ce genre qu'on puisse

Digitized by Google

citer depuis le commencement des troubles. On observa même que ces excès ne furent commis que par une troupe d'environ trois cents hommes perdus de débauches, et qu'il ne faut pas plus confondre que les oppresseurs même de la liberté dans la classe honorable qu'on nomme le peuple. La plupart étoient excités par des chefs qui les avoient corrompus, et dont l'astucieuse malice les avoit entraînés à manquer ainsi au plus sacré des devoirs. Cette troupe forcenée auroit cependant épargné la maison du marchand Chapel, si, dans le moment qu'une voix s'élevoit en sa faveur, rappelloit les services qu'il avoit rendus à ses concitoyens, et commençoit déjà à faire impression, trois moines franciscains qui se trouvoient au milieu du tumulte n'eussent animé les assistans à la démolir, en leur disant que cet homme n'étoit point de leur parti. Alors un voisin du malheureux Chapel s'élança sur son adversaire, le terrassa, et le peuple à son exemple le foula aux pieds.

Les mœurs se décolorent en quelque sorte, et, dans ce vague de l'existence politique et civile, prennent une teinte livide de méfiance, de retenue et de sévérité. Bientôt

l'on voit surgir et s'élever ceux même que jadis leur libertinage avoit condamnés à une obscure ignominie : d'un autre côté, ce qu'on nomme plaisir, sans en excepter ceux même de la table, disparoissent et s'anéantissent devant ce spectre de méfiance sans cesse présent à tous les yeux, à tous les esprits. On supprime avec soin tout ce qui pourroit annoncer le luxe ou la magnificence. Enfin, on se conduit comme si la crainte de l'avenir commandoit la parcimonie, ou comme si l'on craignoit d'attirer sur soi les regards du peuple.

Le nombre des mendians est singuliérement augmenté à Bruxelles ; celui des filles publiques s'élève à plus de mille. Je ne me souviens pas d'avoir vu en aucun lieu, sans en excepter Paris, autant de mains employées à la fabrication et à la vente des modes nouvelles. Ici, plus qu'en aucun lieu de l'Europe, les femmes méritent le reproche de ne se laisser jamais distraire un seul instant, par les calamités publiques, de l'occupation importante de la toilette et de la parure. Je commence aussi à découvrir dans la bourgeoisie d'assez jolis minois, auxquels on peut pardonner cette foiblesse ; j'apperçois

j'apperçois des tailles sveltes, de charmantes blondes du plus agréable maintien. Il ne manque à leurs regards qu'une étincelle du feu de Prométhée. Ces belles automates ne savent que pécher et prier.

Du phlegme, toujours du phlegme ! Cette insipidité nationale se remarque même dans les jeux de l'enfance. Nous avons observé que les seuls amusemens des filles, depuis sept ans jusqu'à treize, consistoient à sauter toute la soirée dans un cerceau que l'on se passoit de main en main, tantôt par dessus la tête, tantôt par dessous les pieds. D'autres avoient un cerceau à elles seules; les plus rusées enfin se mettoient deux sur le même pour en attraper une troisième. Les mouvemens vivaces sont communément une opération de l'instinct favorable à l'accroissement du corps. L'expérience nous apprend même que les enfans les plus indolens, une fois mis en action, sont plus fortement et plus long-temps animés que les autres. Je ne me rappelle pas d'avoir vu en Brabant aucun garçon jouer à ce jeu : ce qui milite d'autant en faveur de mon hypothèse.

Nous avons souvent admiré la tranquille

indifférence avec laquelle les Brabançons portent leurs regards sur l'avenir. Ils ne songent pas même qu'ils peuvent être assaillis par la Maison d'Autriche, et ne soupçonnent pas qu'ils ont le besoin le plus pressant de secours extérieurs. Avant-hier, le bruit s'étant répandu que les troupes prussiennes marchoient de Liège sur Hui, dans l'intention de s'approcher de Luxembourg, il s'éleva un cri général d'improbation : tant on est loin ici de sentir l'importance de se liguer avec ce puissant voisin contre l'empereur. La hardiesse des François à émettre leur opinion sur des sujets de cette nature, annonce du moins une sorte d'élan de facultés intellectuelles, en supposant même que leur loquacité ne fût que l'émanation d'une tête trop vive. Chez les Bruxellois, au contraire, tout décèle l'éteignement et l'apathie la plus absolue.

Dans cette occurrence, comme dans toutes les crises politiques, si l'on remontoit à la source des diverses opinions, il seroit facile de démontrer que les véritables meneurs se réduisent toujours à un petit nombre de personnes ; et même, ce qui est remarquable dans les affaires de Bruxelles, c'est

Digitized by Google

que la plupart de ces meneurs sont des étrangers. La transfusion des idées brabançonnes est si matérielle et si pénible, qu'on pourroit les saisir au passage à l'instant du *départ* d'une tête dans une autre.

Les défenseurs des Etats ne dirigent leur nombreux parti qu'en ayant toujours à la bouche les mots d'ancienne constitution et de joyeuse entrée; ils s'évertuent fortement contre la liberté, et ne connoissent pas de plus grand malheur politique qu'une assemblée nationale. C'est vainement qu'on essaie de leur faire comprendre qu'entre une tyrannie oligarchique et une démocratie absolue, il est encore possible de prendre un parti intermédiaire, celui d'une représentation du peuple, combinée d'après les éternels principes de la justice universelle. Moins ils comprennent ce que signifie le serment qu'ils ont fait, plus ils s'opiniâtrent à l'observer scrupuleusement.

Mais ne crois pas, cher ami, que les aveugles soient moins nombreux dans l'autre parti. Il n'y a pas long-temps que j'ai entendu un zélé démocrate affirmer sérieusement que les nouveaux Etats belges ne pourroient pas conserver le système aris-

tocratique, parce qu'il étoit celui de la Hollande. Ainsi, d'après ce principe, sa patrie n'auroit eu, à la fin, aucune forme de gouvernement : car, parmi les Etats environnans, il s'en trouve de démocratiques et de despotiques. Dans ces nouvelles disputes de mots, chaque parti rejette sur l'autre les malheurs qu'il éprouve, et chacun paroît avoir raison.

Ce défaut de spontanéité, particulier aux Brabançons, s'est manifesté sur-tout à l'époque du dernier triomphe de l'aristocratie. Vander Noot, qui par toute la Flandre a aussi la réputation d'une tête médiocre, eut néanmoins assez de sagacité pour prévoir ces variations dans les bases de l'indépendance belgique. Ses talens le rendirent nécessaire par-tout où il pouvoit les exercer sans trouver de rivaux. Mais ils ne l'auroient pas sauvé, s'il eût hasardé de résister au torrent dévastateur de l'influence sacerdotale. Pour arriver à son but, et conduire réellement les affaires sans paroître nominativement, il se vit obligé de s'enrôler sous le drapeau hiérarchique. Le plénipotentiaire d'Anvers, Van Eupen, moine diffamé de l'ordre des Minimes, qui n'étoit

Digitized by Google

grand que par l'excès de la plus basse fourberie et les manœuvres les plus viles, étoit son confident et son appui. Le foible cardinal étoit tout ce que chacun vouloit qu'il fût, et demeura ainsi dans les mains de tout le monde. La voix isolée de l'évêque d'Anvers, prélat dont les lumières et la force de caractère étoient connues, fut étouffée par le faux-bourdon d'une majorité de moines que la conscience de leur nullité forçoit à se reposer de tout sur leur ministre, et à suivre aveuglément ce que son propre intérêt leur suggéroit.

Au milieu de tous les avantages dont le parti des Etats se croyoit en possession, cette malheureuse province, et sur-tout la capitale, devenoient le théâtre de la guerre civile. Les intérêts des habitans étoient si divergens, si compliqués; la dureté des vainqueurs, en raison de la résistance, étoit si grande, le ressentiment des vaincus si amer; l'acharnement des sycophantes si actif; la mauvaise foi, dont les Etats donnoient eux-mêmes l'exemple, si dénuée de toute pudeur; enfin, l'espérance de trouver un nouveau chef, si douce pour les opprimés, si nécessaire à leur consolation,

Digitized by Google

qu'il en résultoit nécessairement pour les Brabançons la perte absolue du fruit de leurs efforts, et la destruction entière de ce germe d'indépendance dont ils ne possédoient encore que l'image mensongère.

Ainsi l'époque présente est donc celle que la politique générale a marqué pour organiser une nouvelle constitution. Mais l'union de toutes les parties de l'Etat, et l'harmonie intérieure, sauve-garde de la liberté publique, pourroient seules engager les puissances étrangères à reconnoître l'indépendance des Belges. La désunion, au contraire, et la méfiance peuvent seules fournir à la Maison d'Autriche les moyens de reconquérir les Pays-Bas. On remarque ici de secrets émissaires de plusieurs cours étrangères, au lieu de ces envoyés avoués ouvertement, qui sont disparus en même temps que les gouverneurs généraux. Plusieurs personnes, agens de certaines puissances, circonviennent les Belges avec des propositions différentes, souvent même contradictoires. Des secrétaires de la chancellerie, des marchands, des juifs correspondent avec le même ministre dans un esprit souvent opposé; ici ils sont aristocrates, là

Digitized by Google

ils sont patriotes, et dans un autre endroit ils paroissent former une troisième classe de sectaires politiques.

Quant à moi, je ne doute point qu'on n'ait formé sérieusement le projet de donner aux Belges catholiques, soit un maître étranger héréditaire, soit un duc indépendant pris dans quelque famille noble des Pays-Bas. Mais les scènes qui ont eu lieu depuis le 15 jusqu'au 19 mars, et ce qui s'est passé dans l'armée près de Namur, devroient détruire entiérement le zèle des puissances environnantes, et leur ôter l'envie de s'immiscer dans les affaires des Belges. On compte à Bruxelles trois partis : celui des Etats et du clergé ; celui des patriotes qui, depuis le désarmement de Vander Mersch, a reçu un échec considérable ; enfin, le parti impérial qui est très-puissant, et auquel sont particuliérement dévoués les plus riches banquiers et les meilleures maisons de commerce. Jusqu'à présent ceux-ci s'étoient couverts du masque de la démocratie ; mais depuis le revers des patriotes, il n'est point du tout invraisemblable que, même les amis les plus ardens de la liberté, ne préfèrent de s'unir aux royalistes, et de re-

prendre leur ancienne constitution plutôt que de subir une seconde fois le joug d'airain que leur avoient imposé les Etats.

Telle est du moins l'opinion générale de tous les patriotes des maisons d'Aremberg et d'Ursel ; à peine daignent-ils dissimuler leur sentiment à cet égard. Tu n'ignores pas que ces deux chefs de la noblesse brabançonne se sont toujours constamment déclarés contre les usurpations des Etats, et ont toujours pris avec chaleur le parti du peuple. Jamais ils n'ont consenti à faire aux Etats le serment de fidélité qu'on exigeoit d'eux, et le caprice de quelques patriotes qui avoient songé à revêtir cette famille du titre de prince des Belges étoit moins encore le résultat de cette superstition imbécille de la multitude pour des noms anciens qu'un élan simultané de la reconnoissance publique.

Le duc d'Ursel avoit servi avec distinction dans l'armée impériale à Belgrade et à Orsova. Lorsque la révolution éclata dans le Brabant, Joseph chercha, mais en vain, à le gagner par les promesses les plus flatteuses. Le duc refusa toutes les faveurs du monarque, accourut à Bruxelles, se démit

Digitized by Google

de toutes fonctions militaires, et renvoya la clef de grand-chambellan. Les Etats lui ôtèrent le département de la guerre ; mais ils lui en laissèrent la présidence. Dès qu'il s'apperçut que leur ministre s'arrogeoit le droit de donner des ordres sans sa participation, et lui retiroit insensiblement la connoissance de toutes les affaires, il donna sa démission, et bientôt après il se rangea, ainsi que son beau-frère le duc d'Aremberg, du parti des démocrates.

Le 8 mars, après la prestation de serment, objet de désespoir pour le parti ecclésiastique, les volontaires de Bruxelles choisirent et proclamèrent d'une voix unanime le duc d'Ursel généralissime des troupes : Vander Noot l'embrassa en signe de paix dans la place publique. Mais le 16, lorsque le duc se rendit à l'assemblée des Etats pour exiger d'eux le rétablissement absolu de la paix dans Bruxelles, il en reçut cette fière réponse : « La paix que vous » demandez, lui dirent-ils, aura lieu sans » votre secours ». Derniérement même, comme il alloit avec le comte de la Marck à Namur pour appaiser l'armée de Vander Mersch, tous deux ont été emprisonnés au

Digitized by Google

moment de l'arrivée du général Schonfeld. Il est encore incertain si on les renverra au général Vander Mersch.

Ceci prouve ce que pouvoit l'ambition sur les deux prétendus amis Vander Noot et Van Eupen. Ah! combien il est facile de tromper les peuples! La scrupuleuse attention de ces deux chefs à éloigner du timon des affaires tous les hommes capables d'opérer le bonheur public, leur effort mutuel pour l'emporter l'un sur l'autre et pour prédominer dans le parti démocrate, ne démontre que trop dans quel profond aveuglement les Belges étoient tombés, puisqu'ils ne s'apperçurent point de leur marche scélérate. L'acte d'union étoit à peine signé, l'indépendance des provinces à peine annoncée, que, par ordre des Etats, la société patriotique, à qui l'on devoit uniquement l'heureux succès de la révolution, fut dissoute, et qu'on lui défendit de s'assembler, sur le frivole prétexte du danger que pourroient courir certains individus si l'on tenoit à l'avenir de pareilles associations. Mais encouragée par son amour pour le bien, elle répondit au comité qu'aux mêmes jours et aux mêmes heures où seroient in-

Digitized by Google

diquées les séances publiques, tous les citoyens paisibles, tous les amis de la patrie ne manqueroient pas de s'y réunir pour entendre des propositions dont le seul but étoit le bonheur général. Le reproche de *secret conciliabule* ne pouvoit d'ailleurs atteindre une société composée de banquiers, de riches négocians, de nobles non représentans, de citoyens de plusieurs villes, de différens membres du tiers-état de Bruxelles, et des principaux avocats de cette ville.

On croira sans peine que l'aristocratie auroit bien voulu trouver le moyen de se porter à quelques violences contre cette association dont elle redoutoit le crédit et l'autorité. Il ne suffisoit pas aux patriotes d'avoir chassé l'empereur, ils vouloient la liberté des Pays-Bas, et ne prétendoient point y souffrir l'ancienne tyrannie sous une dénomination quelconque. En conséquence, ils adressèrent une pétition aux Etats revêtue de la signature de douze mille citoyens des provinces. Ils leur représentoient la nécessité de reconnoître, à l'exemple des Etats de Flandre, la souveraineté du peuple, d'améliorer l'administration des finances; et de diminuer le fardeau des contributions

Digitized by Google

qui pesoit comme par-tout sur la classe indigente des citoyens, de raviver le commerce, d'organiser l'armée, de sanctionner la liberté de la presse, et de nommer seulement par *interim* à toutes les places et emplois jusqu'à l'assemblée générale de la nation.

Jamais les prétentions de Joseph II n'avoient semblé si formidables aux Etats que le leur parut cette pétition, à laquelle Vonk donna la plus haute importance par *ses considérations impartiales sur la position actuelle du Brabant*. Le premier moyen de Vander Noot et de ses partisans pour contrarier les vues patriotiques, fut d'affoiblir l'effet de ces représentations justes et raisonnables, au moyen de l'influence du clergé sur les esprits, en peignant à ses divers membres chaque innovation dans les circonstances actuelles, comme dangereuse et contraire au bien de la patrie.

En conséquence, on écrivit une circulaire à tous les ecclésiastiques des provinces, par laquelle il leur étoit enjoint de faire signer dans leur paroisse une contre-adresse aux Etats, afin d'en obtenir la punition des novateurs, et de ceux qui troubloient le

Digitized by Google

repos public. Deux officiers brabançons parcoururent le pays avec cette adresse, se servirent de toutes sortes de moyens, même de la contrainte, pour amonceler les signatures. Le chanoine Duvivier, secrétaire du cardinal, travailla de son côté avec beaucoup de zèle pour parvenir au même but; et de cette manière, on réussit en peu de temps à recueillir les noms de quatre cent mille signataires.

Ce manège ne put en imposer à la société patriotique; elle multiplia ses séances, redoubla ses efforts, et présenta ses principes républicains avec encore plus de clarté et d'énergie. Les six compagnies de volontaires, dont la cinquième nommée les *sermentés*, ou corporation des citoyens de Bruxelles, ne favorisoient en aucune manière la suprématie des Etats, étoient peut-être les aristocrates les plus redoutés, parce qu'ils portoient les armes, et que la sûreté de la ville leur étoit pareillement confiée. Ils n'avoient qu'à vouloir, et l'oligarchie disparoissoit toute entière. Or, pour s'assurer d'eux, on imagina d'exiger le 6 février un serment qu'ils devoient prêter aux Etats

comme à leur légitime souverain. Edouard Walkiers, riche banquier, qui, sous le gouvernement précédent, avoit obtenu le titre de vicomte, s'opposa à cet acte comme doyen de l'association de Saint-Sébastien, et chef de l'une des associations correspondantes aux compagnies de volontaires. Les autres compagnies refusèrent également d'accepter cette forme de serment, dont le but étoit trop marqué pour qu'il fût permis de s'y méprendre. Vander Noot se vit contraint d'attendre une époque plus favorable.

Durant cet intervalle, le duc d'Aremberg revint du sud de la France. Il fut nommé par les volontaires assemblés devant la maison-de-ville *élu* des *élus*, (*erwahlten der erwahlten*). Le peuple applaudit à cette nomination. Le jour suivant, il prêta en cette qualité un serment autre que celui exigé par les Etats dont il ne reconnoissoit point la légitimité. Sans se faire agréger formellement à la société patriotique, il approuva, ainsi que son frère le comte de la Marck, non-seulement tous ses actes, mais encore dans toutes les occasions majeures témoigna son estime pour différens

Digitized by Google

membres de cette société, nommément pour l'avocat Vonk, zélé partisan de la liberté populaire.

Alors le parti démocratique triompha, et conçut les plus hautes espérances. La société patriotique choisit Vonk pour son président ; elle nomma des secrétaires, suivit l'exemple des clubs établis en Angleterre et en France, et mit un certain ordre selon lequel ses assemblées devoient être maintenues ; elle décida les questions politiques les plus importantes à la majorité absolue, et envoya des députés aux généraux Vander Mersch, Derosières et Klemberg pour leur proposer une affiliation fraternelle. Enfin, elle parut vouloir marcher sur les traces de l'assemblée nationale de France, et servir peut-être d'exemple à celle des Pays-Bas.

Malheureusement pour cette société dont les vues étoient pures, un enthousiasme prématuré fermenta dans quelques têtes, ce qui, le 25 février, lendemain de l'arrivée inopinée du général Vander Mersch, opéra un soulèvement dont le résultat pouvoit être la contre-révolution. Dès le soir du 21, un bruit sourd s'étoit répandu par toute la ville

Digitized by Google

que l'on arboroit dans l'église de Sainte-Gudule de nouvelles cocardes nommées emphatiquement cocardes de la liberté, et là, se disoit-on à l'oreille, on doit retirer aux Etats les rênes du gouvernement. Le lendemain tout le monde se porta à Sainte-Gudule, et Edouard Walkiers assembla à tout hasard sa compagnie. Les nouveaux Etats tremblèrent pour leur existence politique : ils implorèrent encore une fois la voix vénérée des prêtres, et envoyèrent le curé de la paroisse avec l'écrit suivant : « Nous soussignés, certifions que le mani-» feste du peuple brabançon doit être suivi » littéralement et dans tous ses points; que » tout ce qui s'est passé a été fait au nom » du peuple dont les Etats reconnoissent la » souveraineté, en protestant ici n'avoir » jamais eu la prétention d'usurper aucun » de ses droits ». Vander Noot et Van Eupen avoient signé cette protestation, et le curé la lut en chaire.

Cette condescendance si inattendue de la part des Etats changea soudainement la direction des esprits; et au lieu de se porter sur l'aristocratie, des cerveaux fanatisés l'entraînèrent à se jetter sur un officier du parti démocrate,

démocrate, que Walkiers et ses volontaires eurent peine à arracher de leurs mains. On fit des recherches dans l'église pour découvrir ceux qui avoient arboré la nouvelle cocarde. Quelques citoyens furent emprisonnés parce que l'on en trouva dans leur poche. Encore actuellement il seroit très-dangereux d'en porter d'autre que celle aux trois couleurs, et cela nous l'avons appris à nos dépens ; car un volontaire nous a dit d'un ton sec, que probablement nous étions étrangers, et ne savions pas que les petites feuilles blanches de nos cocardes étoient défendues.

Personne dans Bruxelles n'a su la véritable cause de ce soulèvement. On l'a mis sur le compte des royalistes, parce qu'on a calculé l'intérêt qu'ils ont de porter la confusion dans tous les partis, comme si ce moyen eût été capable d'améliorer les affaires de l'empereur dans un temps où aucune troupe autrichienne ne pouvoit les seconder. Les Etats et leurs ministres paroissent attribuer à des causes opposées l'événement dont je te parle. Walkiers dont on connoît l'esprit entreprenant s'est

trouvé compromis dans cette circonstance ainsi que ses volontaires. Hier on l'accusoit ouvertement d'être le moteur de cette insurrection. Il s'est même établi entre lui et le gouvernement une série de questions et de réponses ; mais cette correspondance a tourné à son avantage, parce qu'il a su opposer aux inculpations indirectes du parti ministériel le ton fier d'un homme offensé, certain de sa pureté et fort de sa conscience.

La remontrance ou pétition dont je t'ai parlé plus haut, adressée aux Etats par le parti démocrate, et dans laquelle il est dit que l'on ne peut sans danger laisser dans les mêmes mains le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif, n'a produit d'autre effet contre un ennemi si dangereux qu'un réglement indirect. On a même su influencer le magistrat, de manière qu'il a dissous le 28 février la compagnie de Walkiers, sous prétexte que chaque sermenté ne peut en avoir qu'une ; mais les volontaires coururent le lendemain en murmurant à l'hôtel-de-ville, et sur leurs réclamations le magistrat rapporta son ordonnance. Walkiers, qui se trouvoit commandant de jour, se retira

Digitized by Google

à son poste d'un air triomphant et à la grande satisfaction du peuple.

Il étoit actuellement plus nécessaire que jamais d'assermenter les volontaires. On tint conseil sur le mode qu'il falloit adopter, et Vander Noot donna son assentiment à celui que proposa la société patriotique. On crut devoir rendre cette cérémonie publique, afin de ne laisser aucune obscurité derrière laquelle l'un ou l'autre parti pût se retrancher. Enfin, après qu'on eut soumis ce projet de serment à plusieurs scrutins, après que Vander Noot eut vainement harangué les volontaires assemblés, on adopta une formule très-courte, et conçue en termes généraux, tous aussi insignifians que les deux partis pouvoient le desirer. Le 9 mars, le duc d'Ursel et Vander Noot s'étoient embrassés avec cordialité en signe de réconciliation entre les deux partis; et la pétition de la société patriotique fut considérée par le grand conseil, ou la haute cour de justice, comme nulle et non avenue. Bien plus, le congrès cassa en qualité de souverain des Pays-Bas un régiment de troupes soldées, qui avoit eu la sottise de vouloir faire, à l'exemple des volontaires, serment

de fidélité au peuple. Cet acte d'autorité eut lieu le 13 mars.

Cependant Walkiers étoit un obstacle trop puissant à l'ambition des Etats et du ministre. Ils connoissoient trop bien son ardent patriotisme pour ne le point redouter, et ne point machiner sa perte. On l'attaqua par le seul côté où il n'étoit pas invulnérable ; c'est-à-dire, par un déluge de pamphlets, par des accusations mesurées sur la crédulité d'un peuple toujours gouverné par ses prêtres. Les émissaires du clergé et de l'aristocratie réussirent à semer la méfiance entre les citoyens de Bruxelles, et même parmi les volontaires. Ils parvinrent à les diviser, à les isoler, en supposant un plan de conspiration, au moyen duquel le petit nombre des ambitieux, sous prétexte de réintégrer le peuple dans ses droits de souveraineté, devoit s'emparer lui-même du gouvernement. Walkiers, disoit-on, Walkiers est l'ame du complot ; les officiers des volontaires sont ses affiliés, et une assemblée nationale que l'on feindra de convoquer ne sera que l'instrument de la tyrannie, s'emparera à l'exemple de celle des François de tous les droits des citoyens,

Digitized by Google

ravira aux autres leurs privilèges, et maltraitera les ministres sacrés de la plus sainte des religions.

Le peuple de Bruxelles, me diras-tu, n'a donc point encore appris à repousser la calomnie ? Cette politique *alimentaire* qui, depuis quelques années, occupe tous les esprits, a jetté dans leur ame des racines si peu profondes, qu'ils sont encore incapables de puiser leur estime dans une source plus pure que dans un nuage de brochures éphémères. Il ne sait ni connoître le caractère des différens chefs de parti, ni porter sur eux un jugement assuré. Certes, l'homme impartial s'indigne vivement contre cette variation si subite des esprits. En écartant ces soupçons vagues de manœuvres et de sourdes intrigues, au moins doit-on croire au projet formel d'une assemblée nationale brabançonne. Or, si elle veut opérer le bien, il faut qu'elle anéantisse la constitution actuelle, et qu'elle extirpe les abus qui agissent contre la liberté morale, unique et véritable source de la liberté sociale; alors une telle assemblée seroit essentiellement destructrice du clergé, et spécialement des ordres monastiques.

Digitized by Google

Parmi ce nuage de rumeurs populaires qui s'élève au milieu des troubles politiques, celle qui gravite le plus fortement sur les esprits est la crainte vraie ou supposée d'un danger pour les dogmes de la religion. Ce moyen fut un de ceux qui détermina un grand nombre de Bruxellois à déserter le parti démocratique, et fut en même temps une prime de plus pour la crédulité. Alors Vander Noot, certain que la mine préparée par lui et ses adhérens avoit produit son effet, prit si bien ses mesures, qu'il accomplit ses desseins avant que l'armée pût appuyer ce mouvement dans Bruxelles. Le 15 mars, les membres de la société patriotique adressèrent aux Etats une pétition dans laquelle ils proposoient avec mesure, mais cependant avec énergie, une nouvelle forme de constitution. Ils demandoient en outre que les Etats, dont la répugnance pour une assemblée nationale étoit connue, adoptassent un système de convocation qui laissât au peuple la liberté de se faire représenter à son gré. A peine cette pétition fut-elle lue que l'on distribua une liste de prétendus perturbateurs du repos public, dont tout le crime consistoit dans la signa-

Digitized by Google

ture de cet écrit. L'on se garda bien cependant de la faire imprimer ; mais on lut en chaire une affiche dans laquelle on invitoit le peuple à s'assembler le jour suivant, vers neuf heures, sous l'imposant prétexte d'une conspiration contre l'Etat et la religion. D'autres affiches du même genre condamnoient hautement à la lanterne les ducs d'Aremberg et d'Ursel, le comte de la Marck, Edouard Walkiers, Vonk, Herries et Godin.

Le 16 au matin, des bateliers, des chargeurs qui se tiennent dans le voisinage des ports, et qui sont connus sous le nom de *capons du rivage*, ainsi qu'une foule de gens sans aveu, s'assemblèrent devant la maison-de-ville, sous la conduite de deux hommes en crédit qu'on avoit déjà employés à recueillir toutes les signatures dont la contre-adresse aux Etats étoit revêtue. Les jurés des communautés étoient sur les degrés du perron ; delà ils agitoient leurs chapeaux et leurs mouchoirs pour répondre aux cris répétés par la multitude en faveur des Etats et de Vander Noot. A ce signal le pillage des maisons commença, quoiqu'on l'eût réservé pour la fin. Cinq maisons furent pillées et entiérement dévastées; le

propriétaire de l'une d'elles fut même blessé mortellement. On se contenta néanmoins de briser les portes et les fenêtres du capitaine Chapel. Walkiers et ses volontaires firent feu à plusieurs reprises sur ces vils gagistes, d'autant plus coupables qu'ils usurpoient le nom sacré du véritable souverain. Mais les autres compagnies, loin de le soutenir, le menacèrent de tourner leurs armes contre lui.

Le 17, Vander Noot racheta la ville du pillage, en promettant à ses stipendiaires trois mille florins, et cette somme leur fut exactement comptée. Mais peu satisfaits de ce sacrifice, et fidèles aux instructions qu'ils avoient reçues, ils demandèrent la tête de Walkiers. Vers le soir on le conduisit devant les Etats assemblés ; on lui signifia que sa compagnie s'étoit attiré la haine du peuple, et on le contraignit à la licencier. Ensuite Vander Noot le reconduisit dans sa maison au milieu d'une multitude agitée. Dans la même nuit il quitta Bruxelles ; et son départ éteignit le dernier espoir des démocrates. Le même jour, il parut un décret du grand conseil, qui supprimoit la société patriotique. Les chefs de cette so-

Digitized by Google

ciété, contraints de se disperser, se réfugièrent les uns à l'armée de Namur, les autres à Lille.

Quelqu'arbitraire que fût le moyen par lequel les Etats obtinrent la victoire sur les amis de la liberté publique, on leur eût pardonné peut-être cet attentat vu l'urgence de leur position, si du moins la nouvelle autorité qu'ils venoient d'acquérir eût produit les heureux effets qu'on s'en étoit promis; en un mot, s'ils eussent arraché à l'empereur la souveraineté du Brabant. Mais que pouvoit-on attendre d'une assemblée dont l'organisation étoit si vicieuse? Dès l'instant qu'elle se vit sans concurrens, elle paralysa toutes les impulsions républicaines par des réglemens tyranniques. Bientôt on publia un édit contre la liberté de la presse, ce palladium de la félicité publique; et cette odieuse prohibition fut une nouvelle victoire que les ténèbres de l'ignorance remportèrent sur les lumières de la raison. La défense d'importer les nouvelles étrangères qui pouvoient favoriser les principes démocratiques acheva de mettre le dernier sceau du despotisme et de la sottise à cette

Digitized by Google

imbécille ordonnance digne du huitième siècle.

Le pouvoir législatif s'enveloppa des ombres du mystère. On persécuta les divers membres de la société populaire. La terreur qu'inspiroit l'opinion dominante alloit même jusqu'à empêcher de prononcer en public les noms de Vonk, Walkiers, Ursel et la Marck. Bientôt s'évanouit l'enthousiasme patriotique, cette fleur d'amour de liberté si nécessaire au bonheur de tous. Hélas! je vois approcher l'époque funeste où les esprits, d'abord trop tendus, tombent de ce noble apogée vers lequel s'élève tout adorateur passionné du bien public, et s'abandonnent à cette tiédeur avilissante qui caractérise tous les peuples sur lesquels pèsent la volonté et les passions d'un maître.

Digitized by Google

XVIIIe LETTRE.

Bruxelles.

NON, je ne plains point les peuples asservis ; que leur joug s'appesantisse sur leur tête ! Ouvrons les archives du monde, et nous verrons l'art infernal de la tyrannie toujours impuissant contre les forces *léonines* (1) de l'homme qui préfère sa liberté à sa vie. Rome, victorieuse et superbe, ne vit-elle pas flétrir ses lauriers devant les murs de Sagunte (2), dont les fiers habitans rugissoient au seul nom de vainqueur et de maître ? Ces hommes, que dis-je ? ces demi-

(1) J'ai cru devoir conserver ici l'expression originale de Forster; voici le texte : « Gegen die lowenkraft » des freien menschen..... »

(2) Long. 17, 36; lat. 39, 44. Cette ville, située à six lieues nord de Valence, se nomme aujourd'hui *Morviedro* (*vieilles murailles*), parce qu'elle a été bâtie sur les ruines de l'ancienne *Sagunte*. On y voit encore les restes d'un amphithéâtre romain, dans lequel on a joué des pièces espagnoles en 1785.

Digitized by Google

dieux surent trouver à la fois la liberté et la mort au milieu des flammes qu'ils avoient eux-mêmes allumées, et sous les débris de leurs murailles fumantes. Leur entrée triomphale dans le tombeau de leurs pères fut la dernière victoire de ces généreux républicains.

Cependant je ne puis m'empêcher de déplorer le sort actuel des Brabançons. Sous de meilleurs guides, peut-être seroient-ils devenus des hommes. Leur caractère est comme une étoffe encore brute, mais qui n'est point imprégnée du poison corrupteur des demi-lumières communes à la majeure partie des peuples de l'Europe. Aujourd'hui nous les avons vu se livrer à un accès d'enthousiasme républicain, d'autant plus frappant pour nous qu'il fut subit, et naquit pour ainsi dire de lui-même. Nous revenions de Schoonberg, maison de plaisance des gouverneurs généraux; en rentrant ici, nous avons rencontré une foule d'hommes qui se précipitoient dans les boutiques des libraires, et qui s'arrachoient une feuille nouvelle. Or, cette feuille est une lettre du général Vander Mersch aux Etats de Flandre, dans laquelle, après leur avoir

Digitized by Google

annoncé son arrivée à Bruxelles, il demande qu'on recherche sa conduite avec la plus exacte sévérité. Ce papier excitoit d'autant plus la curiosité publique, que depuis quelques jours on a répandu plusieurs affiches ou billets anonymes contre ce général, dans lesquels on le nomme traître à la patrie.

Quelque soient les motifs particuliers de chaque individu, au moins ce mouvement simultané de tous les citoyens annonçoit plus que de la curiosité. Quant à moi, j'y découvre une étincelle du sentiment de la liberté qu'on ne voit jamais briller dans les cœurs entiérement voués au despotisme. Jeunes et vieux, hommes, femmes, enfans, grands et petits se précipitoient à l'envi; tous dévoroient la justification de ce célèbre accusé. Cette espèce de crise, plus importante qu'on ne pense aux yeux d'un observateur, a duré deux heures entières. Les presses suffisoient à peine à l'avidité publique. On se battoit à qui s'empareroit des premiers exemplaires; on pressoit l'imprimeur d'en recevoir le prix d'avance; on les payoit deux fois et même dix fois leur

Digitized by Google

valeur. Nous attendîmes, ainsi que les autres, durant plusieurs heures. Enfin, il en parut une seconde édition assez tard dans la nuit.

Hier au soir Vander Mersch est arrivé ici, et cette apparition subite est un échec pour l'aristocratie des Pays-Bas. Jusqu'à présent l'armée de Namur avoit été le soutien du parti populaire. Elle avoit approuvé, les armes à la main, la pétition de la société patriotique. Son zèle même l'avoit engagé à supporter les funestes suites de l'incompréhensible indifférence des Etats brabançons et du congrès inspiré sans doute par Vander Noot; en un mot, à souffrir sans murmurer le dénuement presqu'absolu de chevaux, d'artillerie, d'argent, de subsistances et d'habillemens. Une grande partie des troupes qui étoient dans Namur n'avoient ni uniforme, ni souliers. Peut-être les Provinces-Unies éprouvoient-elles déjà de grandes difficultés pour la répartition des sommes nécessaires à l'entretien du camp; peut-être aussi les soupçons sur la fidélité de ces troupes occasionnoient-ils les lenteurs des Etats. Cependant un mécontente-

Digitized by Google

ment sourd se manifestoit à Namur parmi les troupes. Le manque des choses essentielles occasionna de très grands désordres, encouragea la désertion; et Vander Mersch, après des représentations réitérées sans succès, s'étoit fortement décidé à donner sa démission.

Tous les officiers s'assemblèrent le 31 mars, et manifestèrent leur desir de conserver pour général Vander Mersch, de replacer le duc d'Ursel au département de la guerre, et d'avoir pour commandant en second le comte de la Marck. Tous d'un commun accord écrivirent dans les différentes provinces, afin de les engager à concourir à l'extirpation des abus, et à la restauration des bonnes ordonnances. Ce vœu ayant obtenu l'assentiment du général, fut manifesté au congrès le premier avril par une lettre des officiers, dans laquelle ils affirmoient sans préambule que l'unique moyen de remédier aux maux qui affligeoient l'Etat étoit, selon eux, d'arracher à quelques ambitieux l'autorité qu'ils avoient usurpée sur la nation entière. Enfin, dans l'espoir d'écarter l'image effrayante d'une assemblée na-

Digitized by Google

tionale, il parut le jour suivant une déclaration signée des patriotes Vonk, Verlooy, Danbremetz et Wennals, qui s'étoient réfugiés à Namur. Cet écrit renfermoit itérativement l'assurance qu'ils n'avoient point prétendu, dans la pétition du 15 mars, proposer une assemblée de ce genre ; mais qu'ils étoient au contraire prêts de maintenir la constitution des trois Etats, et de procurer librement, à l'exemple des Etats de Flandre, une représentation plus convenable que la représentation actuelle.

Cette déclaration reçut, le 3 avril, l'assentiment de l'armée. Or, il est bon d'observer que le projet du congrès, ou, comme il se nomme lui-même, des Etats-Généraux de la Belgique, renfermoit les mêmes propositions du 31 mars. Le congrès appuyoit seulement sur l'impossibilité de penser à une meilleure représentation, tandis qu'il falloit employer tous ses soins et toutes ses forces pour se défendre contre l'ennemi du dehors ; en ajoutant qu'au surplus on auroit soin de convoquer la nation, lorsque les circonstances le permettroient ; mais que durant cet intervalle, on desiroit le

consentement

Digitized by Google

consentement et la garantie de toutes les provinces.

Les Etats de Flandre s'empressèrent d'envoyer leur acquiescement, sans cesser de travailler à perfectionner la constitution déjà commencée, et qu'ils avoient un grand intérêt de terminer avant la convocation du congrès. Cette conduite étoit d'autant plus convenable, qu'il est visible que tout cet appareil d'une assemblée générale n'avoit pour but que d'en imposer au peuple : car il est certain que les Etats n'avoient aucune envie de revenir sur leurs pas, et continuoient à revendiquer leurs prétentions sur la souveraineté de cette province.

Lorsque le bruit se répandit que les nouvelles opinions démocratiques avoient fait de grands progrès dans l'armée, cette disposition des esprits influa non-seulement sur les Etats de Brabant, mais aussi sur ceux de Flandre jusqu'alors amis zélés du général Vander Mersch. Ils exigeoient que le congrès réunît tous ses moyens pour détourner le danger qui menaçoit la patrie, et avoient été les premiers à demander que ce général vînt à Bruxelles se présenter devant le congrès, afin d'y rendre compte de sa

Digitized by Google

conduite. En cas de refus, ils proposoient d'arrêter le supplément volontaire des deux mille florins ajoutés à sa solde (1).

D'un autre côté, les deux amis patriotes, Ursel et la Marck, obtinrent du congrès la permission de se rendre à Namur, afin de se disculper et de détruire les soupçons qui s'étoient élevés contr'eux. Dès leur arrivée ils firent connoître à l'armée le projet du congrès en date du 31 mars; ce qui leur réussit parfaitement : et le 5 avril ils obtinrent une déclaration, tant de l'armée que de Vander Mersch, dans laquelle les troupes et le général manifestoient hautement leur satisfaction et donnoient leur entière adhésion à un projet qui tendoit à la réforme prochaine de la constitution. Mais Vander Noot eut l'adresse d'employer le moyen le plus sûr pour soutenir son parti. Il fit marcher vers Namur, sous la conduite du général Schonfeld, un corps de cinq mille hommes jusqu'alors cantonné à

(1) Les provinces lui avoient accordé un traitement annuel de quinze mille florins, et de dix mille pour l'entretien de la table.

(*Note de Forster*).

Digitized by Google

Louvain, et qui étoit dans les intérêts des Etats de Brabant.

Vander Mersch n'ayant reçu de Bruxelles aucune nouvelle de cette disposition, se préparoit à combattre avec ses quinze cents hommes de garnison. Mais ayant appris par ses adjudans que plusieurs députés du congrès se trouvoient à la tête de ces troupes, et qu'il falloit paroître en leur présence, il se rendit sur le champ près d'eux; alors il s'apperçut que le coup étoit entiérement dirigé contre lui : ce qui le fit résoudre à quitter sans délai Namur et à se présenter devant le congrès. Ce fut ainsi qu'il évita les suites funestes d'une guerre civile. Le duc d'Ursel et le comte de la Marck n'ont resté que quatre ou cinq heures aux arrêts. Tel est l'historique de cette journée remarquable qui vient de fixer l'attention de tous les esprits. Hier et avant-hier les nouvelles de cet événement étoient encore contradictoires.

Au fond, je ne puis blâmer le parti démocratique d'avoir voulu tenter un effort pour se relever et s'affranchir de l'asservissement où l'avoit réduit le clergé; il seroit injuste, et bien peu philosophique, de supposer même

Digitized by Google

les hommes les plus sages capables de mesures froidement calculées, et d'actions scrupuleusement réglées d'après les principes bornés de la morale domestique. Plus la conscience des chefs de ce parti est pure, plus ils ont d'élévation et d'énergie, mieux ils sentent leur supériorité morale sur un Vander Noot, un Van Eupen : aussi devoient-ils se livrer, comme ils l'ont fait, à l'espoir d'arracher un peuple aveuglé à de pareils surveillans.

Ce principe, une fois admis, explique et justifie certaines irrégularités involontaires qui furent commises en cette occasion. Il est incontestable que l'armée fit une démarche hasardée, lorsqu'elle se permit d'arrêter quelques membres du congrès arrivés à Namur et chargés de dépêches, d'ouvrir leurs lettres et de les livrer à l'impression. Vander Mersch lui-même, se confiant sur ses troupes, parla le 3 avril avec un ton qui dut très-mal sonner aux oreilles ennemies des Etats de Brabant ; et c'est encore une question de savoir si, le 5, il n'auroit pas tiré le sabre pour terminer le différend, dans la supposition où les émissaires de Vander Noot n'eussent pas profité de son départ de Namur pour s'entendre avec le

Digitized by Google

magistrat de cette ville, et corrompre le peuple au moyen d'une somme considérable que quelques-uns font monter à cinquante mille florins. Aussi lorsque le général voulut rentrer dans Namur, il en trouva les portes fermées. Or cette circonstance, dit-on, le détermina à transiger. On ne peut se dissimuler également que le voyage du duc d'Ursel et de son ami n'ait eu lieu à l'époque où Vonk et ses partisans étoient à Namur, et que cette démarche ne parût tendre plutôt à exciter une sédition parmi les troupes, qu'à appaiser la fermentation des esprits. Mais nous concevons qu'Ursel et la Marck croyoient avoir de bonnes et justes raisons pour s'opposer à l'usurpation des Etats. Et qui pourroit les blâmer d'avoir usé, dans cette circonstance, du moyen que le sort leur avoit donné?

Cependant il seroit plus difficile, pour ne pas dire même impossible, de les justifier sur un autre point: les préjugés du peuple devoient être sacrés pour eux; et s'ils avoient pu prévoir que son attachement aux Etats ne céderoit ni aux représentations, ni à l'autorité, alors leur résistance devenoit injuste et sans motif. Ils avoient, au con-

traire, les moyens de détruire une des grandes compressions produite depuis long-temps par la tyrannie hiérarchique. Ainsi rien ne peut les affranchir du regret éternel d'avoir laissé échapper une seconde fois, par une timidité inexcusable, l'occasion de délivrer leur patrie. Et c'est ainsi que les choses bonnes et vraies empruntent leur couleur du temps et des circonstances. Hélas ! celui dont les principes sont nobles et purs est entraîné par le torrent de l'opinion ; mais s'il ne peut élever jusqu'à lui le siècle et ses contemporains, que du moins sa raison, ses lumières le préservent d'une indigne foiblesse. Il vaut mieux ne pas prendre les armes pour une bonne cause, que de les poser avant d'avoir obtenu la victoire, ou honoré sa défaite par une mort glorieuse.

Enfin, si l'observateur sensible gémit sur les imperfections de ceux dont l'ame est grande et élevée, quels sentimens de dédain et d'horreur ne doivent pas lui inspirer ces hommes impies que leur *déformation* morale a placés aux extrêmités de la chaîne des êtres? Leurs succès peuvent éblouir un instant la multitude imbécille,

Digitized by Google

mais ne sauroient, aux yeux du penseur et de la postérité, effacer de leur front les stigmates honteux des crimes qu'il leur a fallu commettre. Certes, je le répète, je plains les Brabançons d'avoir eu de tels hommes pour guides. Les grandes concessions du roi de Hongrie et de Bohême ont à la vérité fortifié dans Bruxelles, et encore plus dans la Flandre, le parti royaliste; mais la masse du peuple a appris à prononcer le nom de Léopold avec autant d'horreur que celui de Joseph, et à y joindre sans cesse l'idée formidable et funeste de l'irréligion. Or, le spectre effrayant de l'incrédulité suffisoit seul pour affermir les Brabançons dans l'obéissance qu'ils rendent aux Etats; mais leur inspirera-t-il la force et le courage nécessaires pour repousser l'armée de Léopold? L'aspect des volontaires que nous voyons journellement ici, et ce que nous avons appris de leur discipline, exclut tout espoir de succès. Le seul motif plausible que les Etats de Brabant et le reste des provinces puissent avoir de conserver leur liberté, n'est fondé que sur la jalousie des puissances de l'Europe contre la Maison d'Autriche.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, il est à desirer que ce pays désolé jouisse du retour de sa tranquillité : car il est si triste pour tout cosmopolite philanthrope de voir combien la raison et les connoissances humaines s'y resserrent au lieu de s'y étendre. Le zèle le plus actif ne pourroit même opérer le bien, tant que cette absence d'énergie subsistera à Bruxelles. Sous le prince Charles, les sciences exactes, et celles qui tiennent à l'expérience avoient du moins recouvré une partie de leur premier éclat. On avoit, à la vérité, un peu divagué sur la différence remarquable qui existe entre la *hase* et le coq ; cependant il y avoit encore une ménagerie où ces monstres (1), qui dans le principe n'étoient connus qu'au Japon (*les coqs frisés*), étoient élevés parmi plusieurs autres animaux.

(1) Pour bien entendre ce passage de Forster, il faut se rappeller qu'on montroit à Bruxelles, dans la ménagerie du feu gouverneur Charles de Lorraine, une espèce de coq ou poule nommé vulgairement *poule-lapine*. L'on faisoit accroire aux étrangers peu instruits, que ces poules étoient le résultat d'une incubation entre un coq et une hase, femelle du lapin ou du lièvre, ce qui étoit contraire aux loix invariables de la nature. Or, ces pré-

Digitized by Google

Or, à peine reste-t-il quelques légères traces de cette ménagerie, du cabinet d'histoire naturelle du prince, de sa collection de peintures, de ses instrumens de physique, et de son cabinet de livres.

On nous a menés dans une bibliothèque soi-disant royale, commise à la garde de l'abbé Chevalier; elle contient au plus douze mille volumes. Sa distribution en théologie, belles-lettres, jurisprudence, histoire, sciences et arts, suffit pour donner une idée de la classification et du choix. Après cette chétive collection, on nous fit voir un cabinet d'histoire naturelle dans une chambre assez mal éclairée. Il consiste dans quelques pétrifications, des crystaux, des serpens, des oiseaux empaillés, quelques tiroirs remplis de coquilles, de papil-

tendues poules-lapines n'étoient autre chose que le coq ou la *poule-à-duvet* du Japon, appellé par quelques-uns *porte-soie*. En effet, les barbes de leurs plumes, qui sont sans adhérence les unes avec les autres, ont l'apparence et l'aspect du poil; elles sont toujours blanches.

Cette variété est commune à la Chine, au Japon, en différens autres endroits de l'Asie, et réussit fort aisément dans nos climats.

Digitized by Google

lons et de minéraux ; le tout mal arrangé, mal choisi : on y montre avec emphase une robe écarlate, dépouille de je ne sais quel roi, et un canot groënlandois. Tous ces objets, et quelques instrumens de physique que nous avons trouvés chez l'abbé Mann, sont les restes de la belle collection formée par le prince Charles.

L'académie des sciences dont cet abbé est secrétaire, s'est conduite dans la circonstance actuelle avec tout le calme qui convient à des philosophes. En général, cette société s'est toujours piquée d'une grande discrétion, et de faire très-peu de bruit dans le monde ; au moins doit-on lui savoir gré de ne s'être pas rendue dangereuse par une extension trop rapide des lumières de la raison.

J'ai déjà parlé dans une autre occasion de la décadence des manufactures en Flandre. Les camelots de France et d'Angleterre ont jetté une telle défaveur sur ceux de Bruxelles jadis si célèbres, qu'il ne se fait plus d'entreprises importantes dans ce genre de fabriques. Les belles tapisseries qu'on y travailloit sont également tombées dans le discrédit. On en comptoit encore cinq

Digitized by Google

fabriques il y a quelques années. Actuellement celle de M. Vander Borght est la seule en activité ; et il n'y occupe que cinq ouvriers, encore se plaint-on de la quantité de matières fabriquées qui reste dans le magasin. Le dessin de ces tapisseries est agréablement conçu ; l'exécution en est parfaite. On nous a montré un excellent morceau d'après Teniers, et un autre d'après Lebrun. L'aune de ces tapisseries coûte deux carolins.

Je ne dirai rien des deux grandes raffineries de sucre appartenant aux citoyens Rowis et Danhot ; mais la manufacture de carrosses, peut-être la seule de ce genre en Europe, mérite que je t'en fasse une description détaillée. Le citoyen Simon, propriétaire de cette manufacture, emploie communément depuis cent jusqu'à cent vingt ouvriers, qui travaillent à côté l'un de l'autre dans des salles spacieuses très-bien éclairées par de grandes fenêtres. Ces salles sont si élevées, qu'on a pu construire autour de la partie supérieure une galerie, dessus et dessous laquelle sont placés les établis des ouvriers. Les troubles actuels ont diminué le nombre des artistes et ouvriers

Digitized by Google

d'environ moitié. Tout ce qui entre dans la composition d'un carrosse, les ferremens, le cuir, le bois, la laque, la dorure et la couleur, est rassemblé dans cet atelier unique en son genre. Le temps de la durée du travail, l'heure à laquelle il doit commencer ou finir, sont inscrits sur de grands tableaux. On a établi des amendes contre ceux qui troubleroient l'ordre, ou qui ne se rendroient point aux heures prescrites. Mais on récompense aussi par des primes ceux qui sont les plus assidus.

Le chantier qu'on nous a fait voir est estimé quatre-vingt mille florins. On y trouve quantité de bois d'érable (1) venant

(1) Cet arbre est trop commun dans nos climats pour qu'il soit nécessaire d'en faire la description. Il croît en Europe et dans toutes les montagnes d'Amérique. Aucun arbre exige moins de culture. Les petits érables ont même la singulière propriété de croître à l'ombre, aussi les emploie-t-on volontiers dans les charmilles. Il fleurit en avril, et ses fleurs sont d'un rose pâle.

On compte onze espèces d'érables : 1°. l'érable blanc de montagne ou sycomore ; 2°. l'érable sycomore panaché ; 3°. l'érable plane, ou à feuilles de platane ; 4°. petit érable plane, ou érable à sucre ; 5°. érable rouge, ou érable de Virginie ; 6°. érable à feuilles de frêne de la Virginie ; 7°. érable à écorce jaspée de verd et de

de Suisse, et d'acajou (1) ou mahogany, dont Simon se sert de préférence, parce

blanc du Canada; 8°. érable de Tartarie; 9°. érable opale; 10°. érable commun, ou le petit érable.

Ce bois est en général sec, léger, sonore, brillant. Il n'est point sujet à se tourmenter ou à se fendre: c'est pourquoi les luthiers, les armuriers, les tourneurs, les ébénistes l'emploient de préférence à toutes les autres espèces de bois blanc.

(1) Cet arbre croît dans les îles de l'Amérique, le Bresil, Saint-Domingue et les Indes. On en distingue deux espèces. L'une est l'*acajou à planches* de Cayenne. Il est aussi haut que nos chênes d'Europe. Quelques-uns s'élèvent à plus de 80 pieds. Leur tronc sert à construire des canots d'une seule pièce, longs de 20 à 30 pieds sur 4 de largeur et plus. Le bois est tendre, roussâtre, odorant, et sans aubier. Quelquefois il est moucheté de noir, de jaune et de blanc-clair. L'acajou de Cayenne l'emporte sur celui des îles par la finesse de son grain et la nuance de ses fibres. Ce bel arbre est le cèdre de Saint-Domingue.

L'autre espèce d'acajou se nomme *acajou-pomme* ou *pommier d'acajou*. « Sa racine est pivotante et che-
» velue. Son bois est tendre et blanc, rempli d'un suc
» gommeux fort acerbe. Le tronc ne s'élève guère au
» dessus de 12 pieds. Son épiderme est gris; l'enve-
» loppe cellulaire d'un verd-clair; le liber blanchâ-
» tre; son bois est blanc, léger, fendant, d'un goût
» âcre; la moëlle jaunâtre. Les feuilles croissent par
» bouquets à l'extrêmité des branches.

Digitized by Google

qu'il n'emploie ses laques fines sur aucun autre bois. Les linéamens des nôtres, tels

» Du centre de ces bouquets s'élève un pannicule de » 7 à 8 pouces de longueur, divisé en plusieurs ra- » meaux, et aux extrémités desquels sont attachés dix » ou douze petites fleurs en ombelle, disposées par bou- » quets, portées sur un pédicule grêle, composées de » cinq pétales oblongs, blanchâtres, pointus, rabattus » en dehors; parsemées de veines sanguines dans leur » naissance, de couleur de pourpre dans la suite; les » pétales sont renfermés dans un calice découpé jusqu'à » la base en cinq parties égales. Ses fleurs, qui pa- » roissent en septembre, sont d'une odeur très-douce; » elles durent six et même huit jours sans se flétrir. Il » s'élève de leur centre ordinairement dix étamines » très-déliées, terminées par des anthères brunes. Le » stil est plus long que les étamines; il porte un stig- » mate brun, arrondi: de plus de cent fleurs qu'il y » a sur chaque pannicule, il n'y en a que deux ou trois » qui fructifient. La diversité des fruits que produit » cet arbre, en fait distinguer quatre sortes ».

La noix d'acajou est longue d'environ 1 pouce, et large de 8 à 10 lignes. Ce fruit renferme un suc huileux, âcre, mordicant, très-inflammable; les Caraïbes s'en servent pour consumer les cors des pieds et les verrues, sans douleur et sans danger. De ces fruits écrasés on exprime un suc qui, en fermentant, devient vineux et même aceteux. On en retire, par distillation, un esprit ardent fort vif. Lorsque ces fruits sont frais, on les coupe par quartiers, et l'on en fait une espèce

Digitized by Google

que l'orme, le poirier, etc. étant toujours visibles, occasionnent des gerçures. On trouve encore dans ce chantier six forges de maréchaux, dont seulement deux sont maintenant en activité. A tout ce luxe d'atelier, l'artiste Simon joint dans ses constructions la commodité et l'élégance. Mais ce qui nous étonna encore plus, ce fut l'invention et le méchanisme, je pourrois même dire le génie avec lequel il a calculé, d'après les loix de la physique et de la géométrie, les forces dynamiques, et combiné avec une intelligence presqu'inimaginable l'espace étroit d'un carrosse. Pour un homme qui a de longs voyages à faire, je ne connois rien de comparable à une chaise de poste telle que j'en ai vu ici, et dans lesquelles on trouve une table, un lit avec tous leurs accessoires. Si le pauvre Leeboo, insulaire de Pelew, s'extasioit à l'aspect des carrosses de louage de Londres qu'il appelloit une maison de voyage, qu'au-

de *nagus* ou limonnade très-rafraîchissante. Le tronc produit une substance résineuse, très-propre à préserver toute matière ligneuse de la piquure des insectes. Cette espèce d'acajou est aussi propre que l'autre à faire des meubles, ainsi que divers ouvrages d'ébénisterie.

Digitized by Google

roit-il dit en voyant ces chef-d'œuvres? Est-il, en effet, un spectacle plus intéressant que cette lutte de l'esprit humain contre les difficultés?

Simon a toujours dans son atelier depuis vingt jusqu'à trente carrosses. Tous les princes de l'Europe lui commandent leurs voitures de gala. Le nom de cet habile artiste figure aussi dans la liste de proscription du 15 mars, car il a signé l'adresse aux Etats, et il est un des membres les plus utiles de la société patriotique. On nous dit même qu'il avoit été obligé de prendre la fuite, lors du triomphe momentané de l'empereur. Et les choses allèrent si loin, qu'il fut question du pillage et de la destruction de sa maison; mais il prit des mesures sérieuses, et fit répandre dans la ville qu'il avoit établi une mine sous son atelier, et qu'il chargeroit, en cas d'attaque, ses pompes à feu avec de l'eau-forte. Cette menace refroidit le zèle des mirmidons de Vander Noot. Cependant Simon jugea qu'il étoit sage, pour sa sûreté personnelle, de suivre l'exemple de plusieurs autres démocrates qui sont sortis du pays.

Il est impossible que le commerce auquel la

la tyrannie actuelle des Etats donne des entraves ne souffre point de tous ces orages politiques. L'éloignement d'un particulier tel que Walkiers, dont la fortune est estimée trois millions de florins, doit avoir une influence très-nuisible, tant sur l'activité de ses correspondans que sur la circulation financière des Pays-Bas. On a calculé que Walkiers, pour opérer la révolution qui eut lieu à Bruxelles l'année précédente du 11 au 12 décembre, ainsi que pour parvenir à désarmer par composition les troupes d'Alton, a dû dépenser environ un demi-million.

Immédiatement après lui, et sur la même ligne, sont Over-Mann et Schumaker, les plus riches négocians de Bruxelles. De l'aveu même des ministres de l'empereur, ils font gagner annuellement au fisc cent cinquante mille florins, et près de soixante mille par le *transit* intérieur. Romberg, qui essaya de transporter le commerce d'expédition de Bruxelles à Louvain, est également regardé comme l'un des plus riches banquiers des Pays-Bas. Notre séjour ici a été trop court pour que nous ayons pu vérifier en détail les rapports commerciaux et

leur enchaînement avec les intérêts politiques. Demain nous quittons Bruxelles : cependant, malgré la fatigue que j'éprouve, je veux te dire deux mots sur notre promenade d'aujourd'hui.

A une demi-lieue de la ville, sur le bord du canal de Malines, est situé le château de Schoonberg. Là on récoltoit, il n'y a pas encore huit années, le plus pur froment. Au lieu de ces riches moissons, on trouve aujourd'hui un palais et un parc ombragé de grands arbres, et décoré par un petit temple de la plus élégante architecture. Le duc Albert Teschen, sa femme Catherine, gouvernante des Pays-Bas, et la plus chérie des filles de Marie-Thérèse, ont acheté à leur arrivée ce terrein, ainsi que l'ancien château qui leur a servi de retraite toutes les fois qu'ils sont venus visiter et diriger leur bâtiment.

Cet édifice est l'ouvrage du duc, et c'est un monument précieux de son goût, de ses connoissances dans les arts, et de son esprit d'ordre. Le château a été construit dans toutes ses parties d'après les dessins qu'il en a donnés lui-même. Les proportions en sont admirables. Il est surmonté d'une coupole

Digitized by Google

qui repose sur un magnifique péristile composé de douze colonnes d'ordre corinthien. La grande salle est entiérement bâtie en pierre blanche. Elle est richement décorée, sans être surchargée d'ornemens superflus. Le pavé est de marbre quadricolore, et les cheminées sont ornées de bas-reliefs faits d'après les plus beaux modèles de l'antiquité. Rien n'égale la somptuosité et le goût de l'ameublement des autres pièces. Les glaces, qui viennent de la manufacture de Paris, sont d'une grandeur extraordinaire.

Mais ce qui a le plus frappé mes yeux, c'est l'élégante et noble simplicité de la petite chapelle bâtie sur un plan quarré. Au milieu est une niche dans laquelle on voit la plus parfaite des Muses ou des Déesses en marbre de Carrare, d'après un modèle grec. Ici cette Muse a reçu le nom de Sainte-Catherine par une sorte de flagornerie pour la divinité du lieu. A ses pieds on voit une couronne et un sceptre. Un sculpteur de Namur, nommé Leroy, est l'auteur de ce chef-d'œuvre. Au dessus est un triangle rayonnant, et au centre de ce triangle plane une colombe. Le reste des ornemens consiste en décorations *palmy-*

Digitized by Google

rientes qui forment, avec le tout, une délicieuse harmonie. On croiroit en effet être dans un temple du Très-Haut; et l'illusion sera encore plus complète, lorsqu'on aura remplacé par un sarcophage de porphyre antique un tombeau de bois peint qui représente un autel.

Je n'ai vu nulle part une plus belle collection de vases de Chine et du Japon que dans ce palais de l'archiduc. Celui qui m'a paru le plus précieux de tous, est une grande urne entourée de bronze doré, qui se termine par un soc triangulaire. A l'extrêmité est un vase de porcelaine de forme cylindrique avec lequel il se lie par la bordure inférieure qui, semblable à un magnifique chandelier, se ramifie en plusieurs branches, et se termine au centre en un faisceau de thyrses.

Le parc renferme de grandes beautés de détail, et nous a donné un avant-goût bien agréable du plaisir dont nous espérons jouir en Angleterre, le pays de l'Europe où se trouvent les plus beaux jardins. Un canal artificiel qui se joint au canal de Vilvoorden, sur lequel on voit quantité de barques, offre, par une perspective mensongère, l'aspect

Digitized by Google

d'un fleuve qui serpente avec majesté. La grande cascade, chef-d'œuvre d'architecture hydraulique, ne joue qu'au moyen d'une pompe à feu, dont le cylindre a quarante-quatre pouces de diamètre ; invention nouvelle de Bolton. Cette pompe à feu consume par demi-heure soixante quintaux de charbon fossile.

On trouve aussi dans ce jardin une foule d'arbres et de plantes (1) exotiques très-

(1) Forster a rejetté dans une note la nomenclature de ces plantes précieuses ; mais comme cette énumération m'a paru très-aride, et de nature à n'être entendue que par des botanistes de profession, j'ai cru devoir ajouter à chaque article une explication sommaire.

Cycas circinalis, palmier qui produit le sagou. On nous porte cette pâte végétale, des îles Moluques et de Java.

Youca filamentosa, youc ; plante vivace assez semblable à l'aloès, qu'on devroit écrire *aloé*. On en distingue trois espèces dont deux se cultivent en France.

Dracaena-draco, dragonnier à feuilles d'youca. Cet arbre croît dans les îles Canaries, et produit le véritable sang-de-dragon.

Gardenia thunbergia, jasmin du Cap.

Cerbera manghas, ahouai du Bresil ; arbre de la hauteur d'un poirier. On distingue plusieurs autres espèces de ce genre à fleurs monopétalées, de la famille des apocyns.

Digitized by Google

rares, également dignes de fixer l'attention des botanistes et des curieux. L'orangerie,

Myrtus pimentosa. Forster désigne sans doute sous ce nom le poivre de la Jamaïque, appellé par tous les botanistes *myrtus arborea aromatica foliis laurinis*, etc. Cet arbre surpasse quelquefois en hauteur les noyers d'Europe.

Taxus elongata, if. Les botanistes n'en connoissent qu'une espèce qui produit une variété à feuilles panachées. Ray cite deux ifs très-âgés, dont l'un avoit plus de 30 pieds de tour, et l'autre 59 pieds de circonférence.

Ficus racemosa, figuier des Indes. Cet arbre, qui croît dans les environs de Goa, répand au loin ses rameaux, d'où sortent des paquets de filamens semblables à ceux de la cuscute, et qui sont de couleur dorée.

Mesambryanthemum aitonis, ficoïde; plante exotique très-rare, de la famille des *cactiers*.

Plumbago undulata, dentelaire ou herbe au cancer; plante qui croît dans les pays chauds de l'Europe. Ses fleurs, de couleur purpurine ou bleuâtre, sont monopétales.

Illicium anisatum, anis étoilé de la Chine, ou badiane, ou anis des Indes, ou anis de Sibérie; arbuste de la grandeur d'un cerisier qui croît en Tartarie, en Chine, et dans les îles Philippines.

Tamarindus Indica, tamarinier, arbre de la hauteur d'un noyer. On nous apporte la pulpe de tamarins, de l'Egypte, des deux Indes, de l'Afrique, principalement du Sénégal et de l'Ethiopie.

Digitized by Google

les plates-bandes de fleurs, les offices, la ménagerie, la tour chinoise sont disposés

Ficus Bengalensis, figuier du Bengale. Voyez Bananier.

Melia azedarach, margousier ou lilas des Indes ; arbuste de 8 à 10 pieds. Ses fleurs sont polypétales.

Cassia occidentalis, plante légumineuse qui croît au Bresil et aux îles sous le Vent. On en distingue deux espèces ; la première, connue sous le nom de *cassia americana fetida*, ou bois puant de Nicolson ; la seconde, sous celui de *cassia fetida foliis sennae*, ou bois puant à feuilles de séné.

Jatropha urens, manhiot ou manioc ; en Bresilien, maniiba ou maniiva ; plante qui croît en Amérique, et dont la racine produit une espèce de farine avec laquelle on fait une sorte de pain appellé cassave. On compte deux principales espèces de manioc, le blanc et le rouge. Cette plante s'élève depuis 3 pieds jusqu'à 8. Il existe encore une autre espèce de manioc nommé baccacova.

Sterculia platanifoliis, bois caca, ou bois de merde ; grand arbre de Cayenne. Quelques naturalistes prétendent que le sterculia est le même que le kavalam de l'*hortus Malabaricus*.

Alestris uvaria et hyacinthoides, espèce précieuse de l'arbre nommé dragonnier.

Camellia Japonica, rosier du Japon. Cet arbrisseau croît au Japon et à la Chine. Il a de grands rapports avec l'arbrisseau à thé. Kempfen en compte deux es-

Digitized by Google

avec goût; chacun de ces bâtimens est construit dans le stil qui lui est propre. La

pèces: *tsubakki montanus*, et *tsubakki hortensis*. Cette dernière est le san-sa de l'hist. des voyages.

Ilex Asiatica, yeuse ou chêne verd d'Asie.

Achras sapota, grand arbre de l'île de Cayenne, selon Préfontaine. Son fruit est un des meilleurs de l'Amérique.

Arum pictum, pied-de-veau marqué de taches, ou pied-de-veau d'Italie.

Agave fetida, aloès pitte, ou le chanvre des Indiens, nommée cabouille à Saint-Domingue. C'est le coulaona des Caraïbes; espèce d'aloès, ou plutôt d'agave fétide. Cette plante supplée au chanvre et au lin.

Crescentia cujete, calebassier, genre de plante à fleurs monopétalées, de la division des personnées. Cette plante croît en Amérique.

Carica papaya, papayer ou papau; c'est le carica, ababaye des Caraïbes. Il croît en Amérique et aux Indes orientales. On en distingue deux espèces, l'une mâle, l'autre femelle. Cet arbre s'élève à la hauteur de 15 à 20 pieds.

Polypodium aureum et lusitanicum, variété du polypode.

Mimosa Nilotica, acacia véritable. Cet arbre, haut de 15 à 20 pieds, produit la gomme arabique. Il croît en Egypte, au Sénégal, et est connu à la Chine sous le nom d'hoaichu.

Bixa o rellana, roucouyer, arbre de 12 à 15 pieds de haut; on en tire, par infusion ou par macération, une

Digitized by Google

tour a onze étages ; on y monte par cent trente-un degrés. Son élévation est de cent

pâte que l'on nomme *roucou*. Cet arbre est l'*achiote*, l'*ématabi*, le *cochelue* des Indiens et des Caraïbes. On le cultive dans toutes les îles de l'Amérique.

Ficus Indica, cactier-opuntia, vulgairement nommé la raquette, le figuier d'Inde, la cardasse. Cet arbrisseau s'élève à 6 ou 8 pieds de hauteur, et croît parmi les rochers dans l'Amérique méridionale, sur la côte de Barbarie, en Italie, en Espagne, et même en Suisse. —On trouve encore dans cette belle et riche collection cinq autres espèces de figuiers exotiques ; savoir, *ficus maxima*, — *religiosa*, — *lucida*, — *pumila*, et *malabarica*.

Erythrina corallodendron, érythrine ; nom générique de certaines plantes exotiques de la famille des légumineuses.

Cassia fistula, canéficier ou cassier franc. Cet arbre est le keleti des Caraïbes ; il ressemble au noyer d'Europe. Il croît en Amérique, et fleurit en avril et en mai.

Anona muricata, le corossol à fruit hérissé. Cet arbre est de la grandeur d'un poirier. Il est commun dans les Antilles et à Saint-Domingue.

Anona squamosa, le corossolier à fruit écailleux. Cette espèce croît dans les pays chauds de l'Amérique, aux Indes orientales, et dans les Moluques.

Hibiscus rosa sinensis, rose de la Martinique ; sorte de ketmie, dont les fleurs sont blanches le matin, rouges à midi, et pourpres le soir. Les ketmies sont de l'ordre des malvacées.

Digitized by Google

vingt pieds. Au sommet de cette tour la vue est incommensurable, et n'a d'autres

Costus Arabica, cannellier d'Arabie.

Phyllanthus, epiphyllantus, arbre triste, ainsi nommé parce que ses fleurs ne s'ouvrent que durant la nuit. Cet arbre ressemble au prunier, et croît aux Indes, à Goa et à Sumatra.

Solanum verbasci foliis, sorte de morelle ou plante grimpante. On compte sept espèces différentes de morelles, parmi lesquelles se trouve la vigne de Judée.

Tradescantia discolor, espèce d'éphémérine; nom d'un genre de plantes herbacées, exotiques, et de la famille des *joncs*.

Guaiacum officinale, gaillard franc de Saint-Domingue. Cette espèce est nommée par les Caraïbes *malira*, *manlira*, Ibirac, *lyvourac*. Cet arbre est tortueux; le cœur est de couleur verte d'olive foncée.

Cestrum nocturnum et vespertinum, cestreau nocturne, nommé vulgairement galant de nuit; plantes monopétalées de la famille des *solanums*. Les fleurs de cette espèce sont verdâtres.

Plumeria alba, frangipanier blanc. Ses fleurs sont bordées d'un filet rose sur un des bords. Cet arbre croît aux Antilles. On en compte trois espèces.

Ehretia thymifoliis, cabrillet à fleurs de thym. Cet arbre croît à la Jamaïque et dans l'île de Cuba. Les cabrillets sont d'un genre de plantes à fleurs monopétalées.

Bignonia scandens, liane blanche. La liane croît en Amérique, aux Antilles, et même en Afrique. Cette

Digitized by Google

bornes que celles du possible. Nous avons distingué le clocher de Saint-Romuald à

plante s'élève jusqu'au sommet des plus grands arbres, et retombe en longs filamens vers la terre. On en compte près de cinquante espèces différentes.

Nyctanthes sambac, jasmin de Goa, à fleurs doubles très-larges, bordé de rouge, et d'une odeur délicieuse.

Plumbago rosea, dentelaire à fleurs rouges, des Indes orientales, vulgairement herbe au cancer; plante monopétalée.

Trollius Asiaticus, renoncule d'Asie ou d'Illirie. Ce fut sous le règne de Mahomet IV, en 1683, que cette fleur parut pour la première fois dans les jardins de Constantinople.

Malpighia glabra, cerisier de Saint-Domingue; sorte de geranium. C'est l'achyoulon des Caraïbes.

Justicia hyssopi foliis, carmantine des îles Canaries. Les carmantines sont des plantes à fleurs monopétalées, de la division des personnées.

Asclepias nivea et fruticosa, apocyn, ouate, ou herbe de la houette; plante grasse, originaire de Syrie, dont la tige s'élève à la hauteur d'environ 3 pieds.

Calophyllum calaba, arbre nommé *fooraha* à Madagascar, *palo-maria* aux Philippines, et *tacamaque* aux îles de France et de Bourbon. Cet arbre produit le beaume verd.

Atragene Indica, clématite des Indes; sorte de plante de la famille des renoncules.

Crinum Americanum, crinole d'Amérique. Les cri-

Digitized by Google

Malines, quoique le temps fût couvert. Lorsque l'horizon est pur, on découvre Anvers.

Les beautés de détail que renferme ce séjour enchanté attestent et le goût des maîtres, et cet impérieux besoin auquel les rois, les princes, tous les grands de la terre ne sauroient échapper, celui de rendre hommage à la nature, de rentrer en eux-mêmes, et d'aller quelquefois loin du bruit des cours savourer les douceurs de la vie champêtre, et de cette presque solitude, aliment des ames fortes, ou palliatif bienfaisant pour les cœurs malades. L'occupation favorite de l'archiduchesse étoit la botanique; elle s'y livroit même avec une

noles sont des plantes unilobées, de la famille des narcisses.

Arbrus precatorius, liane à réglisse; arbrisseau de l'ordre des plantes légumineuses. Il croît aux îles sous le Vent, et dans les deux Indes, même en Afrique. C'est l'aouarou des Caraïbes.

Imilax sarsa parilla, racine qui croît au Pérou, au Bresil et à la Nouvelle-Espagne.

Vinca rosea, pervenche de Madagascar; petit arbrisseau précieux qui est en fleurs durant plus de six mois. « Ah ! voilà de la pervenche ! » *Rousseau, Confess.*

Digitized by Google

sorte de passion. Maintenant, ne pouvant plus donner ses soins à ce beau jardin, il doit nécessairement dépérir. Bientôt ces belles serres, heureux produit du goût et des mains créatrices de cette princesse, restant sans culture redeviendront ce qu'elles étoient d'abord, des masses stériles de pierres symmétrique, une froide carrière artistement façonnée.

XIXe LETTRE.

Lille (1).

Après un voyage de deux jours, nous sommes arrivés, par le Hainault, dans cette capitale de la Flandre françoise. Si l'on

(1) Long. 20, 44, 16; lat. 50, 37, 50. Ville grande et riche, capitale de la Flandre françoise. Baudouin IV la fonda en 1007. La citadelle, construite par Vauban, est une des plus belles de l'Europe.

Lille est la patrie d'Alain, surnommé *le Docteur universel*, et de Dominique Baudius. Le premier mourut, âgé de 100 ans, vers 1294; il avoit tant de célébrité qu'on disoit de lui: *sufficiat vobis vidisse Alanum.*

Digitized by Google

excepte un assez petit nombre de sentiers sinueux et dessinés sans grace, la grande route est en général magnifique, et aussi solidement construite que du côté de Bruxelles. Le pays est bien cultivé et annonce des habitans aussi actifs qu'industrieux. Les chemins sont bordés de peupliers élevés, disposés de manière que de loin on croiroit appercevoir de vastes forêts. De longues échappées de vue, qui interrompent par intervalle cette noble et élégante uniformité, animent et varient ce majestueux paysage. Enfin une foule de petites villes semées sur cet horizon immense, et bâties dans des sites pittoresques, embellissent cette scène à la fois *grandiose* et romantique. L'attention du voyageur suspendue, et toujours électrisée par la variété du spectacle, se repose sans se fixer, et reporte vers son cœur des images également douces et philosophiques.

Ce seul mot peint le siècle où il vécut. Ses ouvrages ont été imprimés à Anvers, 1653; fol. L'autre fut un jurisconsulte célèbre, et un assez bon littérateur. Parmi ses poésies, on distingue ses vers ïambes, publiés en 1607; 8°.

Digitized by Google

Nous sommes arrivés en peu d'heures à Enghien (1), où le duc d'Aremberg fait actuellement son séjour. Son château est ancien et d'une architecture simple. De chaque côté on voit deux ailes spacieuses; ce vaste édifice est entouré d'un parc immense planté, partie à la manière de *le nôtre*, et partie dans le goût anglois. Ce parc est traversé par une rivière, ou plutôt par un canal, sur lequel on peut se promener en bateau. Au milieu de ce canal s'élève une petite île où l'on apperçoit une colonnade entremêlée de plusieurs statues, et de différens bustes en marbre. Les serres, où le duc nous conduisit lui-même, sont distribuées d'après le système anglois. Nous y avons fait une assez longue promenade sous de beaux cerisiers chargés de fruits mûrs, mais qui n'étoient là que pour l'apparence. Un jardinier, élève de Browne si célèbre dans la Grande-Bretagne, et même en Europe, exposoit à nos yeux, par son art magique, au mois d'avril les trésors de juillet. Les écuries du

(1) Long. 21, 40; lat. 50, 40. Ville riche du Hainault autrichien, fameuse par la bataille qui s'y donna, en 1692, près de Steinkerque. Elle est située à 6 l. S. O. de Bruxelles; 6 N. de Mons.

Digitized by Google

duc sont de la plus belle architecture. Nous y avons vu un grand nombre de beaux chevaux de main que leur maître connoît par leur nom, et dont il sait trouver la place, quoiqu'un accident funeste, arrivé à la chasse, l'ait absolument privé de la vue depuis plusieurs années.

Le spectacle d'une privation aussi cruelle devient plus pénible encore lorsqu'on connoît personnellement l'homme qui est la victime d'un tel accident. Sa physionomie est une des plus distinguées que j'aie encore vue. On y remarque un mêlange de sensibilité et de noblesse, en un mot, ce caractère de grandeur et d'expression qui n'appartient qu'à ceux à qui la nature a donné une ame au dessus de la classe vulgaire. J'ai observé en lui ce calme intérieur et cet attrait pour les jouissances de la vie (1),

(1) J'entends répéter sans cesse que les aveugles sont plus gais que les sourds. Comme je suis moi-même entiérement privé de la vue depuis l'âge de 22 ans, j'ai le droit d'émettre ici mon opinion sur une question aussi délicate. La cause de cette différence me paroît facile à expliquer. L'aveugle en société est dans son moment de jouissance *matérielle*, tandis qu'alors le sourd est dans la plénitude de ses privations. D'ailleurs l'attention

si

Digitized by Google

si naturel aux personnes privées de la vue ; on diroit que leur imagination embrasse avec plus d'audace et d'énergie cette foule d'objets dont l'affluence nous oblige souvent de fermer les yeux pour mieux réfléchir sur leur nature et leurs qualités respectives.

Cet heureux aveugle m'a réitéré l'assurance qu'il n'avoit jamais éprouvé ni ennui, ni découragement. Son humeur est égale et douce ; enfin, il a eu le bon esprit d'accoutumer les sens qui lui restent à lui rendre supportable la perte qu'il a faite du plus délicat et du plus précieux de tous. Comme son visage n'a rien de défectueux, on ne s'apperçoit point d'abord qu'il soit privé de la vue. Il joue aux cartes, va à la chasse, et son imagination lui peint si vivement les formes et les couleurs, qu'il peut en parler avec autant de chaleur que s'il en jouissoit réellement.

Je pense, en vérité, qu'on ne rend pas

qu'il est obligé de prêter à tous les mouvemens de ceux qui parlent, lui donne nécessairement une attitude sérieuse, qui ressemble à la taciturnité. Je soumets cette observation aux philosophes, aux ames sensibles, et je leur laisse à décider s'il vaut mieux entendre que voir.

Digitized by Google

justice à un tel homme, lorsqu'on lui suppose des vues ambitieuses qui ne pourroient être justifiées que par une opinion trop médiocre ou trop favorable de l'humanité. Il faudroit admettre, chose impossible, qu'il eût l'espoir de recouvrer la vue. Alors il seroit permis de mettre en question s'il accepteroit, ou non, le titre qu'on paroissoit disposé à lui offrir. Mais les plus fortes têtes ne conçoivent pas comment on peut refuser une couronne, tant on est loin encore, dans notre siècle prétendu philosophique, d'apprécier les choses ce qu'elles valent! Ce n'est pas du moins la faute de l'histoire; car, si l'on ouvre les annales du monde, ne voit-on pas à chaque siècle, à chaque instant, qu'à l'exception d'un très-petit nombre d'exemples, la nullité du caractère et l'absence du sens commun sont la marque distinctive des têtes couronnées?

Nous avons trouvé à Enghien le comte de la Marck, frère du duc, ainsi que plusieurs chauds partisans de la démocratie, particuliérement le hardi Secretan, qui fut sur le point de devenir la victime de son patriotisme. L'ardent la Marck, qui dans la guerre précédente a combattu les Anglois à la côte

de Coromandel, réveilla dans mon cœur, par ses diverses narrations, le souvenir si doux et si sensible de mon voyage avec Cook. Dans cette société distinguée, où chaque individu se trouvoit véritablement à sa place, les heures s'écoulèrent avec rapidité. Il étoit minuit avant que nous eussions quitté le château où nous avions reçu un si bon accueil.

Les traits des habitans du Hainault nous ont paru aussi mâles, et aussi caractérisés que ceux des habitans du Limbourg auxquels, comme tu sais, les physionomies insignifiantes des Brabançons méritent si peu d'être comparées; en un mot, nous avons retrouvé ici cet air de santé, cette force, cette vigueur, ces nez prononcés, ces bouches fièrement dessinées des habitans du Juliers. S'il faut en croire les témoignages réunis du duc et de ses amis, le peuple de ces contrées est d'un caractère vif, courageux et gai. Mais, comment est-il possible que nous n'ayons pas rencontré dans cette province une seule belle femme? Au surplus, l'on voit régner ici, comme dans tout le Brabant, le phlegme le plus absolu. Rien ne peut troubler l'homme des

Digitized by Google

champs, ni le citadin dans l'exercice de son travail.

Le commerce de la petite ville d'Ath (1), et celui de Leuse (2) consistent en fabriques de toiles et de laines. Les manufactures de toiles sont aussi la principale richesse de la ville d'Enghien. Le duc, à ce qu'il nous a dit lui-même, perçoit sur le prix de chaque aune la sixième partie d'un sou. Cet impôt, quelque modique qu'il paroisse, s'élève annuellement à cinquante mille florins, sur lesquels les exacteurs gagnent vraisemblablement autant que le duc. D'après ce calcul, Enghien seul fabriqueroit annuellement neuf cent soixante mille aunes

(1) Long. 21, 30; lat. 50, 55. Jolie petite ville du Hainault autrichien, située sur la Dendre, à 5 l. N. O. de Mons; 10 S. O. de Bruxelles; 10 S. de Gand. Ath est la patrie de J. Taisnier, musicien, mathématicien, chiromancien, dont il nous reste un ouvrage intitulé : *Opus mathematicum*. Cologne, 1562; fol. Le célèbre Baius, qui mérita le double honneur d'être censuré par la Sorbonne et par le pape, naquit à Melin, petit village du territoire d'Ath.

(2) Long. 21, 18; lat. 50, 34. Petite ville du Hainault autrichien, à 2 l. S. O. d'Ath; 3 N. de Condé; 5 N. O. de Mons.

Digitized by Google

de toiles, ce qui au premier coup d'œil paroît exagéré. La toile de Flandre, tant grosse que fine, dite *toile au lait*, est peu ou point calendrée; elle est aussi solide, aussi épaisse que celle de Silésie particuliérement destinée pour l'Espagne. Les étoffes de laine qui se fabriquent à Leuse sont, pour la plupart, des camelots; on y fait aussi une grande quantité de bas de laine; et les laborieux habitans des campagnes s'occupent à en tricoter dans leurs heures de loisir.

A travers les décombres des vastes fortifications de Tournai (1), nous arrivâmes vers le midi dans cette grande, mais presque déserte capitale du Tournesis, l'une des provinces de la Belgique. Le sol des environs ne nous parut pas aussi bien cultivé qu'il l'est communément dans les Pays-Bas, et même la démolition des fortifications lui donne plutôt l'aspect d'une ville dévastée

(1) Long. 21, 3; lat. 50, 36, 17. Ville de la Flandre autrichienne. L'Escaut la divise en deux parties qui se joignent par un pont. Elle est située à 6 l. S. E. de Lille; 7 N. E. de Douay; 9 N. O. de Mons; 12 S. de Gand; 61 N. p. E. de Paris. L'église cathédrale, et celle de l'abbaye sont d'une magnifique architecture.

Digitized by Google

que celui d'une cité florissante. J'eusse préféré les anciens bastions et les fossés à cet amas de ruines qui attestent si fortement l'impuissance et le phlegme national.

Nous eûmes occasion d'observer encore cette nullité de caractère durant une promenade que nous fîmes dans la ville en attendant que notre dîner fût préparé. Nous allâmes voir, sur la place du grand marché, l'exercice des volontaires. Il est impossible de peindre avec des mots le ridicule aspect de cette troupe grotesque. Hogarth même eût désespéré de dessiner ces lourds et insignifians mannequins, ces physionomies effacées qui n'offrent aucun trait par lequel on puisse les saisir. Cette troupe, ou plutôt cette horde bizarre, étoit une espèce de garde de parade, vêtue de la manière la plus ridicule, privée d'ensemble, dont tous les gestes étoient faux, et qui sembloit ne se mouvoir que par ressort. Nul accord dans les mouvemens, nulle harmonie entre ces individus soi-disant soldats. L'homme et le vêtement, toujours étrangers l'un à l'autre, n'étoient pour ainsi dire que des pièces de rapport mal assorties, mal arrangées, et qu'on eût pris les unes pour des *mutilations*,

Digitized by Google

les autres pour les dépouilles du siècle dernier. Les officiers ne méritent pas une censure moins sévère que les soldats ; ils exercent leur métier avec une nonchalance, une tiédeur aussi ridicule que révoltante. Parmi quatre à cinq cents hommes, on n'en trouve pas un seul d'une stature ordinaire. La plupart sont des enfans de quinze ans. Le seul homme qui paroissoit avoir quelque notion de son état, et le seul qui fût capable d'animer cette masse à demi-façonnée, à demi-vivante, étoit le tambour du régiment.

Tournai renferme quelques belles places et plusieurs beaux édifices, mais sa population ne s'élève pas au dessus de vingt-quatre mille habitans dans une enceinte qui en contiendroit plus de trois fois autant. La position de cette ville, dans un endroit où l'Escaut est navigable, n'a pu déterminer encore les habitans à augmenter son commerce, quoique la horde des prêtres, des moines, des religieuses de toute couleur et de toute espèce, y soit aussi sacrée que dans le Brabant, et y donne, comme partout, l'édifiant exemple de leur utilité. Aussi l'on rencontroit à chaque pas une foule de

mendians, jusqu'à l'époque où Joseph II prohiba cette profession si avantageuse à l'Etat. Cependant, proportion gardée, il y a plus d'activité et de vie dans les rues de Tournai, que dans Malines et dans les villes du Brabant que nous avons traversées, quoique la majeure partie des individus ne vive que du travail des manufactures. Les habitans de Tournai sont également vêtus des camelots et des baracans qui s'y fabriquent (1). Les femmes ne sortent jamais sans de longues mantes de ces étoffes qui leur descendent jusqu'à la cheville. Or, ces mantes ou capotes ont un capuchon très-ample dont elles s'enveloppent la tête lorsqu'elles veulent se garantir de la poussière ou de la pluie. Ce vêtement n'a rien de magnifique ; cependant il est moins hideux que les capes noires de Bruxelles,

(1) Franklin étant à Norwich, le major de cette ville qui étoit à la tête des fabriques le mena dans tous les ateliers, où Franklin trouva tous les ouvriers couverts de haillons. Voici, dit le major, où l'on fabrique les étoffes pour l'Allemagne, là pour l'Italie, ici pour l'Amérique, etc. Fort bien, dit Franklin; mais je ne vois pas de fabriques pour les ouvriers de Norwich.

Digitized by Google

qui donnent à celles qui les portent l'air de véritables revenans. Je me crus transporté sur les rives du Cocyte, lorsque pour la première fois je vis sur le marché se mouvoir ces fantômes femelles noirs de la tête aux pieds, uniformément drapés d'étoffes de qualités différentes, usées, rapées ; les unes de laine, ou mi-partie soie ; les autres de gros-de-tours. Une si lugubre uniformité ne donne pas une haute idée de l'industrie des habitans.

Arrivé à Pont-à-Tressan, situé à moitié chemin de Tournai et de Lille, on rencontre les limites qui séparent la Flandre françoise de la Flandre autrichienne. Là on voit déjà la légéreté françoise succéder au phlegme flamand. Notre postillon ne cessa de babiller durant toute la route, et nous mena d'un trait jusqu'à la ville. Trois jours avant notre arrivée cette place avoit été le théâtre d'un grand désordre. La garnison, composée des dragons de *Colonel-Général*, et des chasseurs à cheval de *Normandie*, avoit commencé un violent combat avec deux régimens d'infanterie, *Royal-Vaisseaux* et la *Couronne*, qui se trouvoient dans la ville. Les 8 et 9 avril quelques dra-

Digitized by Google

gons restèrent sur la place, et l'infanterie eut visiblement l'avantage dans les rues étroites. Alors la cavalerie se retira dans la citadelle, et, le 11, annonça aux citoyens par divers placards qu'elle ne la rendroit point, sur-tout à des troupes de milice, sans un décret sanctionné par le roi.

Les bourgeois, qui durant l'action avoient soigneusement fermé leurs boutiques et leurs portes, viennent d'envoyer une députation à Paris, pour s'informer de ce qu'ils doivent faire dans cette circonstance. On présume que les dragons recevront l'ordre d'évacuer la ville. Les officiers de Colonel-Général sont connus pour être ennemis secrets de la nouvelle constitution, et l'on assure qu'ils n'ont rien négligé pour animer leurs soldats contre l'infanterie qui s'est hautement déclarée en faveur du parti populaire. Tous les quartiers de Lille étoient garnis de cabarets où les dragons pouvoient entrer sans payer. Un fantassin tomba dans les mains d'une troupe de dragons ivres, et fut assassiné par eux. Ce meurtre indigna les régimens d'infanterie. Par-tout où les dragons paroissoient, on faisoit feu sur eux. Ceux-ci à leur tour chargèrent l'in-

Digitized by Google

fanterie dans toutes les occasions. Un garde national perdit la vie, parce que son uniforme ressembloit à celui des dragons.

Le bruit de cette rixe s'étoit grossi de telle sorte, que tout le monde cherchoit à nous dissuader d'entreprendre le voyage de Lille. Si l'on s'en rapportoit aux courageux partisans des Etats de Brabant, il s'ensuivroit que chaque ville frontière de la France renferme les germes d'une contre-révolution prochaine. On nous représentoit ce beau royaume en proie à toutes les horreurs de la guerre civile, et Paris changé en un monceau de ruines. Nous répondîmes froidement que c'étoit une raison de plus pour nous y rendre, et que nous cherchions par dessus tout les grandes aventures. Plus nous approchions de Lille, et plus les bruits de ce prétendu carnage s'évanouissoient. Lorsque nous eûmes franchi les portes, tout nous offrit l'aspect du calme le plus profond. Toutes les boutiques étoient ouvertes; les rues, malgré la pluie, étoient remplies d'hommes occupés. On avoit seulement fermé le spectacle, afin de ne point donner occasion à une rixe nouvelle.

D'après cet exemple, il est facile de juger

Digitized by Google

de la nature et de la valeur de tous les bruits populaires, quel prix on doit attacher à ces *bains de sang* des gazetiers; en un mot, quel mépris doit inspirer le ridicule coassement dont nos *mouleurs* de nouvelles politiques fatiguent les oreilles du lecteur oisif. Il seroit indigne de tout être penseur de faire la moindre attention à la mesquine emphase de ces étroits folliculaires, lorsqu'ils nous peignent comme des énormités et des taches éternelles les événemens malheureux, mais inévitables, qu'entraîne nécessairement avec elle par son mouvement rotatoire une révolution telle que celle de la France; et ces misérables comptent pour rien l'assassinat systématique de plusieurs milliers d'individus, ouvrage de l'ambition d'un despote guerrier! Le bonheur de plusieurs millions d'hommes froissé, détruit par l'impossibilité de payer ces impôts excessifs, résultat impérieux des insolens caprices de nos maîtres! Non, ce ne seroit point assez pour cette horde de vils gagistes de tolérer de pareils attentats, il faut encore qu'ils les préconisent comme des faits héroïques, tandis qu'ils devroient être les précurseurs des justes malédictions

Digitized by Google

de leurs contemporains et de la postérité.

Il étoit déjà tard lorsque nous sommes arrivés ici ; nous avons cependant fait un tour dans la ville, et l'aspect de l'aisance qui y règne de toutes parts a produit sur nos ames cet aimable effet qui résulte toujours du spectacle de la félicité d'autrui. Toutes les rues ont un air d'uniformité et d'harmonie ; on les prendroit pour les diverses parties d'un bâtiment destinées à former un ensemble. Les maisons ont trois étages et même plus. L'architecture en est massive. Les édifices publics, tels que l'hôtel-de-ville ou chambre des comptes, et même le grand théâtre quoiqu'isolé, sont neufs et assez élégamment construits, sans être cependant exempts de défauts. Sur l'esplanade entre la ville et la citadelle est une très-belle et très-spacieuse allée qui offre au public une charmante promenade. Le mouvement qu'on remarque dans les rues, comparé avec le morne silence de celles de la Flandre, nous a inspiré une sorte de gaieté. L'on compte dans Lille cent mille habitans. Le commerce de cette ville est immense.

Quoique le pays soit plat, il est cepen-

Digitized by Google

dant admirablement beau, et ressemble à un jardin. Dans les environs d'un des faux-bourgs qui est très-vaste, nous avons compté près de cent moulins à vent, et peut-être les bois nous en ont-ils caché un grand nombre d'autres. La navette (1), dont nous avions déjà vu les fleurs de couleur d'or enrichir les champs du Brabant et du Hainault, est également cultivée ici. L'huile que l'on en tire est un article fort important pour le commerce de Lille. Or, tu sais que cette huile est à la fois un comestible

(1) Ou navet sauvage. Cette plante est bisannuelle, et ne diffère du navet commun et cultivé que par sa racine qui est plus petite, fibreuse, peu charnue, et d'un goût âcre. Sa tige est haute de 2 pieds, un peu rameuse, glabre et feuillée : ses feuilles inférieures sont en lyre ; les supérieures sont amplexicaules et très-glabres. Sa fleur est jaune et quelquefois blanchâtre.

La graine de navette est émulsive. On en tire, par expression, une huile appellée *rabette* ou navette, dont on se sert pour brûler, et que les ouvriers en laine emploient aussi dans leurs ouvrages. Voyez tom. 1, page 338, n. 1.

Rosier a fait un excellent traité sur *la meilleure manière de cultiver la navette ou le colsa, et d'en extraire une huile dépouillée de son mauvais goût et de son odeur désagréable.*

Digitized by Google

et un combustible. La hâtiveté des fleurs de cette plante huileuse décèle la présence de ses qualités inflammables, et cette propriété garantit la plante des effets de la gelée.

Notre marche a été trop rapide pour qu'il nous fût possible de parcourir les églises où l'on conserve encore de beaux morceaux de l'école flamande, et notre séjour ici doit être si court que nous n'avons pas même le temps d'examiner les fabriques de glaces, de tabacs, etc. qui occupent à Lille plusieurs milliers de bras. J'ai été surpris de voir qu'on n'avoit point songé à cultiver le tabac dans les campagnes, quoique le sol paroisse très propre à ce genre de culture; d'autant plus qu'on trouve dans les villes environnantes plusieurs manufactures où on le manipule aussi bien qu'en Ecosse et en Amérique, telles qu'à Dunkerque, Saint-Omer, Tournai, Ath, Leuse, etc. Demain nous partons.

Digitized by Google

XXe LETTRE.

Anvers (1).

Au lieu de ces nuages, et de cette pluie qui ont diminué le plaisir de notre cabotage, nous jouissons enfin d'un ciel pur.

(1) Long. 24, 4, 15; lat. 51, 13, 15. Grande et magnifique ville du Brabant, située sur l'Escaut. Sa forme est celle d'un arc tendu, dont ce fleuve représente la corde. Les édifices publics, au nombre de plus de deux cents, sont d'une grande beauté. La cathédrale est un ouvrage achevé. La maison-de-ville est regardée comme une des plus belles de l'univers; les rues sont très-larges et régulières.

Anvers a produit plusieurs savans illustres, et un grand nombre d'artistes célèbres. Parmi les premiers on compte Abraham Ortelius, surnommé le Ptolomée de son siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Theatrum geographiae veteris. — Itinerarium imperatoris Antonini. — Libellus provinciarum romanarum. — Civitates provinciarum Galliae. — Itinerarium à Burdigalâ Hierosolymam usque. — Tabula peutingeriana.* Amsterdam, Hondius, 1618; fol.

Jean-Baptiste Gramaye, auteur de l'ouvrage intitulé : *Africa illustrata.* 1622; *in*-4°. — *Diarium Al-*

Le

Digitized by Google

Le soleil ne nous a souri qu'une fois à Dunkerque, encore étoit-ce entre des nuages, et cependant nous avons su profiter de ce court intervalle. Durant les cinq jours que nous avons employés à aller de Lille à Anvers, notre imagination et nos sens ont été frappés par tant d'objets différens, que tu dois t'attendre à de longs détails de ma part.

Ici nous prenons quelques instans de repos, avant d'exercer de nouveau nos yeux à observer tout ce que renferme cette grande ville qui a survécu à sa célébrité. Aucun travail humain ne fatigue davantage que l'exercice simultané de la vue et de l'ouïe ; et s'il étoit

geriense. — *Antiquitates Belgicae.* Louvain, 1708 ; fol.

Jean Gruter, si célèbre par son *Recueil d'Inscriptions romaines.* Amsterdam ; 4 vol. fol. et par un grand nombre d'autres ouvrages également précieux pour les savans.

Cette ville fut aussi la patrie des frères Baccarelles, célèbres paysagistes ; de Rubens, de Gérard Edelinck, de Teniers, et de Vandyck.

Elle est située à 9 l. N. de Bruxelles, avec laquelle elle communique par un canal ; 9 N. E. de Gand ; 27 S. d'Amsterdam ; 37 O. de Cologne ; 78 N. p. E. de Paris ; 70 O. de Londres.

vrai que la durée de notre existence réelle dût se calculer d'après le nombre et la nature des sensations obtenues, nous pourrions dire avec justice que nous avons vécu plusieurs années en peu de jours.

En suivant la route de Lille à Dunkerque, nous avons parcouru Armentières (1), Bailleul (2) et Mont-Cassel (3). La pluie étoit presque continuelle durant le jour, ce qui nous empêchoit de bien examiner les sites. Cependant l'aspect de la campagne nous a paru le même que dans le Hainault. Nous ne pûmes faire d'ailleurs aucun séjour à Armentières, malgré le desir que nous avions d'examiner l'apprêtage de la toile,

(1) Long. 20, 27; lat. 50, 40. Jolie petite ville située sur la Lis, à 3 l. N. O. de Lille; 12 S. E. de Dunkerque; 14 S. O. de Gand; 59 N. de Paris.

(2) Long. 20, 25; lat. 50, 45. Petite ville située à 3 l. S. O. d'Ypres.

(3) Long. 20, 9; lat. 50, 47, 54. Petite ville située sur un mont, à 6 l. de la mer; 4 N. d'Aire; 4 N. E. de Saint-Omer; 7 S. E. de Gravelines; 6 S. O. de Furnes, et un peu plus S. O. d'Ypres; 63 N. de Paris : de la terrasse de l'ancien château, on découvre trente-deux villes et une infinité de villages.

Digitized by Google

d'après le procédé inventé par le chymiste françois Berthollet, d'autant plus que cet apprêt, qui a pour base l'acide salin, est sans contredit plus beau, plus solide, et d'un emploi plus facile que tous les autres. Les apprêteurs prussiens et westphaliens se servent maintenant de ce procédé qui est adopté même par les Espagnols.

A Bailleul nous entendîmes le peuple parler flamand dans le marché, et cet idiôme est en usage jusqu'à Dunkerque. Le françois qu'on y parle est un misérable patois inintelligible. C'est moins un dialecte provincial que l'idiôme d'un peuple qui, loin d'employer sa langue maternelle, parle avec effort une langue étrangère. Les habitans de ces contrées sont grands et bien proportionnés; et c'est peut-être delà qu'est venu le dicton françois, un grand flandrin (1), quoique cette expression emporte l'idée

(1) Un savant tel que Forster n'auroit pas dû risquer une conjecture aussi hasardée que celle-ci. Il semble que les hommes ont plus de plaisir à parler de ce qu'ils ignorent que de ce qu'ils savent.

Le mot flandrin vient du Suio-Gothique flank (la plus grande partie d'un tout), et le Suio-Gothique flank est formé par nasallation de l'Islandois flich, qui;

contraire, c'est-à-dire, celle d'un niais ou d'un fainéant. Dans toutes les petites villes, les femmes portent de longues mantes de camelot, comme dans le Hainault. La seule différence est que, parmi un grand nombre de mantes grises, nous en avons vu quelques-unes de couleur écarlate.

Nous dînâmes à Mont-Cassel, si célèbre par sa situation romantique. Cette petite ville est bâtie sur le haut d'une montagne; son aspect est délicieux, mais dans son intérieur elle n'offre rien de remarquable. Durant l'été, et lorsque le ciel est serein, il seroit impossible de s'arracher de ce point de vue. Les côteaux qui l'environnent ont un aspect pittoresque, et sont entiérement couronnés de bois. Delà on voit se déployer, comme une mer immense, les plaines incommensurables de la Flandre, du Hainault et de l'Artois, qui se confondent avec un horizon d'un bleu foncé, à l'ex-

selon Gudmond André, signifie un grand morceau de chair.

Flack, en Suio-Gothique, signifie encore un homme de peu de valeur. On lit dans le glossaire Scytho-Scandinave de Vereilius, que l'Islandois flika signifie jouer, plaisanter.

Digitized by Google

trêmité duquel on apperçoit les clochers de Bergen, Dunkerque, Furnes, Ypres, et d'une foule d'autres villes.

Là, dans ce lieu favorisé où la nature répand avec profusion ses naïves richesses, on jouit des savoureuses influences d'un calme *doucement intéressé*. Ah ! combien ils sont délicieux les frais ombrages qui embellissent ces mélancoliques et paisibles contrées ! Ici l'élégant ormeau, le peuplier d'Italie, le chêne orgueilleux, ou le saule dont la feuille d'un verd éteint fuit et disparoît dans l'athmosphère, séparent les champs, les canaux, les routes, enfin chaque propriété individuelle. L'œil du sage et de l'homme sensible est du moins consolé par ce délicieux aspect; on oublie un instant tous les maux que ces arides distinctions du tien et du mien ont versés par torrens sur la terre. D'un autre côté, ces grands et beaux arbres se projettent sur les nues, et forment des allées majestueuses d'un mille de longueur, ou se réunissent en grouppes pittoresques sur la plaine étendue, sur les hauteurs, autour des cabanes éparses et des hameaux, asyles de l'innocence.

Digitized by Google

Les prairies humectées offrent aux regards un océan de verdure. Les champs cultivés brillent d'une couleur *smaragdine* (1). Les boutons des arbres, bravant le souffle glacé du vent du nord, sont prêts d'étaler les trésors qu'ils recèlent. Enfin, nous voyons les fleurs du cerisier, du poirier, du pêcher et de l'abricotier ouvrir voluptueusement leurs calices aux pluies vivifiantes du printemps.

Une telle magnificence nous a dédommagés de l'aspect des dunes, et de la mer que nous déroboient les nuages. Cet horizon bleuâtre et incommensurable, qui semble se terminer aux extrêmités du monde, offre le piquant ensemble d'une foule de beautés romantiques, dont la nature a si rarement favorisé les diverses parties de notre Europe. Le côteau sur lequel nous avons joui de cet aspect n'est qu'un point, si on le compare à la foule de sites du même genre qu'on rencontre dans l'Artois et la Picardie. J'observerai en passant, qu'avant d'arriver à Lille, et dans les campagnes

(1) Je n'ai point voulu altérer l'expression originale. On trouve dans le texte, *smaragdfarbe*. Celse a aussi employé le mot *smaragdinus*.

Digitized by Google

environnantes, on trouve des masses de pierre calcaire très-blanche.

Dès que nous eûmes dépassé le petit fort de Berg-Saint-Vinox (1), ce charmant paysage disparut à nos yeux aussi subitement que s'il eût été le vain produit d'un pouvoir magique. Nous étions alors transportés dans une plaine basse, où, si l'on en excepte quelques rangs de saules de forme diversifiée, on ne découvroit pas un seul arbre, un seul buisson. Ce vaste plateau renferme des prairies, des pâturages; et du côté de la mer, il est borné par des dunes ou collines de sable blanc. On trouve en quelques endroits de l'argille propre à faire de la brique, et qui prend une teinte fauve à la calcination. Tout le reste nous parut désert et stérile, comparativement aux riches contrées que nous venions d'abandonner. La chaussée sur laquelle nous voyagions est magnifique; en peu d'heures nous atteignîmes la ville de

(1) Long. 20, 19, 33; lat. 51, 4, 17. Ville située sur la Colme, au pied d'une montagne, à 2 l. S. de Dunkerque; 5 E. de Gravelines; 4 S. O. de Furnes: elle renfermoit une riche abbaye de Bénédictins, fondée en 900.

Dunkerque (1), dont le nom désigne qu'elle est située sur les dunes (2). Le temps et la culture ont tellement changé la face du sol, qu'on n'apperçoit plus d'éminence, si ce n'est aux deux côtés de la ville, ou dans l'éloignement.

Ces monceaux de sables se présentent à l'œil comme des flots orageux ; leur élévation perpendiculaire est de quarante pieds

(1) Long. 20, 2, 23; lat. 51, 2, 4. Grande ville située à 6 l. N. E. de Gravelines; 6 S. O. de Nieuport; 10 N. E. de Calais; 9 S. O. d'Ostende; 18 O. de Gand; 74 de Paris. Cette ville est la patrie du célèbre Jean Bart, mort en 1702 à 51 ans.

(2) Dunkerque est composé de deux mots celtiques, *dun* (élévation), et *cercq* qu'on prononce *kercq* (église), parce qu'on prétend que dans l'origine cette ville n'étoit qu'un petit hameau bâti sur les dunes ou sables, et près duquel l'évêque Eloi fit construire une chapelle. *Kirsche*, en Allemand moderne, signifie encore une église.

La syllabe *dun* offre à l'étymologiste philosophe une ample matière à réflexion. Elle entre dans la composition de tous les mots qui renferment l'idée d'une élévation matérielle ou morale ; dunes, dôme, domination, donjon, etc. La plupart des villes dont les noms se terminent par le monosyllabe dun, sont en général situées sur un lieu élevé.

Digitized by Google

au dessus du niveau de la mer. L'œil y découvre quelques petites plantations mesquines, ce qui donne à cette contrée un air sauvage, nud, et sans grace. Les déplacemens fortuits et instantanés de ces sables causent souvent de l'inquiétude aux habitans de ces rivages. Il seroit, en effet, possible que le vent écartât ces dunes, et en dispersât certaines parties : or, il en résulteroit de telles crevasses que la mer, dans un temps de flux extraordinaire, occasionneroit les accidens les plus funestes, et détruiroit jusqu'au sol même : mais en supposant qu'on n'eût point à redouter de tels dangers, il n'en est pas moins vrai que les champs et les prairies sont exposés à être couverts de sable, ce qui suffit pour les rendre infertiles durant tout un siècle. On nous a fait voir à quelque distance de Dunkerque, sur les frontières de Flandre, les terribles effets d'un ouragan dont le souvenir s'est perpétué dans le pays. Un clocher a été emporté par le vent, et poussé si profondément dans le sable, qu'on n'en distingue plus que la pointe. Le presbytère avoit disparu, et l'on s'est vu forcé de bâtir

un nouveau village plus loin, à l'est des dunes.

La ville de Dunkerque n'est rien moins que brillante, quoiqu'elle renferme à-peu-près trente mille habitans qui, pour la plupart, sont commerçans ou marins. Le voisinage des côtes de l'Angleterre y favorise la contrebande, et en temps de guerre elle est même si forte, que le ministère britannique a desiré plus d'une fois la destruction de cette place, et exigé, dans son traité avec la France, la démolition du port ainsi que de la citadelle. Mais la France, de son côté, a toujours su éluder l'accomplissement de cette promesse. Il est certain que le seul moyen de déjouer la contrebande, est celui dont s'est servi le ministre Pitt, en faisant insérer dans le traité de commerce un article concernant la diminution de l'impôt, par le moyen duquel le marchand honnête fait un gain suffisant, tandis que le risque du contrebandier s'augmente, et que ses profits (1) diminuent.

(1) Le surhaussement des impôts fut toujours une prime pour la contrebande.

Avant le désastreux traité de commerce de 1786,

Cet article du traité de 1786 a déjà influé visiblement sur l'aisance des habitans de Dunkerque. Cependant cette ville renferme encore un grand nombre de fabriques qui sont toutes en activité. Plusieurs maisons angloises s'y sont établies. Un des comptoirs les plus riches appartient à la famille Conolly d'Irlande. On y voit plu-

ouvrage de M. Eaden, aujourd'hui lord Aukland, et non de M. Pitt, comme dit Forster, on payoit environ cent guinées d'entrée, pour chaque tonneau de quatre barriques de vin de France. Les profits des contrebandiers de Jersey, Gernesey, et de l'île de Wit, étoient immenses. Les François réclamèrent le texte du traité de Medwin, qui n'étoit qu'une extension des articles 9 et 10 de celui d'Utrecht, et l'on réduisit la taxe sur les vins de France, à 40 livres sterlings. Alors le commerce par interlope perdit 60 pour 100 sur ses profits ordinaires. Mais ce qu'on aura peine à croire, c'est que le ministère françois ignoroit que les vins de France n'ont aucune faveur parmi le peuple de la Grande-Bretagne; qu'en un mot, les vins capiteux de Portugal, ou du moins ceux qu'on fabrique à Londres sous ce nom, sont les seuls pour lesquels les Anglois aient un goût décidé. C'est une expérience que j'ai eu occasion de faire durant un séjour d'environ quatre ans à Londres. Voici la proportion : on consomme une barique de vin de France sur trois de Porto naturel, et sur dix-neuf de vin factice.

Digitized by Google

sieurs cafés où l'on n'est servi qu'à l'angloise, et où l'on ne parle que cette langue. La verrerie, la grande fabrique de tannerie, situées en dehors de la ville, appartiennent aussi à un Anglois.

L'un des articles de commerce les plus importans pour Dunkerque, est le genièvre, dont une grande quantité passe en Angleterre ; et comme cette liqueur est assujettie à des droits exorbitans, elle y passe presque toute en fraude. Là, ainsi que dans les Pays-Bas, on regarde cette boisson comme une panacée pour les douleurs d'estomac, préjugé qui a déjà abrégé les jours de plusieurs milliers d'individus. Avant cet établissement, les Anglois tiroient leur genièvre en droiture de la Hollande. Actuellement les Dunkerquois le distillent eux-mêmes, parce qu'ils ont attiré chez eux quelques Hollandois accoutumés à ce genre de préparation.

Une autre branche de commerce, non moins importante pour Dunkerque, est la raffinerie de sel commun qui occupe environ vingt manufactures différentes. La plupart des fabricans ont cependant la maladresse de mettre dans leurs opérations un

Digitized by Google

air de mystère et d'importance assez ridicule: car nous fûmes conduits par plusieurs d'entr'eux, et même avec une sorte de mal-honnêteté, lorsque nous demandâmes à voir leur atelier, quoiqu'il paroisse que tout leur secret consiste à se servir de chaudières à forme ronde, au lieu de chaudières à forme quadrangulaire. Le sel que l'on prépare est du sel fossile de France; on amène l'eau de la mer dans l'endroit où il doit se dissoudre. Mais cette commodité ne sauroit compenser l'inconvénient d'être privé d'eau potable. En vérité, c'est l'acheter trop cher. Les sources ont toutes un goût saumâtre, et les habitans sont réduits à boire de l'eau de pluie. Cet inconvénient rend le séjour de Dunkerque très-mal-sain en été.

Le portail de l'église paroissiale m'a paru un superbe morceau d'architecture. Un beau fronton, d'une proportion admirable, repose majestueusement sur une rangée de magnifiques colonnes d'ordre corinthien; et s'il n'étoit pas défiguré par de maussades et lourdes têtes d'anges, et par des nuages de pierre; si l'on n'avoit point placé, sur l'angle supérieure de ce fronton, une couple

Digitized by Google

de tourelles ou petits clochers semblables à un pâté, ce portail, avec son inscription simple mais sublime, *Deo soli*, seroit un des plus beaux que j'aie jamais vu. Je te fais grâce des peintures de Reyns, Porbus, Elias, Leys, et Claassens qui décorent l'intérieur de l'église. Mais en voyant une ville qui contient trente mille habitans réduite à une seule paroisse, on ne peut s'empêcher de gémir sur l'influence corruptrice des moines qui ne sont pas encore détruits ici.

Douze ans se sont écoulés depuis que j'ai salué ici la mer pour la première fois. Non, il n'est point d'idiôme capable de peindre ce que je viens d'éprouver. Entiérement absorbé dans mes sensations, je me suis replié involontairement sur moi-même. Le souvenir de trois années que j'ai employées à faire le tour du globe, et qui ont décidé du sort entier de ma vie, a reflué avec violence sur mon ame. Ah! sans doute, cette auguste incommensurabilité des mers invite plus fortement à la méditation, inspire des pensées plus profondes et plus sombres que le spectacle d'un ciel étoilé. L'aspect de ces globes lumineux, leur scintillation, leur éclat semblent nous arracher à la terre

Digitized by Google

pour nous transporter dans un monde idéal. Celui de l'océan, au contraire, n'offrant à nos regards qu'un horizon immense et non interrompu, fixe l'attention du contemplateur, qui n'apperçoit dans cet ensemble incalculable que des vagues fugitives, dont le jeu ne laisse aucune trace sur sa pensée. Il peut les voir d'un œil tranquille se soulever, se tourmenter, s'engloutir, et disparoître dans leur propre immensité. Leur inexorabilité même ne sauroit inspirer qu'un sentiment uniforme à celui qui les contemple du rivage. Nul spectacle dans la nature n'est plus digne de parler au cœur de l'homme tourmenté du besoin de penser et de sentir, que ces flots amoncelés qu'une main invisible semble arracher du néant pour les y replonger l'instant d'après.

Le port de Dunkerque a peu d'étendue; il est presqu'entiérement creusé de main d'homme, et si bas, qu'il ne peut recevoir que de petits bâtimens. On y a pratiqué un excellent bassin, où l'on radoube aisément les vaisseaux. Nous avons vu et admiré l'art avec lequel on met sur le côté ces lourdes masses pour les travailler sur le fond. Les bancs de sable qui existent à

Digitized by Google

l'entrée du port, et les crics placés entre les jettées, conservent les vaisseaux dans une sûreté parfaite, quoiqu'ils leur en rendent l'accès et la sortie excessivement difficiles. Ces jettées s'étendent fort avant dans la mer. Elles sont construites au moyen d'une suite de pieux plantés à certaines distances les uns des autres, et liés avec des fascines. L'espace intermédiaire est rempli par des blocs de jaspe noir et de granit. De chaque côté du port est une petite redoute qui en défend l'entrée.

C'étoit l'heure de la marée, et nous apperçûmes sur le sable des étoiles de mer (1),

(1) Sorte de ver ou zoophyte coriace. On les distingue en deux sections principales : les unes sont lisses, les autres sont épineuses, arborescentes ou branchues. Elles ont depuis cinq pans ou rayons jusqu'à trente-huit. Ces dernières se trouvent dans les Indes, et se nomment soleils de mer. Plusieurs naturalistes pensent que l'étoile marine est un animal hermaphrodite. Le frai de ces astrophites ressemble à de la gelée de viande, ou au frai des grenouilles. On le voit flotter entre deux eaux vers la fin d'avril. Mais après quelques jours de chaleur, cette masse informe de gelée paroît vivante et remplie d'animalcules qui se métamorphosent en étoiles marines, et se précipitent alors au fond de l'eau.

des

Digitized by Google

des algues marines (1), des corallines (2), des madrepores (3), des moules, et des

(1) Genre de plante qui croît dans les eaux de la mer. On confond souvent parmi les algues, les fucus, les varechs, les goémons, les sargazos, et en général toutes les plantes marines ou herbes flottantes.

(2) Productions marines semblables à des plantes. Tournefort les avoit mises au rang des mousses. Mais Peyssonnel et Bernard de Jussieu nous ont appris à distinguer les corallines en deux classes, dont l'une comprend les corallines plantes, et l'autre celles qui sont, comme le corail, produites par des vers marins. Ces dernières espèces de corallines, dont la beauté, l'élégance, la diversité doivent également fixer l'attention du naturaliste et du curieux, sont autant de microcosmes habités par des milliers d'insectes. Le spectacle des corps célestes est sans doute plus imposant, mais il est moins philosophique peut-être. Ces animalcules si industrieux, si actifs, étonnent et confondent le sage qui sait, le microscope à la main, admirer leurs travaux, parcourir leurs cellules et leurs sentiers imperceptibles, pour s'élever ensuite jusqu'au souverain Créateur du monde.

(3) Nom de certaines productions calcaires à polypier. La ruche madrepore, dont les branches sont plus ou moins longues et plus ou moins subdivisées, est produite par la liqueur glutino-calcaire qui sort du corps des animaux ou têtes-de-méduse, dont elle est le de-

écrevisses que la mer avoit déposés en se retirant. Mais nous fûmes un peu surpris de voir un grand nombre de petits objets semblables à des bourses quadrangulaires, cornées, d'une substance glutineuse, noire, unie, filamenteuse, et que l'on nomme souris de mer (1), quoiqu'elles soient plutôt des écailles de jeunes raies. Je m'occupois à les considérer, lorsque tout-à-coup le so-

micile. On trouve abondamment des madrepores dans l'Océan oriental, quelques-uns dans la Méditerranée, et rarement dans la mer Baltique.

Plusieurs naturalistes, dit un auteur connu, comptent parmi les madrepores, l'*alcyonium* mou et rameux, ou main de mer, espèce de zoophyte.

(1) J'ignore ce que Forster entend par souris de mer. Les naturalistes connoissent le raspeçon, ou rat de mer, qui forme seul un genre dans le système de Linnée, sous le nom d'*urano-scopus*, *cœli speculator*, parce que les yeux de ce poisson, à l'instar de ceux de la bandroie et de la raie, sont placés sur la partie supérieure de la tête, et dirigés en haut, de sorte qu'il paroît contempler le ciel. Le raspeçon a jusqu'à un pied de longueur; il est commun dans la Méditerranée.

Quelques naturalistes, qui ont mieux étudié la bible que la nature, croient que le raspeçon est le poisson de Tobie, et prétendent que son fiel est propre à dissiper la cataracte.

Digitized by Google

leil parut. Alors la couleur bronzée des eaux de la mer se changea en un verd pâle, rehaussé d'un bleu transparent. Les flots qui se brisoient sur les bancs de sable nous parurent se retirer avec plus de rapidité, et bruire en montagnes d'écume qu'on eût prises de loin pour des avalanges de neige. La réfraction d'une foule de rayons lumineux donnoit à la vaste étendue des mers l'aspect d'une plaine argentée; à l'extrêmité de l'horizon les voiles paroissoient des points blancs. Un nouveau monde planoit sur nous. Nos pensées s'élançoient vers la rive opposée, qui, sans l'audacieuse industrie des hommes, n'eût offert à notre impuissance qu'un abîme et la mort. Oh! mon ami, combien il est sacré l'élément qui lie les deux hémisphères!

Le retour de la marée, qui couvre insensiblement tous les bancs de sable, nous réveilla de notre admiration, pour nous replacer dans le cercle étroit des occupations humaines. Nous fîmes sécher au feu les trésors que nous avions recueillis sur le rivage, et nous prîmes ensuite la route de Furnes (1).

(1) Long. 20, 19, 33; lat. 51, 4, 17. Ville située

Mais avant d'arriver à cette partie de mon récit, je veux t'écrire deux mots sur le théâtre de Dunkerque, où nous sommes allés dès le soir même de notre arrivée. La troupe, l'orchestre et le public nous parurent, en rapport parfait et respectivement dignes l'un de l'autre. Le parquet, le balcon, et toutes les loges étoient remplis d'officiers. On ne peut se former une juste idée des conversations pitoyables dont nous fûmes étourdis. Tous causoient avec autant de volubilité que s'ils eussent dû être condamnés le lendemain à se séparer pour toujours, ou, comme si, pour la dernière fois, il leur étoit permis d'user de la faculté de parler.

Dès que le spectacle commença, ce fut encore pis. Alors le bruit augmenta; le parterre et les loges se mirent à chanter, ou plutôt à hurler les ariettes de la pièce. Heureusement les acteurs étoient si mauvais, que nous perdîmes peu à ne les point entendre. Le public n'en jugeoit pas ainsi; il paroissoit se plaire aux clameurs, aux

proche de la mer, sur le canal qui va de Bruges à Dunkerque, à 2 l. S. O. de Nieuport; 3 N. O. de Dixmude; 5 E. de Dunkerque; 69 N. de Paris.

Digitized by Google

gesticulations, et à la plaisanterie grossière de ses histrions. Je pense que ce défaut de goût est moins une émanation de cette différence qui existe toujours entre la capitale et les provinces, qu'une suite caractéristique du génie national. Les organes flamands sont plus matériels que ceux des François. Et moins les sens de l'individu sont élaborés par la nature, plus ils ont besoin d'une forte percussion pour être émus. L'art de Mozart et de Paesiello seroit perdu pour de semblables *Midas* dont les oreilles ne s'ouvrent qu'aux fredons de nos chanteurs de carrefour.

Un public assoupi et demi-façonné reste insensible à tout l'art de l'acteur qui épie la nature dans ses mouvemens les plus tendres et les plus cachés, en un mot, qui les imite sans les outrer; tandis qu'au contraire l'énergumène s'attire de bruyans applaudissemens par des contorsions, une déclamation convulsive, et lui paroît un plus grand artiste que l'acteur philosophe et sensible inspiré par le génie dramatique. Peut-être me trompai-je, mais il m'a paru que les habitans de cette ville partagent les défauts des François, avec cette différence

Digitized by Google

que leurs travers sont moins aimables ; j'ai eu seulement occasion d'observer que la galanterie de leurs voisins du sud s'amalgame assez bien avec leur simplicité et leur bonhommie originelles, et que de ce mêlange il résulte une race intermédiaire dont il seroit possible de tirer le meilleur parti.

La barque de Furnes passe régulièrement tous les jours à trois heures, et l'on ne découvre de chaque côté du canal qu'une rive pauvre sans ombrage et dépourvue d'habitations. Il régnoit alors une bise humide et piquante qui nous pénétroit malgré nos manteaux. Et certes, ce ne furent pas les seuls inconvéniens de notre voyage. Le fond du bateau étoit rempli d'eau, ce qui en rendoit le séjour très-mal-sain. Toutes les fenêtres de la cahute étoient brisées, le vent s'y engouffroit avec violence et devenoit insupportable. Durant toute la traversée nous admirâmes la tranquille activité avec laquelle tricotoient deux compagnes de voyage que nous avions à bord, et dont l'une étoit la femme, l'autre la fille d'un riche marchand de Dunkerque.

Au village de Noyenkerken, nous retrouvâmes le territoire flamand, et fûmes visi-

Digitized by Google

tés par les officiers de la douane. Enfin, le soir vers neuf heures, nous arrivâmes dans notre hôtellerie, et nous eûmes raison d'être satisfaits de la bonne réception qu'on nous y fit. A la vérité nous payâmes un peu l'honneur de manger dans la chambre à coucher destinée à nos compagnes de voyage, par la nécessité où nous fûmes d'écouter avec patience l'histoire de toute leur famille.

Le lendemain nous jettâmes un coup-d'œil sur la petite ville de Furnes. Les maisons malgré leur architecture gothique décèlent une certaine aisance; les rues sont si larges et si propres qu'il seroit difficile de deviner quel est le genre de commerce des habitans. On sait que Furnes renferme le plus vaste marché de bestiaux de tout le Brabant; on y voit de superbes bœufs qui viennent des provinces limitrophes de France, et le chapitre qui tire son nom de celui de la ville y possède d'excellens pâturages. Les contrées adjacentes sont entrecoupées de canaux disposés dans tous les sens, et sur l'un desquels nous naviguâmes jusqu'à Nieuport (1). Notre barque étoit

(1) Long. 20, 24, 55; lat. 51, 7, 41. Ville de

aussi incommode que celle de Dunkerque.

Nieuport ne nous inspira point l'envie d'y attendre celle qui mène à Ostende ; nous préférâmes de louer une chaise roulante avec un cheval, et nous continuâmes notre voyage par terre. Ce petit port renfermoit alors quinze barques de médiocre grandeur qui, durant la basse marée, demeurent à sec sur le sable. Le commerce de cette ville est d'ailleurs si peu de chose qu'en plein midi on ne voit personne dans les rues. Nieuport n'est qu'un assemblage de diverses cabanes de pêcheurs ; on n'y rencontre pas un seul bâtiment qui mérite d'être remarqué.

Nous marchâmes à travers une vaste plaine coupée par de belles prairies cultivées, et auxquelles de riches troupeaux donnoient un aspect riant et animé. Le grand nombre de ces champs ensemencés, ainsi que les potagers et les vergers qui entourent les villages, attestent également la

mantelée, sur l'Yperlée qui la traverse, avec un port et des écluses dont on peut inonder en un instant tous les environs. Elle est située à un quart de lieue de la mer ; 2 l. N. E. de Furnes ; 3 S. O. d'Ostende ; 6 N. E. de Dunkerque ; 65 N. de Paris.

Digitized by Google

population et la fertilité de cette partie de la Flandre ; mais près des dunes ces prairies sont maigres et rares, les chevaux y sont lourds et de petite taille. Le fourrage que produit ce sol sablonneux paroît plus fait pour nourrir des ânes ; aussi en avons-nous rencontré de nombreuses troupes sur la route, et l'on en trouve par centaines que l'on mène aux marchés de Dunkerque et d'Ostende, chargés des productions du pays.

Nous avions ri lorsqu'on nous dit à Bruxelles que les Pays-Bas ne pourroient jamais assurer leur indépendance tant que l'Angleterre travailleroit à n'en faire qu'une république impuissante et désunie ; mais à notre arrivée dans Ostende, nous vîmes que nous avions eu tort de rire, et que cette ville étoit transformée en une place maritime angloise. Le quart, même le tiers des maisons est continuellement habité par des Anglois ; ce ne sont pas seulement des négocians et des courtiers, mais aussi des détaillans, des artisans de cette nation qui sont venus s'y établir en grand nombre. C'est pourquoi on remarque dans les mœurs ainsi que dans la manière de vivre, une

Digitized by Google

analogie sensible avec les mœurs et les usages des habitans de la Grande-Bretagne. Cette nation audacieuse qui possède déjà le commerce d'une partie du monde ne laisse échapper aucune occasion d'augmenter sa puissance, son crédit et ses richesses.

Par-tout où ses vaisseaux ne peuvent aborder avec leur propre pavillon, ils arborent celui d'une nation étrangère. Les Anglois commercent depuis la Suède jusqu'aux Indes et en Chine : tandis que la Hollande, par l'émigration de tant de riches familles, par l'alliance nuisible qu'elle a contractée avec la France, par une suite de malheureux événemens qui se sont succédés l'un à l'autre, a souffert un dommage irréparable; tandis que le commerce de France est concentré dans l'intérieur ; tandis que le Dannemarck s'est enrichi par cinquante années d'une paix profonde sur laquelle sont appuyées les bases de son administration ; tandis enfin que l'Espagne et le Portugal avec leurs piastres et leurs diamans n'ont pu s'enrichir ni devenir plus puissans, le commerce de l'Angleterre a fleuri sur toute la surface du globe. Il a embrassé les

Digitized by Google

deux mondes, et a depuis la perte heureuse de ses colonies (1) acquis un poids immense dans la balance politique.

Cette étonnante activité est évidemment le résultat de la liberté civile dont jouissent ces fiers insulaires combinée avec la sottise des nations voisines, qui ont contribué à cet état florissant par d'imbécilles prohibitions et les défauts sans nombre de leur

(1) Tout adorateur de la liberté doit chérir la révolution d'Amérique. Mais il s'en faut bien qu'on ait arraché à la Grande-Bretagne une partie essentielle de sa richesse et de son crédit, en favorisant l'indépendance des Américains. Loin d'être profitable à l'Angleterre, cette colonie coûtoit, certaines années, jusqu'à trois millions de livres sterlings au gouvernement britannique. Les Indes elles-mêmes n'ont jamais servi qu'à enrichir quelques *Nababs* anglois, que la crainte force ensuite à consommer obscurément leurs immenses richesses dans la capitale, et qui n'osent avouer par leurs dépenses que le quart au plus de ce qu'ils possèdent; sans parler des brûlantes réclamations que le philosophe sensible pourroit faire sur la foule des crimes qu'il a fallu commettre pour se charger ainsi de l'or des Indes. L'observateur politique auroit une longue série de questions à faire sur le plus ou moins d'inconvéniens de ces richesses mensongères. Mais je les réduirai à une seule. Qu'est-ce qu'une colonie où un peuple manufacturier n'importe jamais, et d'où il exporte sans cesse?

Digitized by Google

système politique, ou, pour mieux dire, l'absence absolue de toute constitution. Joseph II n'a d'ailleurs négligé aucun des moyens qui pouvoit améliorer le commerce d'Ostende. Le port de cette ville est un monument de son active sollicitude pour le bien-être des Pays-Bas. Cependant l'insuffisance des lumières du peuple brabançon est l'écueil contre lequel échouèrent et sa puissance et son génie. En effet, pouvoit-il se flatter d'implanter en Flandre ce sentiment de force et de dignité qui n'appartient qu'à des hommes libres ?

Ostende n'est d'ailleurs qu'un foible dédommagement de la fermeture de l'Escaut. Sa côte forme une ligne droite sans embossage, et l'entrée du port devient par sa profondeur difficile et peu sûre. Entre deux jettées on découvre une ouverture petite et étroite qui n'est abordable que par un certain vent seulement et à l'aide de la marée. C'est pourquoi on a placé à l'entrée sur la batterie qui le défend un fanal, au haut duquel flotte un pavillon durant la marée montante. A mi-flux, on descend ce pavillon jusqu'à moitié de la colonne, et on le détache sitôt que la mer s'est en-

Digitized by Google

tiérement retirée. Alors les vaisseaux restent à sec dans ce port. Nous ne comptâmes en tout que quarante barques, quoique le port puisse en contenir un bien plus grand nombre. Ce n'est à proprement parler qu'un canal creusé de main d'hommes, et garni sur les côtés de pilotis solides, entre lesquels sont placés plusieurs rangées de broussailles fortement entrelacées. Par ce moyen on empêche que le port ne soit comblé par le sable que la mer entraîne avec elle. Sur chaque levée sont plantés des *baak*, et à gauche de l'embouchure du port, on a placé une colonne très-élevée, sur laquelle est attachée une grosse et forte lanterne qui, durant la nuit, sert de fanal aux vaisseaux. On trouve encore à Ostende plusieurs bassins spacieux; mais c'est en vain qu'on a prétendu lutter contre les difficultés locales, telles que le peu de profondeur, l'inévitable engorgement, et l'atterrissement des bancs de sable le long de la côte.

Ostende brilla un instant, et ce fut durant la guerre contre les Américains, lorsque cette ville fut considérée par les puissances belligérantes comme port neutre, sur-tout

Digitized by Google

lorsque les bâtimens françois et hollandois se virent respectivement obligés d'arborer le pavillon impérial pour se soustraire aux armateurs ennemis. Mais l'activité, l'aisance des habitans disparurent sitôt que la paix fut conclue, et ce changement fut d'autant plus subit que cette aisance apparente, loin d'être comme on l'avoit cru d'abord le résultat des efforts des Belges, n'étoit que les suites heureuses et fugitives de l'établissement de plusieurs négocians étrangers.

Est-il rien de plus ridicule que le ton gravement fou de plusieurs publicistes, lorsqu'ils parlent de cette circonscription absurde du commerce de la Belgique, de la défense de naviguer aux Indes, de la fermeture de l'Escaut, comme d'un droit authentique et sacré? Cette conduite arrogante des Provinces-Unies envers leurs voisins est la preuve la plus convaincante des prétentions démesurées de cette puissance, et de cette ambition désordonnée qui lui fait enfreindre tous les principes du droit public, sans même songer que les droits de l'homme existent pour toutes les nations sauvages ou civilisées. Les prédécesseurs de

Digitized by Google

Joseph furent obligés de dévorer cet acte d'autorité arbitraire vu l'impossibilité de s'y opposer.

Et qui donc exigea ce sacrifice injuste? Qui défendit aux Brabançons de naviguer sur leur propre fleuve jusqu'à la mer? Ce fut ce même peuple qui fit retentir l'Europe de ses clameurs, lorsque les ports de l'Angleterre lui furent fermés, et à l'époque où Cromwel promulgua ce fameux acte de navigation, le rempart du commerce maritime de l'Angleterre, et la source première de ses richesses. L'histoire n'est qu'un tissu de semblables contradictions. Les traités respectifs des nations, ainsi que le pacte mutuel du prince et de ses sujets, ne sont donc pas fondés sur le droit naturel, ni sur les principes éternels de la raison commune à tous? Hélas! non; jamais ils ne furent que des sacrifices imposés au plus foible par l'autorité du plus fort; sacrifices impies qu'aucun homme n'a le droit d'exiger de son semblable, et dont la durée ne doit pas s'étendre au-delà du pouvoir abusif qui les a dictés.

Est-il possible que chaque siècle nous ramène toujours de semblables spectacles,

et que depuis des milliers d'années les peuples se déchirent sans cesse par des guerres cruelles? Faut-il que les traités soient rompus comme de foibles barrières incapables de résister au choc des passions des hommes; que la plume des diplomates et des ministres soit sans cesse occupée de discussions dans lesquelles ils s'adressent des reproches fondés sur l'inobservance des traités, et la violation respective des pactes mutuellement consentis; qu'enfin les puissances belligérantes, au moyen d'interprétations subtiles, de réticences astucieuses, d'expressions vagues et duplicites, retournent en arrière, rompent avec le sabre les nœuds de leur alliance? Mais c'est en vain que la source de ces dissensions cruelles s'épanche au dehors, elle ne sauroit tarir; et qui pourroit ne la pas croire inépuisable, tant qu'on s'appuiera sur des traités, des constitutions, des loix qui, dictés par des convenances du moment, ou des sophismes politiques, ne peuvent soutenir le creuset de la vérité?

Les droits sacrés de l'homme sont imprescriptibles, et la nation entière les eût-elle aliénés depuis mille ans, jamais cet

acte

acte ne pourroit être légitime, parce que les prérogatives de l'humanité sont éternelles, et que l'affaissement causé par la violence fortifie plutôt les droits de l'homme qu'il ne peut les détruire. Après des milliers de victoires remportées par les brigands couronnés, qui accroissent ainsi la masse de leurs injustices, la vérité perce, une paix durable renaît lorsque chaque usurpation particulière est détruite, et que chaque individu est rentré dans ses droits : tôt ou tard on entend maudire le tyran qui ose défendre aux victimes, qu'il nomme ses sujets, le passage d'un chemin public qui les consigne dans leur maison, ou dans les limites de leur champ : oui, tôt ou tard les peuples se révoltent et crient vengeance contre le tyran asiatique qui interdit à ses esclaves le libre usage de la lumière du jour, lorsqu'il veut faire respirer un air frais aux êtres dégradés qui forment le vil troupeau de ses concubines.

Si l'on admet qu'une puissance despotique soit légitime, il en résulte que toute loi arbitraire devient également licite. Les réglemens des empereurs de la Chine et du Japon, qui éloignent les étrangers de leur

Empire, nous paroissent, à la vérité, un préservatif misérable suggéré par une politique timide, défiante, et à vues étroites; cependant nous ne prétendons point disputer à ces despotes le droit de défendre ou de permettre l'entrée de leurs frontières à chaque étranger, selon leur volonté ou leur caprice. Mais le droit de propriété exclusive qu'un peuple s'arroge à lui-même sur l'océan, est une absurdité d'autant plus ridicule que, loin de lui concilier de la part de ses rivaux un aveu de cette prérogative, il n'a excité en eux que la haine, l'envie, et l'espoir de la vengeance.

Qu'est devenu maintenant ce droit que les Hollandois s'étoient arrogé de refuser à leur voisin l'ouverture de l'Escaut et le libre commerce des Indes? Le congrès général du genre humain ne concluroit-il pas à l'unanimité, que les Belges ayant reçu leur fleuve de la nature n'en doivent aucun compte aux hommes? Un attentat aussi révoltant, commis par toute une nation, n'est-il pas un crime de lèse-humanité? Chaque individu qui la compose ne seroit-il point solidaire de la masse, lorsqu'il est question d'un semblable délit, soit qu'un

Digitized by Google

tel homme se détermine d'après sa propre volonté, soit même qu'il agisse au nom de l'Etre suprême ? Enfin, s'il est prouvé qu'il veut asservir son pays et commander à ses semblables, la nation entière a le droit individuel de le punir comme un conspirateur sacrilège ; et de même qu'on lie un fou afin que personne ne devienne victime de sa rage, il est également permis de faire pour la conservation de soi - même une ligue offensive contre un homme ou une société qui professeroit de tels principes : quiconque foule aux pieds les droits des nations, dès-lors doit perdre tous les siens.

Il fut juste de se liguer contre les Romains lorsqu'ils s'érigèrent seuls dominateurs du monde connu ; contre Philippe II, contre Hildebrand et Borgia, afin de briser leurs lances, leur sceptre, et enchaîner leurs mains homicides. Lors de la paix de Munster, la nullité de l'Espagne avoit fait disparoître le projet d'une monarchie universelle ; l'ame foible de Philippe IV n'osoit et ne pouvoit entretenir cette pensée *colossale*. Mais devoit-on unir les Belges des fautes de leurs despotes ? Quand même l'inexorable nécessité auroit contraint cette

Digitized by Google

nation de souscrire en silence à la fermeture de l'Escaut, le sentiment d'une impuissance absolue pouvoit seul empêcher les Belges d'aujourd'hui de réclamer ce droit *natif* à jamais inaliénable, et de déchirer ce pacte honteux. Déchirer un pacte ! un des articles de la paix de Westphalie ! Quelles expressions hérétiques et mal sonnantes à l'oreille de nos compilateurs de diplômes, d'un Rousset, d'un Rymer dont la raison doit être dépravée par une semblable érudition ! Combien de parchemins cependant n'ont-ils pas été mis en pièces à coups de sabre ? Ce que les potentats se garantissent l'un à l'autre devroit durer éternellement ; mais l'expérience contredit la théorie, et chaque traité des souverains ne dure que jusqu'à l'occasion la plus prochaine de le rompre avec avantage. Dans l'ame du politique tout traité est annullé aussitôt qu'il est signé, parce que dès-lors le diplomate a atteint son but.

Non, sans doute, il est impossible à l'imagination d'accorder aux politiques plus de latitude que leur en ont laissé les peuples. Les hommes n'ont-ils pas renoncé aux droits les plus sacrés de l'humanité, en

Digitized by Google

donnant leur assentiment à certains pactes au moyen desquels ils aliénoient leur foi, leur pensée même ? Où seroit l'être assez imbécille pour accuser un peuple d'infraction et d'immoralité, parce que ce même peuple auroit brisé des traités dont les uniques bases étoient d'un côté la crainte, et de l'autre l'ambition ? S'il en existoit un seul, qu'il se montre, qu'il se nomme. Les vrais fidèles sont debout, tout usurpateur doit trembler.... Je quitte Ostende.

Nous sommes arrivés par terre à Bruges (1), jusqu'au village de Gessel où on

(1) Long. 20, 43 ; lat. 51, 11, 30. Belle et grande ville située sur un large canal, dans une vaste plaine, à 3 lieues de la mer ; à 4 E. d'Ostende ; 8 N. E. de Gand ; N. de Courtray ; N. E. de Furnes ; S. O. de Middelbourg ; 12 N. E. de Dunkerque ; 14 O. d'Anvers.

Cette ville est la patrie de Jean de Bruges, inventeur de la peinture à l'huile. Il trouva, comme on sait, cet admirable secret en cherchant un vernis par des procédés chymiques. Cet artiste vivoit vers le commencement du quinzième siècle.

Quelques bibliographes prétendent aussi que Bruges est la patrie du mathématicien Grégoire de Saint-Vincent, et du grand convertisseur George Cassander, dont les ouvrages ont été publiés. Paris, 1616 ; fol.

Digitized by Google

traverse cette plaine chauve et aride dont j'ai déjà parlé; mais entre Gessel et Jabick on apperçoit de vastes bruyères au milieu desquelles se trouvent des pins et des hêtres, avec une ample provision de genêt et quelques chênes épars; plus on approche de Bruges, et plus on trouve d'arbres de cette espèce. La ville est d'une grandeur médiocre; une partie des rues est assez bien bâtie selon l'ancienne manière flamande. C'est en vain que nous avons cherché des traces de ce célèbre commerce qui, au quatorzième siècle, attiroit dans cette ville toutes les nations du Nord, et qui en avoit fait l'entrepôt de toutes les marchandises de luxe.

Nous sommes entrés dans une barque entretenue par les États de Flandre pour la commodité de ceux qui veulent aller à Gand. Alors nous avons oublié les petits désagrémens que nous avions éprouvés dans notre dernière traversée. Cléopatre sur le Cydnus, et Catherine sur le Dnieper n'ont pas voyagé plus délicieusement. On trouve dans cette jolie galiote une cahute bien boisée, avec de grandes fenêtres et des banquettes mollement rembourrées. On y pousse la propreté jusqu'à l'élégance la plus

Digitized by Google

recherchée. Une troisième séparation plus spacieuse, pratiquée au milieu du bâtiment, est consacrée aux voyageurs de la classe indigente. A côté sont des cuisines, des offices, et d'autres commodités de tout genre à l'usage des passagers. Le feu qu'on avoit allumé dans notre cahute répandoit une chaleur bienfaisante : aussi avons-nous rédigé fort à notre aise, en attendant le dîner, nos remarques des jours précédens.

Le dîner nous parut très-bon, et à juste prix. Les passagers, qui rarement sont moins de cinquante, étoient cette fois ci en bien plus petit nombre. Nous avions pour compagnons un prêtre, un officier des volontaires de Bruges, un garde-national françois, un marchand de Lille, et une marchande de dentelles de Gand. Au ton de l'officier flamand, nous apperçûmes qu'il étoit très-patriote. L'aristocratie en général n'a nulle part de plus ardens sectateurs que dans le Brabant. La liberté de ses expressions, en parlant du clergé, et devant un de ses membres, ne pouvoit être justifiée que par l'animosité de l'esprit de parti. Le François nous apprit que le roi

d'Angleterre iroit en Allemagne pour visiter ses possessions du côté de Strasbourg. Nous cherchâmes à lui faire comprendre que c'étoit de l'électorat d'Hanovre dont il vouloit parler ; mais ce fut en vain : nous ne parvînmes pas à lui donner des idées plus justes sur la géographie. Hambourg et Strasbourg étoient pour lui une même chose. Ces deux villes étoient à quelques journées de l'Allemagne françoise. On n'ose cependant pas nommer esprit borné ce défaut de conception ; je le crois bien plutôt l'effet de cette légéreté nationale qui renverse tout ce qu'elle trouve sur son passage. Nous autres Allemands nous apprenons davantage, et nous faisons bien ; la grande question est de savoir qui des deux est le plus riche.

Le canal est vaste et bien entretenu ; son lit placé entre deux rives très-exhaussées a dû coûter des sommes immenses. Des établissemens de ce genre, qui ont pour but d'assainir le pays, d'y favoriser le commerce, ont dû n'arriver que par degrés à la perfection où nous les voyons aujourd'hui. Cinq chevaux tiroient la barque sur les tranquilles eaux du canal, et nous

Digitized by Google

n'éprouvions pas le plus léger mouvement. Le vent nous favorisoit en même temps de telle sorte que nous ne portâmes qu'une grande voile. Aussi sommes-nous arrivés à Gand (1) en six heures et quelques minutes. Nous avons trouvé sur le port plusieurs carrosses de louage destinés à conduire les voyageurs dans les quartiers qu'ils veulent habiter.

Gand est une grande, belle et ancienne ville ; ses rues sont passablement larges ; les maisons, massivement construites, décè-

(1) Long. 21, 35 ; lat. 51, 24. Grande et belle ville bâtie au confluent de l'Escaut, de la Lis, de la Lieve, et de la Moëre. Elle est coupée en vingt-six îles au moyen des nombreux canaux qu'elle renferme.

Gand est située à 9 l. S. O. d'Anvers ; 11 O. de Malines ; 10 N. O. de Bruxelles ; 70 N. par E. de Paris.

C'est dans cette ville que fut conclu le fameux traité nommé la Pacification de Gand. Elle est la patrie de l'empereur Charles-Quint, né le 25 février 1500, mort en 1558 ; — de Daniel Heinsius, élève de Scaliger, à qui nous devons une traduction de Maxime de Tyr, de la Politique d'Aristote, d'Hésiode, de Théocrite, de Moschus et de Bion, ainsi que l'Eloge de l'Ane ; — de Jean Palfin, l'un des plus célèbres anatomistes de son siècle, mort en 1730 dans un âge très-avancé.

Digitized by Google

lent cependant un assez bon goût d'architecture; les églises y sont nombreuses et décorées avec magnificence. Tout y rappelle l'ancien bien être des habitans, et tout y annonce encore leur aisance actuelle : cependant la classe du peuple y est, comme dans toutes les villes des Pays-Bas, peu fortunée, et manque en général d'activité et d'amour pour le travail. Le premier aspect d'une ville, dont la vue réveille le souvenir de ce qu'elle fut dans le siècle passé, et des divers événemens dont elle a été le théâtre, inspire cet intérêt *dramatique* qui va quelquefois jusqu'à l'attendrissement.

Je me rappellai, et la fierté de Charles-Quint, relativement à l'état florissant de la ville de Gand, et l'accès de tyrannie qui le détermina à porter lui-même un coup mortel à l'aisance des habitans, en voyant sa statue placée sur une haute colonne dans la place du marché. Considéré comme ouvrage de l'art, ce morceau n'a aucun mérite! J'ajouterai que la statue du monarque n'est point solidement placée à une hauteur aussi périlleuse. Le sceptre et le globe sont d'une grosseur si démesurée, qu'ils paroissent de nature à lui faire perdre son à-plomb ; ses

Digitized by Google

genoux sont pliés, et l'on craint qu'il ne lui prenne fantaisie de descendre un peu trop vîte. L'éclat du soleil couchant, qui rayonnoit sur ce colosse doré, me rappella l'Enéide travestie de Blumauer (1).

Certes, rien de plus mauvais goût que de placer des statues sur les toits de nos maisons, puisqu'ils ne sont point construits, comme en Orient, de manière à pouvoir être habités par des hommes; et même, abstraction faite des arts, ne trouves-tu pas également insensé de hisser ainsi un homme au haut d'une colonne qui ne devroit être habitée que par un scélérat ou un maniaque tel que Simon Stylites? Quoique l'antiquité nous ait transmis plusieurs monumens de ce genre, je ne pense pas cependant qu'il soit bon de suivre si aveuglément nos modèles. Aussi de semblables écarts annonçoient déjà la décadence du goût. La belle colonne de porphyre dans la ville d'Alexandrie, sur laquelle on avoit élevé la statue

(1) Le Scarron de l'Allemagne. Ce poëte n'a point terminé son Enéide travestie; un autre l'a continuée. Blumauer habite Vienne, où il exerce l'emploi de censeur impérial. On connoît encore de lui plusieurs pièces fugitives dans le genre burlesque.

Digitized by Google

de l'empereur Sévère, est un des nombreux exemples que je pourrois citer à l'appui de mon assertion. D'ailleurs, aux yeux du philosophe, ces trophées ne sont pour la plupart que des monumens de la bassesse des peuples et de la sanguinaire atrocité de leurs oppresseurs.

Parmi la foule des princes il en est, à la vérité, qu'on ne sauroit placer trop loin des hommes; d'autres qu'on devroit mettre à portée de tous les regards, afin de servir de leçon à leurs successeurs. Hélas! la postérité qui oublie si aisément les bienfaits, oublie plus facilement encore les injustices des régisseurs d'hommes.

L'embrasement qui eut lieu les 14 et 15 novembre de l'année précédente, a causé les plus grands ravages dans les environs du château; plusieurs bâtimens magnifiques ont été la proie des flammes; les Impériaux menaçoient de réduire la ville et ses fauxbourgs en un monceau de cendres. Ils auroient effectué cette menace, si une pluie abondante ne se fût opposée à la rage des incendiaires. La ville de Gand éprouva alors le triste sort dont le duc d'Ursel avoit si heureusement préservé Bruxelles au mois

Digitized by Google

de septembre 1787. Ce ne fut point, comme à Paris, un peuple entier qui s'oublie un moment, et se venge de son oppresseur en immolant un petit nombre de victimes après mille années de souffrances ; des soldats autrichiens, que les Flamands venoient de traiter avec tous les soins et les égards de l'hospitalité, pillèrent leurs propres bienfaiteurs, incendièrent la ville, et assassinèrent nuitamment les enfans de ceux qui les avoient nourris et logés. Les événemens de ces deux journées d'horreur et de sang sont si épouvantables, qu'ils appartiennent moins à l'histoire du dix-huitième siècle qu'à celle de la plus sanguinaire féodalité. Quatre-vingts enfans périrent, soit par le fer du soldat, soit sous les toits embrasés de la maison de leur père (1). Ma plume se refuse à décrire avec quelle barbarie ces infortunés furent traités ; de semblables détails sont réservés à l'histoire ; que celui qui les trans-

(1) J'ai sous les yeux le bulletin officiel du comité général de la ville de Gand, signé G. B. Scheleken, greffier général des Pays-Bas. 25 novembre 1789 ; 15 pages *in*-8°. Ce bulletin contient un rapport détaillé de la conduite des Impériaux, lors de la prise de Gand.

(*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

mettra à la postérité y joigne sur-tout cette vérité terrible : lorsque l'effervescence de la liberté a excité le peuple las de son joug à tirer une vengeance sanglante, il peut aller plus loin, et surpasser en insensibilité, en barbarie la rage des plus durs stipendiés. Mais ces explosions subites ne durent au moins qu'un moment ; et quoiqu'en puissent dire les lâches préconiseurs du despotisme, les suites de l'anarchie ne sont que des jeux d'enfans si on les compare aux crimes séculaires et quotidiens des vils suppôts de l'esclavage. Une fois excités par leur maître, la dureté naturelle de ces hommes de sang se change en une fureur dévorante et corrosive. Ils sont à la fois guerriers et bourreaux ; ils dévastent, ils détruisent, ils effacent sous leurs pas la vie des hommes : enfin, ils *obéissent*, et ce mot les absout à leurs propres yeux.

Je conçois actuellement comment la crainte de semblables malheurs a pu enflammer le courage des citoyens ainsi que des volontaires gantois. Arberg manqua absolument son but ; il fut forcé d'évacuer la citadelle à la faveur de la nuit et de se retirer. La petite armée patriote, fortifiée par des jeunes

Digitized by Google

gens venus de Courtray au secours de Gand, avoit chassé les troupes impériales d'une des portes de la ville ; et le 16, cette petite armée se précipita vers le portique de l'église de Saint-Nicolas, d'où ayant entendu une grand'messe, et s'étant fortifiée par une absolution générale, elle se reporta avec cette rapidité irrésistible qui naît de l'enthousiasme sur les casernes dont elle emporta les batteries. Des jeunes gens de seize ans firent mordre la poussière à de vieux canonniers qui, la hampe à la main, s'efforçoient de les écarter. Déjà ils attaquoient les portes ; déjà ils avoient amoncelé la paille qui devoit les réduire en cendres, lorsque les officiers autrichiens désarmés et tête nue s'avancèrent à la rencontre des patriotes, et se rendirent prisonniers. Les Flamands furent assez sages dans ce moment où les passions auroient dû seules se faire entendre pour leur pardonner leur conduite cruelle. Ils prirent leurs ennemis sous leur protection, et les traitèrent avec autant d'humanité que s'ils se fussent conduits eux-mêmes selon le droit de la guerre et des gens.

Les Gantois démolirent le château. Les

Digitized by Google

maisons nouvelles qu'on a élevées sur ses ruines nous ont donné une idée avantageuse des habitans. Il est certain que cette province a conçu des idées de liberté avec plus de précision que les Brabançons, quoiqu'elle ait réclamé plus tard contre l'oppression de la Maison d'Autriche. Enfin, à la faveur du comité de Breda, ils ont ouvertement déclaré leur indépendance par la levée d'un corps de volontaires qui manifeste le zèle le plus actif, et qui a eu la meilleure part à la déroute complète de l'armée autrichienne.

Cet effort a pu seul conserver la liberté constitutionnelle. Dans l'assemblée des Etats le clergé a deux voix, la noblesse deux, et le tiers-état, ainsi que le plat-pays, chacun trois; de cette manière, le tiers-état peut toujours compter sur la majorité, dès qu'il lui importe de se soustraire à l'influence aristocratique. Le rétablissement des droits de la noblesse, comme Etat votant dans l'assemblée générale, est l'ouvrage de la révolution. Dès le commencement du dix-septième siècle, les nobles de Flandre avoient perdu leur rang et leur voix aux Etats, pour avoir voulu usurper l'autorité

torité toute entière ; et comme ils n'avoient point réussi sous le gouvernement autrichien à la recouvrer, ils avoient tourné leurs efforts d'un autre côté. Enfin, ils avoient cherché à maintenir leurs prétentions en faisant élire un certain nombre d'entr'eux en qualité de députés aux grands et aux petits Etats. Ces dispositions durent encore et servent à expliquer l'ardente partialité des Etats de Flandre pour ceux de Brabant qui ont suscité avec tant de succès des persécutions contre le parti démocratique. Cependant le peuple et les bourgeois murmurèrent de l'emprisonnement du général Vander Mersch, et exigèrent de leurs représentans qu'ils le défendissent dans le congrès.

La physionomie des Gantois annonce cette sorte de véhémence et d'opiniâtreté qui fait la base de leur caractère. L'on trouve plus communément dans cette partie de la Flandre des hommes bien faits que dans le Brabant; il existe d'ailleurs trop d'analogie entre les préjugés de ces deux peuples, pour laisser espérer qu'ils puissent jamais se placer au dix-huitième siècle. Aussi trouveroit-on difficilement parmi eux aucun

Digitized by Google

homme qui soit cité avec honneur dans le reste de l'Europe. Ce peuple néanmoins doit être passablement heureux, aussi longtemps qu'il jouira de la paix; sa médiocrité même sera la sauve-garde de sa félicité. Cependant malheur au peuple insurgé chez lequel il ne se rencontrera aucun homme à grand caractère pour le diriger!

J'ai remarqué ici plusieurs femmes extrêmement jolies, et j'ai même retrouvé dans la personne d'une riche marchande de cette ville, l'original d'une des femmes de Rubens. Quel dommage que ces traits charmans dont quelques-uns même ont de la délicatesse, que ce visage composé de deux grands yeux noirs bien fendus, d'un joli nez bien dessiné, de deux lèvres d'un rose tendre, de cet incarnat qui se mêle si délicieusement avec une peau blanche et unie, soient si muets, et paroissent si dénués d'ame et de vie; qu'enfin l'on n'y découvre aucune trace de cette mobilité fugitive qui nous séduit, même en nous avertissant du danger que nous courons à l'être! Je suis bien éloigné sans doute d'exiger des physionomies brabançonnes ce caractère de beau idéal, dont l'aimable em-

Digitized by Google

preinte n'existe que dans les pays favorisés d'un ciel clair, tels que la France et l'Italie. Mais du moins, que leurs yeux décèlent une ame! La femme la moins favorisée de la nature est-elle dispensée de posséder quelqu'étincelle de ce feu sacré, fût-il concentré dans les derniers replis de son cœur, fût-il masqué par des formes sans graces? Et l'extérieur des Flamandes n'annonce pourtant rien de tout cela! Un inconcevable assoupissement les rend inaccessibles à tout ce qui sort du cercle étroit et matériel des détails domestiques, ou des exercices plus matériels encore de la religion.

Tu me dispenseras sans doute de t'entretenir des édifices publics, ainsi que des églises dont la description se trouve dans toutes les relations imprimées. Je ne te parlerai point de la maison commune, des trois cents ponts qui lient toutes les parties de cette ville entrecoupée de canaux, ni même de cette grande masse gothique qu'on nomme église cathédrale (1), dédiée

(1) Cette église est vaste et bâtie dans le goût gothique. La chaire, partie en marbre, partie en bois, a été exécutée par M. Delvaux.

On trouve encore dans cette cathédrale plusieurs autres

à Saint-Bavon. Le mêlange de marbre blanc et noir, qu'on remarque dans l'intérieur de ce temple, auroit fixé mon attention si je n'eusse été occupé d'une manière plus agréable encore.

Les nombreuses chapelles de cette cathédrale contiennent plusieurs trésors inestimables de l'école flamande. Je ne te les détaillerai point, mais je te parlerai du moins de ceux qui m'ont paru les plus dignes de fixer la curiosité de l'artiste et de l'amateur. Le premier est la Résurrection de Lazare, chef-d'œuvre d'Otto Venius (1),

bons tableaux dont Forster ne parle point. Les principaux sont : — Le Martyre de Sainte Barbe, par Crayer; — Jesus sur la Croix, par le même ; — le Tableau du maître-autel, représentant la Femme Adultère, par Vander Heuvele; — Charles-Quint abdiquant la Couronne, excellent tableau de Rubens : ce morceau a été gravé par Pilsen ; — le Martyre de Lievin, par G. Seghers ; — la Délivrance de l'Apôtre Pierre, par Jean Van Cleef ; — Descente de Croix, par Janssens.

Je crois devoir dire ici, pour l'édification des fidèles, que Gand, dont la population se trouve réduite de deux cent mille individus, à cinquante ou au plus soixante mille, selon quelques écrivains modernes, renferme encore vingt-cinq églises, dont plusieurs sont magnifiquement décorées.

(1) Voyez tom. I, pag. 355, note 2.

Digitized by Google

l'un des instituteurs du célèbre Rubens. La composition en est vicieuse ; les contours détruits en partie, les ombres noircies par le temps, ainsi que la sécheresse du pinceau sont de grands défauts sans doute, mais ces défauts n'empêchent pas que ce morceau ne renferme de belles parties. La figure principale, qui est un Christ, est, comme la plupart des Christs, absolument manquée. La tête est froide, dénuée d'intérêt ; en un mot, c'est un Hébreu. La draperie est lourde et projettée sans grace. La main du Christ est élevée, mais elle n'invoque point, n'indique rien, ne bénit point. Le Lazare est à demi-couché dans l'ombre, et c'est une superbe académie. Ses regards s'élèvent avec noblesse, et une amoureuse reconnoissance vers son Sauveur ; cette figure est incomparablement mieux coloriée que tout le reste du tableau. Marie est assise sur le devant du tombeau. Sa figure, toute sa personne forment un contraste remarquable avec l'ensemble : car ses traits, ses vêtemens, son costume sont entiérement empruntés de l'école romaine. On croit voir la copie d'une Madone de Raphaël, tant cette belle tête est calme et noblement conçue. Marthe et

Digitized by Google

Madeleine sont, au contraire, deux jolies Flamandes, vêtues d'un corset de soie court et rayé. Pierre se baisse pour aider Lazare à se relever. Son manteau bien étendu sur son dos forme un magnifique repoussoir : les figures du second plan sont trop confuses, ce qui nuit singuliérement à l'effet de l'ensemble.

Tu te souviens du beau Sébastien de Vandyck (1), à Dusseldorff. Celui qu'on trouve ici est de Hundhorst (2), et ce tableau est d'un grand prix. Une Femme vêtue de noir retire les flèches dont ce beau corps est transpercé; elle porte légérement sa main sur ces membres délicats, mais sa

(1) Voyez tom. I, pag. 166, et note 2 pag. 159.

(2) Né à Utrecht. Il fut élève de Bloemart. Il ne faut point confondre ce célèbre artiste avec son frère Guillaume, qui se distingua principalement dans le portrait. Gérard Hundhorst fit un long séjour à Rome, imita le Caravage, et excelloit à peindre les Sujets de nuit. On voit dans la galerie Justiniani un magnifique tableau de ce maître, représentant le Jugement de J. C. au flambeau. Ce morceau offre des effets de lumière rendus avec tant de vérité, que les yeux ont peine à en soutenir l'éclat. Hundhorst mourut dans sa patrie en 1660, à l'âge de 68 ans.

Digitized by Google

figure est sans expression. Un Vieillard, dont la tête est également insignifiante, annonce néanmoins, par son air et ses regards, une sorte de circonspection respectueuse. Le Saint-Sébastien souffrant est une figure noble, remplie d'une douceur impossible à décrire ; ses yeux sont de la plus belle coupe, et ses regards confians et animés. Le coloris n'est pas précisément celui de la nature, mais il est délicat et harmonieux. L'attitude pénible de cette figure est ce qui frappe d'abord le plus dans cet estimable tableau ; l'on a besoin de réflexion pour apprécier les beautés du reste de l'ouvrage. L'artiste auroit dû prévoir tout ce que le spectateur éprouve en contemplant les angoisses de ce jeune martyr, et combien il est difficile à un être sensible de chérir ces images trop vives de l'humanité souffrante. Ce morceau décèle d'ailleurs une étude approfondie de l'école romaine ; et il suffit de le voir pour deviner qu'Hundhorst avoit fait un long séjour en Italie. Peut-être me trompai je, mais il me semble avoir vu dans un tableau de Michel-Ange, une figure assez semblable à ce beau Sébastien.

Digitized by Google

Le Saint-Bavon de Rubens (1) m'a paru, je te l'avoue, inférieur à cette belle composition d'Hundhorst. Rien de plus bizarre que l'ensemble. On voit deux grouppes, dont l'un occupe la partie supérieure ; dans celui qui est au dessous on apperçoit l'image toujours pénible d'un corps blessé. A gauche sur le devant du tableau, on découvre deux figures de femmes lourdement conçues ; ce sont encore des servantes flamandes. Crayer, son contemporain et son émule, ne m'a point satisfait davantage. Le Crucifiement que l'on admire de lui dans la chapelle épiscopale, est d'un excellent ton de couleur ; mais le corps est plus fait pour fixer l'attention de l'anatomiste que les regards du peintre. La figure de Job est remplie d'intérêt ; son regard décèle une joie extatique et passionnée, qui pénètre insensiblement l'ame du spectateur. Il n'écoute point ce que lui dit la femme magicienne. De trois amis qui sont avec lui, deux sont assis la tête penchée, et semblent sommeiller, tandis que le troisième fait divers signes avec les doigts. Un autre morceau très-estimé de

(1) Voyez tom. I, pag. 98, note 1.

Digitized by Google

ce maître, est la Décollation de Jean-Baptiste. Une composition dénuée d'ensemble, un coloris qui n'est point celui de la nature, l'image hideuse d'un homme à qui l'on vient de couper la tête, et un gros bouldogue qui lèche le sang ; tel est, en peu de mot, l'ensemble de cette informe conception. Pour rendre la scène complète, il ne manqueroit plus qu'un de ces amateurs stupides, qui, les yeux fixés sur le tableau, s'écrieroit avec enthousiasme : ah ! la superbe exécution !

Parmi un assez grand nombre de tableaux dont les meilleurs sont de Seghers (1),

(1) On connoît deux peintres de ce nom, natifs d'Anvers ; Daniel et Gérard : ils étoient frères.

Le premier étoit Jésuite, et excelloit à peindre les fleurs. Il mourut dans cette ville en 1660, à l'âge de 70 ans.

Le second eut deux manières. Ses premiers tableaux sont d'un ton de couleur si vigoureux, que ses figures paroissent se détacher du fond. Il devint très-riche. Ses ouvrages se vendoient de son vivant à un prix excessif. Enfin, ayant fait un voyage à Londres, il s'attacha à imiter Rubens et Vandyck, et changea alors sa première manière en un faire plus gracieux. Cet artiste mourut à Anvers l'an 1651, à l'âge de 59 ans.

Digitized by Google

Cleef (1) et Roose (2), mais dont aucun ne mérite un examen particulier ; j'en distingue cependant un des frères Van-Eyck (3), parce qu'il est peut-être un des plus anciens monumens de la peinture à l'huile dans les Pays-Bas. Le sujet est tiré de l'Apocalypse de Saint-Jean, l'Adoration de l'Agneau.

(1) Nom de trois peintres nés à Anvers ; Henri, Joas et Martin. Henri fut un excellent peintre de Paysages. Il a gravé aussi plusieurs dessins de Merchior Lorchense. Il mourut en 1489, dans un âge très-avancé. Le troisième étoit frère d'Henri, et fut élève de François Floris. Il nous reste de cet artiste plusieurs tableaux d'histoire.

(2) Né à Francfort en 1651. On le surnomma Roose de Tivoli, à cause du long séjour qu'il fit dans cette ville. Il excelloit dans le Paysage. Son père, Jean-Henri, étoit aussi un bon peintre d'Animaux. Cet artiste mourut à Rome en 1706, et laissa un fils qui fut un peintre assez médiocre.

(3) Nom cher aux arts, et à jamais immortel dans les fastes du monde. Jean Van-Eyck, plus connu sous le nom de Jean de Bruges, fut élève de son frère Hubert. Il naquit vers la fin du quatorzième siècle. Personne n'ignore qu'on doit au célèbre Van-Eyck l'art de peindre à l'huile, et qu'il trouva cet admirable secret en cherchant un vernis par des procédés chymiques.

Digitized by Google

La composition pèche par l'ordonnance, la clarté et l'effet. On seroit tenté de placer ce tableau au dernier rang, si on ne réfléchissoit qu'il est une des premières productions de l'enfance de l'art. Le dessin paroît dur et incorrect; nul vestige de perspective idéale, encore moins de perspective aérienne. Le coloris est sec, infidèle, sans magie. Mais en Italie, du temps de Perugino, l'art n'étoit guère plus avancé. Ce n'est donc point à l'exécution qu'il faut s'attacher dans ce précieux morceau; il suffit de le considérer comme un des premiers essais de la peinture à l'huile, qui, dans les Pays-Bas, prit à cette époque la place de la peinture à fresque.

Je suis loin de préférer le charme du coloris à la pureté du dessin et à l'élégance des formes. Dominique Zampieri disoit à ses élèves : « faites un dessin pur, coloriez » ensuite comme vous pourrez; et vous » n'aurez point fait un mauvais tableau ». Mais cependant je ne puis approuver l'âpre sévérité de Lessing. Ce grand homme, blessé de ce que les peintres flamands avoient tout sacrifié à la couleur, auroit voulu, disoit-il, qu'on n'eût jamais inventé la

Digitized by Google

peinture à l'huile. De combien de chef-d'œuvres n'eussions-nous pas été privés ? Car de simples aquarelles peuvent-elles imiter cet aimable coloris de la nature animée, et faire circuler le sang sous la chair ? Le poëte Lessing étoit peintre, mais il n'étoit point artiste.

Si nous voulions visiter tous les tableaux qui se trouvent dans les diverses églises de Gand, les cloîtres, les prélatures, la maison-de-ville et les cabinets particuliers, il nous faudroit renoncer à notre plan de voyage. Dès la pointe du jour, nous avons traversé le riche territoire de la Flandre pour nous rendre à Anvers. De tout côté nous n'apperçûmes que des prairies, des pâturages, des champs, et des grandes routes couvertes d'arbres et de buissons. La chaussée, comme toutes celles du Brabant et de la Flandre, est magnifique durant la majeure partie du chemin. Cependant la végétation ne paroît pas plus avancée ici qu'à l'époque où nous sommes partis de notre territoire de Mayence. Les champs de bleds commencent seulement à verdoyer, et l'épaisse navette aux fleurs d'un jaune doré, couvre de vastes plaines dont il est

Digitized by Google

impossible à l'œil d'embrasser l'étendue. Le sol est en plusieurs endroits léger et mêlé de sable. Ici le grand art de l'agriculture semble avoir atteint son plus haut degré de perfection, et c'est la preuve la moins équivoque de l'aisance des habitans. Combien il seroit facile de rendre ces belles campagnes rivales de celles de la Suède et de l'Angleterre, pour peu qu'on voulût soigner l'éducation du cultivateur, et que les propriétaires consentissent en même temps à les seconder; mais tous les esprits y sont encore imprégnés des venins sacrés de l'autorité hiérarchique, et de l'infaillibilité papale. Nous sommes cependant obligés d'avouer que nous avons trouvé une foule de villes et de bourgs tels que nous n'en avions pas encore rencontrés dans les Pays-Bas. Lockeren, Saint-Nicolas, et d'autres bourgs rougiroient d'être comparés à des villes du troisième ou du quatrième rang de certains pays. Ils ont près d'un quart de mille de long, et sont bâtis en briques; leurs rues sont larges, bien pavées, et ornées d'une rangée de beaux arbres. L'ordre et la propreté, qui sont les compagnes inséparables de l'aisance, règnent dans l'intérieur des

Digitized by Google

maisons ; ce ton de bienveillance et de franche cordialité avec lequel les habitans nous reçurent nous confirma dans l'opinion du bonheur dont ils jouissent. Toutes les mains étoient occupées à fabriquer des toiles à voiles et à tentes avec le chanvre et le lin du pays. La culture de ces matières premières, ainsi que la main-d'œuvre et les riches récoltes de tous genres, nous ont paru être les sources principales du bien-être qui règne dans ces riantes contrées. Mais à un demi-mille d'Anvers, les arbres, les buissons, les plaines disparoissent. Le pays se change en une vaste lande. On ne voit plus qu'une plaine chauve bornée par des pâturages et des prairies. De beaux villages se dessinent dans l'horizon, et au milieu d'eux on découvre Anvers dans son imposante grandeur. Une forêt de clochers, et principalement celui de la cathédrale, s'élancent dans les airs. La citadelle, placée sur une petite éminence, agrandit et embellit à la fois ce magnifique point de vue.

Le mouvement des barques, qui remontent ou descendent l'Escaut, formoit un spectacle enchanteur. Bientôt nous décou-

Digitized by Google

vrîmes ses eaux prospères, et nous soupirâmes de nouveau sur la politique européenne, et sur les *droits* des peuples européens. Ce fleuve immense, semblable à la Tamise, est un des plus commerçans du globe. Il s'élève à vingt pieds de hauteur devant les murs de la ville, et il a le double de profondeur. Dans cet endroit cependant il n'est pas tout-à-fait si large que le Rhin l'est à Mayence; mais à cause de ses écluses, il ne peut supporter aucun pont. Quelques milles plus bas, il s'étend et paroît aussi large qu'un bras de mer. Deux mille bâtimens pourroient tenir à l'aise dans ce port, et cependant nous n'y trouvâmes qu'un assez petit nombre de barques. En peu de minutes, un léger esquif nous conduisit dans la ville.

XXI. LETTRE.

Anvers.

Cette ville contenoit autrefois près de deux cent mille habitans. A peine en contient-elle aujourd'hui quarante mille. Nous

étions si fatigués qu'il a fallu nous retirer de bonne heure. Ce matin mon ame et mes yeux sont reposés, je veux te parler des trésors de l'école flamande. Toutes les églises et les abbayes, qui sont ici au nombre de plus de trente, sont remplies des chef-d'œuvres de cette école. La vaste maison-de-ville, la salle des compagnies bourgeoises, et la bourse contiennent plusieurs grands morceaux estimés des connoiseurs. Anvers possède aussi plusieurs riches collections de tableaux de chevalet. Si le mérite de tous ces ouvrages étoit en proportion du nombre, les artistes, ainsi que les amateurs, iroient à Anvers comme ils vont à Rome. Cependant les peintres flamands sont si inférieurs à ceux de l'école italienne que tous mes éloges ne sauroient les placer sur la même ligne.

Une imitation naïve de la nature est sans doute un des premiers devoirs du peintre. Mais qu'on se garde bien de s'y méprendre, ce n'est point au vulgaire qu'il suffit de faire illusion par des copies serviles ou mécaniques de la vérité. De telles imitations, loin d'être avouées par le goût, ne sont que des mimes indignes du pinceau de l'artiste. En un mot,

Digitized by Google

mot, c'est aux yeux délicats qu'il faut plaire. C'est à ceux à qui il ne manque que l'habitude de l'art pour être artistes que l'homme de génie doit s'adresser comme à ses juges. Le monde est peuplé d'individus que la nature présente en vain à la destinée, et que celle-ci trop souvent marâtre repousse d'une main partiale. Hélas ! et leur place est usurpée par une horde de soi-disans artistes qu'un sort aveugle arrache à cette obscurité absolue, cent fois préférable aux demi-succès dont la nature punit leur audace insensée !

Mais, sans répéter ici ce qu'on a dit tant de fois sur cette sainte insurrection du génie contre certaines règles despotiques qui ne sont que les supplémens de l'impuissance, il est certain qu'à l'exception de la Vénus endormie du voluptueux Titien, du Ganymède de la galerie Colonne, et des chef-d'œuvres de Raphaël dont l'esprit créateur s'est élancé au-delà des bornes de la peinture ; il est certain, dis-je, que la représentation des Divinités grecques sort du cercle possible de cet art sublime, et paroît être la propriété exclusive du statuaire. La raison en est simple : le coloris fugitif,

propre à des êtres périssables, détruit en grande partie l'illusion qui seule peut produire ce sentiment intime de beau idéal qu'il est plus facile de définir en disant ce qu'il n'est pas, qu'en osant prononcer sur ce qu'il devroit être. Les Dieux que nous trace le pinceau de l'artiste, semblables au Dieu des théologiens, ne nous offrent jamais que l'image de l'homme agrandi, et rien de plus. Ne seroit-ce point parce que l'expression sensuelle et terrestre qui convient à Danaé, à Leda, à Cléopatre, ne peut appartenir à une substance éthérée ?

On ne sauroit trop rappeller aux peintres que l'imitation fidelle de la nature ne doit point être considérée comme le but unique de l'art, mais seulement comme un moyen pour l'atteindre ; qu'il est en même temps certain que la vraisemblance dans les arts est préférable à la vérité, parce que les créations de l'artiste n'appartiennent point à l'essence de la nature, et sont des émanations de la fantaisie des hommes, en un mot, des conceptions poétiques.

Anssi l'histoire de tous les peuples nous apprend-elle que l'art des vers précéda de plusieurs siècles la naissance de tous les

Digitized by Google

autres. Car enfin, chez les peuples les plus sauvages qui ont à peine une idée imparfaite de l'art matériel de la sculpture, on trouve déjà des monumens de la plus sublime poésie. J'ai vu les Indiens de la mer du Sud réunir à la fois la force, la profondeur, la vérité du sentiment à la délicatesse et à la beauté des images. Seroit-il donc un être assez insensible pour douter que ce délicieux ensemble puisse se rencontrer dans une humble pastorale, une idylle sur les peines ou les plaisirs de l'amour, le *skolion* d'un festin, les hymnes sacrées, ou le chant de mort de ces peuples que les nations civilisées ont nommés sauvages ? Car une expression douce, terrible ou sublime, appartient isolément à chaque être intelligent et animé, et ne dépend nullement de la communication respective des peuples ou des individus, ni du perfectionnement des idiômes par leurs mêlanges et leurs combinaisons.

Le poëte riche de son propre génie se suffit à lui-même, tandis que l'artiste dépend d'une foule d'objets matériels qui sont hors de lui, et dont l'intervention nuit à cette précieuse unité source des grands ef-

fets. L'intérêt est comme la lumière, il s'affaiblit dès qu'il est divisé ; aussi plus l'artiste se rapproche de cette unité sublime, ou, pour mieux dire, moins il s'en écarte, plus ses effets sont profonds et rapides. Sans doute les arts furent un des premiers hommages que l'homme rendit à ses Dieux. Mais une longue série de siècles dut s'écouler ayant qu'il songeât à faire servir les productions de son génie à peindre aux yeux les diverses passions de son ame. Et c'est pourquoi le repos animé d'un Dieu est peut-être le plus sublime sujet que puisse choisir le sculpteur ; l'instant, au contraire, où les passions transpirent à travers notre enveloppe corporelle, appartient de préférence au pinceau.

Lorsque j'examine d'après ces données les ouvrages de l'école flamande, je trouve qu'il est facile de leur assigner leur juste place dans la grande hiérarchie des arts. Le génie des peintres brabançons, souvent profond et énergique, est obscurci par les nuages que devoit répandre nécessairement sur les idées et les mœurs de ces peuples des institutions civiles ou religieuses aussi assoupissantes que les leurs. La plupart se con-

sument en luttant contre les difficultés du mécanisme ; et dès qu'ils les ont vaincues, on est souvent forcé de dire que la victoire ne valoit guère les frais du combat : cependant on ne sauroit s'empêcher de regarder avec une sorte d'étonnement et de reconnoissance tous ces ouvrages d'un fini si précieux.

Nous ne pouvons nier que les peintres de cette école ne soient parvenus jusqu'aux limites de l'art, quant à la perfection du coloris ; c'est-à dire, qu'ils ne nous aient appris ce que pouvoit un génie flamand avec des modèles flamands. Mais certes, ne doit-il pas leur suffire que peu de maîtres italiens les surpassent dans le coloris, et doivent-ils aspirer encore à les égaler dans le dessin, l'invention poétique et ce sentiment exquis des proportions que la présence des chef-d'œuvres de l'antiquité et une nature plus élégante ont dû donner aux peintres de Venise et de Rome ? Or, que devons-nous conclure de cette différence, si ce n'est qu'une jolie Venitienne l'emportera toujours sur une robuste paysanne Flamande. Il est temps d'ailleurs d'in-

terrompre cette dissertation qui ne doit plaire qu'aux artistes et non au vulgaire. Je vais te parler de nos excursions dans les divers cabinets que renferme cette grande et belle ville.

On nous a conduits dans celui de M. Huybrecht qui se seroit appesanti bien volontiers sur chacun de ses nombreux tableaux, s'il n'avoit pas cru devoir nous faire remarquer d'abord un Corregio (1) dont il a enrichi sa collection, où se trouvent réunis les plus beaux morceaux de l'école flamande. Ce tableau est d'ailleurs très-éloigné de cette suavité que Yorick définit si bien par cette expression *patronimique : the Corregies-city of Corregio*. Ce morceau représente une Mère tenant un Enfant endormi, et paroît plutôt un portrait qu'un sujet historique ou de fantaisie ; c'est pour cette raison, sans doute, que ses traits sont si lourds et qu'ils offrent le caractère de la stupidité. Il est si difficile de saisir ces nuances fugitives de la physionomie d'une Mère qui contemple et qui sourit ; que d'art il faut pour imiter ses regards caressans !... L'Enfant, au con-

(1) Voyez tom. I, pag. 204, note 1.

Digitized by Google

traire, est un Amour endormi, ses traits sont ravissans ; il s'agite dans son sommeil, et sur ses joues brille l'incarnat animé du premier âge. Si ce morceau est original, ce dont je doute, on ne peut nier qu'il ne soit d'une belle conservation.

Dans le nombre des tableaux flamands de cette collection, on distingue de superbes Marines, entr'autres une Barque fendant l'onde. Ce morceau est de Backuysen (1); il est peint avec une grande vérité. Bonaventure Pieters 2, a été plus heureux en-

(1) Peintre de Marines, né en 1631 dans la ville d'Embden, au cercle de Westphalie. Il fut élève d'Albert Erendinger. Son coloris est suave et harmonieux, ses compositions pleines de feu. On estime singulièrement ses dessins au lavis. Il nous a laissé plusieurs gravures à l'eau-forte. Cet artiste mourut en 1709.

(2) Né à Anvers ; excellent peintre de Marines et de Paysages. Sa touche est fine et brillante. Il ornoit ses compositions de petites figures dessinées avec esprit ; de son vivant même ses tableaux se vendoient un prix excessif. On voit à Lisbonne, dans le cabinet de Diego de *Napolite Novogris*, une superbe Marine de ce maître, ainsi qu'un magnifique Paysage dans la maison Allegretti. Cet habile artiste vivoit encore en 1614.

core lorsqu'il a voulu peindre les flots transparens de la mer en courroux, comme une partie animée d'un tout incommensurable. L'art de représenter la perspective *architeclonique* de l'intérieur d'une église, appartient presqu'exclusivement aux Flamands. En supposant même que ces tableaux ne fussent que des images fidelles et non des créations, ils acquièrent un nouveau charme sous le pinceau délicat de l'artiste qui sait toujours choisir avec adresse le point de vue de la ligne diagonale, afin de rompre l'uniformité des lignes parallèles de chaque pilier, et de tromper ainsi les yeux par l'opposition magique des masses d'ombres et des échos de lumières. Il existe ici un petit morceau de ce genre qui m'a singuliérement attaché par son ordonnance et l'excellente distribution des jours. Ce joli tableau est de Flink (1).

On nous a montré aussi une Joueuse de

(1) Né à Clèves en 1616. Il fut d'abord élève de Rembrant; mais il quitta bientôt le Portrait pour l'Histoire. Alors il renonça à sa première manière pour étudier l'école italienne. Ce peintre mourut en 1660, à l'âge de 44 ans.

Digitized by Google

vielle du précieux Gabriel Metzu (1). Ce morceau n'offre rien de remarquable, si ce n'est l'habillement qui est entiérement de satin, et qui produit en effet l'illusion de la nature. Avec un semblable talent pour l'imitation cet artiste auroit surpassé tous ses rivaux, s'il l'eût employé à des objets plus dignes de son pinceau. Quel dommage que la nature ait emprisonné son imagination dans le cercle brillant mais étroit des étoffes et des draperies !

Les connoisseurs prétendent que l'école hollandoise n'a point produit de plus grand peintre que François Mieris (2) l'aîné. Un tableau représentant une Vieille Femme qui tient une bouteille de vin à moitié vuidée, atteste ici le talent original de ce maître. Ce morceau pourroit servir de preuve matérielle de la transsubstantiation *ad oculum*, car la figure de cette Vieille semble s'im-

(1) Né à Leyde en 1615. Il fut élève de Gérard Dow. Ce peintre s'est plu à représenter des Marchandes d'herbes et de fruits. Sa touche est fine et spirituelle; son coloris aussi pur, aussi brillant que celui de Mieris. Il mourut en 1658, à l'âge de 43 ans.

(2) Voyez tom. I, pag. 393, note 1.

Digitized by Google

biber à mesure du vin qui marque dans la bouteille. Ici l'on doit se borner à admirer l'imitation exacte de la nature à laquelle Mieris s'est particuliérement attaché.

Un des tableaux les plus remarquables de cette collection est une figure de Femme nue, et du plus aimable coloris. Elle est de Pierre Vander Werff, frère du chevalier Adrien. On y voit encore le portrait d'une Reine d'Angleterre, ainsi qu'une esquisse hardie de celui du sculpteur Feuherbe, qui doivent être comptés au rang des meilleurs ouvrages de Vandyck (1). Enfin, un tableau qui représente un Sultan dans toute sa pompe ; ce dernier morceau est un des rayons du génie de Rembrant (2), et l'une des principales richesses de ce beau cabinet.

Le portrait d'une Hospitalière, et celui de la Fille du peintre Seghers, tous deux par Rubens, semblent, comme tous ceux de ce grand maître, respirer sur la toile. Le coloris du premier est d'une fraîcheur impossible à décrire ; on diroit qu'il vient d'être achevé. Sans doute on doit gémir sur

(1) Voyez tom. I, pag. 159, note 2.

(2) Voyez tom. I, pag. 396, note 1.

Digitized by Google

la négligence de nos peintres modernes pour tout ce qui concerne la composition des couleurs : car enfin, c'est de leur fraîcheur et de leur durée que dépend la célébrité à laquelle tout artiste doit prétendre.

Le cabinet de M. Vanlancker contient une collection plus considérable encore de tableaux flamands. Les Paysages de Both (1), Van Goyer (2), Berghem (3), Wynants (4),

(1) Nom de deux frères célèbres dans l'histoire de la peinture; Jean et André. Ils naquirent à Utrecht, et furent élèves de Bloëmaert. Leurs tableaux sont très-recherchés. Tous deux allèrent étudier à Rome. Jean s'attacha à imiter la manière du Lorrain, et André celle du Bamboche. Leur union étoit si étroite, que non-seulement ils firent ensemble leurs études et leurs voyages, mais qu'ils travailloient conjointement aux mêmes ouvrages; l'un faisoit le Paysage, l'autre les Figures et les Animaux. Leur touche étoit facile, moëlleuse, et leurs tableaux sont d'une extrême fraîcheur. Ces deux artistes moururent en 1650.

(2) Né à Leyde en 1596. Ce peintre excelloit dans le Paysage. Il mourut à la Haye en 1656.

(3) Né à Amsterdam en 1624. Il fut élève de Jean Goyer. Aucun peintre de Paysage ne l'a surpassé. Ses conceptions sont grandes et riches. Son dessin est pur, et son coloris est celui de la nature même. On raconte

Digitized by Google

Roose (5) et autres, appellent l'attention et le suffrage des connoisseurs par leurs richesses, leur variété, leur élégance. La vue de ces délicieuses productions de l'art m'a démontré jusqu'à l'évidence combien la carrière du paysagiste étoit plus vaste que celle du peintre d'histoire, ou du peintre de genre. Le globe entier, les élémens même deviennent son patrimoine. La nature lui est soumise ; il est inspiré par elle, et sans cesse elle lui offre le ravissant spectacle d'une création toujours jeune, parce qu'elle renaît du sein même de la destruction.

Dans les tableaux de paysages, il est si facile de saisir l'harmonie des parties, ainsi que l'unité de l'ensemble et la magie des

que sa femme étoit si avare, qu'elle s'étoit logée au dessus de lui, afin de pouvoir frapper au plafond et l'éveiller, lorsqu'excédé de fatigue Berghem vouloit goûter quelques instans de repos. Cet artiste mourut en 1683. On a beaucoup gravé d'après lui.

(4) Né à Harlem en 1660 ; assez bon peintre de Paysage. Le jeu et la débauche abrégèrent sa carrière. On ignore l'année de sa mort.

(5) Voyez pag. 218, note 2.

Digitized by Google

oppositions. Le pinceau du paysagiste, toujours libre, toujours indépendant du despotisme des proportions, plane au dessus des règles, et, nouveau créateur, assigne lui même la forme aux êtres dont il veut tracer l'image. Les masses de lumières, les nuages, l'air, l'eau, les rochers, les montagnes, et les inégalités du sol sont des essences indéfinies; leur figure est aussi variée, aussi fugitive que la nature elle-même. Les objets, vus à l'extrêmité de l'horizon, deviennent des hiéroglyphes, et c'est ce qui nous donne le pouvoir de les imiter à volonté; il suffit de plaire aux yeux par cette mobilité, cette illusion décevante, cette agréable confusion qui naît de la lutte constante de la lumière et des ombres sur un fond transparent et vaporeux. Mais malgré cette apparente facilité, il n'y a qu'un Claude Lorrain qui soit à l'abri de la censure.

J'ai encore remarqué dans le cabinet de M. Vanlancker, un Wouwermans (1) d'une

(1) Il fut élève du Père Paolo, et naquit à Harlem en 1620. Cet artiste étoit un des meilleurs peintres de Paysage de l'école hollandoise, et excelloit à représenter des Caravanes, des Haltes, des Campemens,

incomparable beauté, mais que je ne peux examiner cependant avec cette admiration extatique de la plupart des connoisseurs. Ce tableau représente une Bataille. Les attitudes convulsives des combattans acharnés l'un sur l'autre, des grouppes d'hommes blessés, des corps sans vie, des chevaux furieux précipités au milieu du combat par le bruit de l'artillerie ; quel spectacle, et quels souvenirs ! Ah ! de telles images ne sont que trop capables de froisser l'imagination, en reportant l'ame du spectateur au milieu même de la scène ensanglantée que l'artiste devoit avoir eue sous les yeux, puisqu'il a pu la rendre avec tant de vérité. Je suis bien éloigné de contester les beautés de semblables ouvrages ; mais je t'avouerai que je détourne involontairement mes yeux de

des Batailles. Ses chevaux sont du dessin le plus élégant, et le plus correct. Son pinceau est séduisant, sa touche fine et délicate. Les tableaux de Wouwermans sont en général d'un fini précieux. Mais il règne dans les derniers une harmonie grise ou bleuâtre qui en diminue considérablement le prix. Moyreau, et plusieurs autres artistes célèbres ont gravé d'après cet excellent maître. Il vécut pauvre, et mourut en 1668.

ces spectacles sanglans qui me retracent d'une manière si pénible les misères de l'humanité. Qu'ai-je besoin de me trouver transporté dans cette mêlée ? Quel intérêt m'y attire ? Pour qui aurois-je combattu ? Quel est le vainqueur ? A qui appartiennent ces drapeaux flottans ?

Une bataille nous intéresse lorsque nous en connoissons le motif ; lorsque nous souhaitons que la victoire couronne l'un des deux partis ; lorsqu'enfin on retrouve quelques traits, quelques épisodes qui, au milieu de ces scènes insensées et barbares, éveille le souvenir d'un trait héroïque ou d'une action touchante. Aussi, lorsqu'un grand artiste veut représenter une Bataille, a-t il toujours soin de choisir un sujet connu, auquel le spectateur puisse s'intéresser. Ces finesses tiennent à la magie de l'art. Sans elles un combat de ces sauvages enrégimentés qu'on nomme soldats, est aussi insignifiant que la gazette qui le publie. Suffit-il à l'artiste de pouvoir exprimer sur la toile tout ce que lui indique sa fantaisie ? Son premier devoir n'est-il pas de faire sentir et penser ? Hélas ! qu'on m'enseigne donc le moyen de persuader aussi cette

utile vérité à ceux de nos jeunes gens qui prennent pour du talent les vagues impulsions de leur vanité, et qui, semblables aux nouveaux ennoblis, sont aussi insolens, aussi fiers de leurs prétentions que les véritables gens de lettres savent être modestes de leurs droits.

M. Vanlancker possède encore un très-beau Teniers (1). Si l'art de la peinture avoit conservé cette vertu magique qu'on lui attribue; s'il pouvoit agir aussi vivement qu'autrefois sur les sens et l'ame du spectateur, certes, il seroit à desirer que les princes eussent sans cesse ce tableau sous les yeux, parce qu'il deviendroit pour eux une image sensible du besoin de jouir si naturel à tous les hommes, et si légitime pour le peuple; il leur rappelleroit que le devoir des pasteurs d'hommes est aussi d'inviter au plaisir en garantissant avec sévérité les mœurs et les loix; qu'enfin, si les peuples jouent quelquefois avec leurs chaînes, ils savent en même temps briser celles qui sont trop pesantes, plutôt que de succomber sous leur poids.

(1) Voyez tom. I, pag. 148, note 2.

Les

Les Paysans de Van Ostade (1) sont encore plus lourds, et d'une tournure plus bizarre que ceux de la plupart des peintres flamands. Je t'avoue que j'ai été révolté lorsqu'on m'a fait remarquer avec éloge, dans un des tableaux de ce maître, une petite figure placée sur le dernier plan, et dont la méprisable difformité déceloit, aux yeux des connoisseurs, le mauvais goût de cet artiste. La Buveuse dont je t'ai parlé plus haut ne vaut pas, malgré tous mes éloges, la dixième partie d'un autre tableau de François Mieris, représentant un Joueur de vielle endormi. Ce pauvre musicien dort si profondément; il est appuyé si mollement sur sa vielle; tous les accessoires sont rendus avec une exactitude si vraie, si infatigable, si désespérante même, qu'on

(1) Né à Lubeck en 1640. Il fut élève de François Hals. On l'appelloit le bon Ostade, pour le distinguer de son frère Isaac. Cet habile artiste excelloit à représenter des Intérieurs de Cabinets, de Tavernes, d'Hôtelleries, d'Habitations Rustiques, et d'Ecuries. Aucun peintre ne l'a surpassé dans l'intelligence du clair-obscur. Sa touche est légère et spirituelle : mais on lui reproche un dessin lourd. En général, ses figures sont un peu courtes. Il mourut à Amsterdam en 1685.

ignore ce qu'on doit admirer le plus, ou de la naïveté de son expression, ou de la scrupuleuse exactitude de l'artiste qui semble avoir pris à tâche d'exprimer jusqu'au moindre fil de ses vêtemens; tout y annonce ce fini si précieux de l'école hollandoise.

Je porte envie à l'honorable François Mieris; mais c'est plus encore pour son incompréhensible patience que pour son délicieux talent. Disons un mot des petites figures nues de Poelenburg (1). Les masses d'ombres larges et toujours angulaires, les vêtemens bariolés, et le froid mortel de ses figures dénuées d'intérêt et de vie, soit qu'elles se baignent, soit qu'elles se rhabillent, renferment sans doute un charme secret qu'il m'est impossible de concevoir. Il m'eût été aussi difficile de m'occuper de ces gentilles marionnettes que d'une Madeleine de Paul Veronèse (2), qui, selon moi, ne méritoit guère les frais de l'examen. Je me suis attaché de préférence au beau fini d'un charmant portrait peint par

(1) Né à Utrecht en 1586. Il fut élève d'Abraham Bloemaert. Cet artiste fit un long séjour à Florence, à Rome, et mourut dans sa patrie en 1660.

(2) Voyez tom. I, pag. 205, note 3.

Digitized by Google

Vandyck. Or, tu sais tout ce qu'un observateur sensible peut penser et dire, lorsqu'il contemple en philosophe un portrait tracé par la main d'un grand maître.

J'ai encore remarqué dans cette collection une Madone de Rubens, tenant son enfant entre ses bras. La pensée est la même que celle de la Madone de Dusseldorff qui a si vivement intéressé mon excellent ami Hesse. Ce tableau renferme quelques figures, et des accessoires qui ne se trouvent pas dans l'autre. L'exécution en est médiocre. On voit dans la même pièce deux autres morceaux de Rubens, qui ne sont point indignes de ce maître. Mais je n'ai eu des yeux que pour sa charmante petite esquisse de l'Assomption de Marie. L'attitude de la Déesse montant dans l'Olympe chrétien, est d'une perfection achevée. Elle tient sa main droite élevée ; la gauche est à demi-baissée. Ses regards annoncent une joie pure, et non cette humilité chrétienne qui ressemble si bien à l'asservissement, ou à une hypocrite présomption. Les groupes seroient parfaitement conçus, si les anges pouvoient faire usage de leurs ailes.

Nous avons vu, chez M. Van Haveren,

trois portraits d'une beauté incomparable. Rubens a déployé dans ce triple chef-d'œuvre toute la sensibilité de son ame, et la magie de son art. Les deux premiers sont les Femmes, et l'autre l'Amante de l'artiste. Jamais on n'a épié avec plus d'adresse ces graces tendres et naïves de la belle nature ; jamais on ne les a exprimées sur la toile avec plus de sentiment et de finesse. Ces trois beautés, quoi que flamandes, semblent vivre, respirer et sentir. On diroit qu'elles sont encore enivrées des caresses de leur illustre amant. Une teinte de douceur et de volupté se répand sur tous leurs traits ; l'ame de Rubens transpire à travers leurs regards, et semble s'exhaler sur leurs lèvres prêtes à s'entr'ouvrir. Nul tableau de ce grand maître ne peut être comparé à ces trois portraits pour la fraîcheur et la vérité du coloris. Des ombres aériennes et transparentes, qu'un joli chapeau de paille projette sur le plus beau de ces trois visages, décèlent la mystérieuse préférence de l'artiste. Deux mains d'une forme et d'une blancheur admirables embellissent encore ce délicieux tableau, et ne peuvent être que l'ouvrage de l'amour.

Digitized by Google

On nous a conduits ensuite chez M. Lambrecht qui n'étant point satisfait du titre d'amateur, prétend aussi à celui d'artiste, parce qu'il emploie ses loisirs à couvrir d'un brillant vernis les anciens morceaux de son cabinet, ce qui produit un effet toujours nuisible, souvent même funeste. Il possède encore quelques bons portraits de Vandyck, Rubens, Rembrant (1), et Jordans (2); entr'autres une Tête de Vieille Femme, peinte par ce dernier, et dont l'expression, ainsi que les détails, sont mieux rendus que dans la plupart des ouvrages sortis du pinceau franc, mais lourd de Jordans. M. Lambrecht nous a montré un tableau de l'Espagnolet (3), deux grands et précieux

(1) Voyez tom. I, pag. 396, note 1.

(2) Né à Anvers en 1594. Il fut élève de Rubens, et savoit si bien imiter la manière du Titien, de Paul Veronèse, de Carravaggio, et des peintres anciens, que souvent il trompoit l'œil des connoisseurs. Jacques Jordans est peut-être, après Rubens, le plus fécond des peintres de l'école flamande. Il mourut en 1678, âgé de 84 ans.

(3) Voyez tom. I, pag. 208, note 4.

Digitized by Google

Berghem (1), divers morceaux de Poelenburg (2), Ostade (3) et Teniers ; une foule de Paysages de différens maîtres, ainsi qu'une magnifique Vue d'Anvers et de l'Escaut. Ce dernier tableau est de Bonaventure Pieters (4).

Nos regards se sont attachés involontairement sur une superbe Leda de grandeur naturelle. Ce morceau nous a paru supérieur à tout ce que renferme cette collection, même à tous les autres tableaux des cabinets d'Anvers. Un Flamand créer, imaginer un si beau corps de femme ! Je dis imaginer, car jamais celui d'aucune Flamande n'a offert tant de beautés réunies, des formes aussi élégantes, aussi pures. Non, sur aucun point du globe, je n'ai jamais rien vu d'aussi admirable que cette incompréhensible Leda. Ce n'est point une simple mortelle ; c'est l'amante, la compa-

(1) Voyez pag. 235, note 3.

(2) Voyez pag. 242, note 1.

(3) Voyez pag. 241, note 1.

(4) Voyez pag. 231, note 2.

Digitized by Google

gne d'un Dieu. Ici le malheureux vernis de M. Lambrecht a pensé nous rendre injustes. Trompés par ce faux brillant, nous trouvions que les ombres n'offroient point des masses assez prononcées. Il nous a fallu démêler à travers cet éclat mensonger, et l'élasticité des chairs, et cette pureté de coloris particulier au Titien (1). Mais, te le dirai-je; le visage de cette Leda, loin d'absoudre les doux péchés auxquels invitoient ses charmes, auroit dû refroidir le Dieu, et l'empêcher de les commettre. En un mot, cette Tête est encore au dessous de la Danaé du même artiste, que nous avons vue à Bruxelles. Si le Titien ne s'est servi que d'un seul modèle en composant cette délicieuse figure, comment est-il possible de porter aussi loin la prévention pour une femme? Enfin, si les beautés du corps peuvent faire oublier les défauts du visage, au moins a-t-on le droit d'exiger de l'artiste qu'il ne fasse pas du moment de son illusion celui de son jugement.

Nous avons vu sur la porte du riche couvent des Prémontrés, nommé l'abbaye Saint-

(1) Voyez tom. I. pag. 203, note 1.

Michel (1), le sceau de réprobation de Joseph II qui vouloit envelopper cet ordre dans la suppression générale. On nous a montré dans cette abbaye un assez grand nombre de peintures dont je ne ferai pas une mention détaillée. Les tableaux de chevalet sont dans l'appartement abbatial. On y voit cependant un Melchisedech de Rubens, figuré de grandeur naturelle. J'ai trouvé assez gai que le peintre se soit plu à représenter Abraham la tête enveloppée d'un morceau de tapisserie, s'humiliant devant ce Prêtre de Salem. Le Baptême du Christ, par Vandyck, offre des beautés plus aimables ; au

(1) Voici la notice de plusieurs bons tableaux de cette abbaye dont Forster n'a point parlé dans sa description.

Quatre Tableaux représentant les Martyrs de Gorcum, par Jean-Erasme Quellinus: —Sainte-Anne montrant à lire à la Vierge, par G. Seghers ; — Bernard les yeux élevés vers le Ciel, par Rubens ; — Norbert prêchant la Foi dans la Ville d'Anvers, excellent morceau de Simon Vos ; — le Tableau du Maître-Autel représentant l'Adoration des Mages, grande composition de Rubens.

Cette église est ornée de plusieurs morceaux de sculpture faits par des artistes du pays. On connoit en général la manière des statuaires flamands.

Digitized by Google

moins la figure de Jean annonce-t-elle, malgré sa physionomie *israélite*, une sorte de délicatesse et de grandeur. L'attitude est gracieuse, le coloris des chairs est un peu rembruni; tel, en un mot, que doit être le teint d'un solitaire ascétique brûlé par les ardeurs du soleil : car le peintre a dans ce morceau l'inestimable mérite d'avoir deviné les couleurs locales, et de les avoir exprimées avec une grande vérité. Quant à la figure du Rédempteur des hommes, c'est encore un Christ, c'est à dire une figure manquée. La tête seroit assez belle; mais sa douceur est dénuée d'esprit et de dignité. L'attitude est défectueuse; ses membres n'ont point cette rondeur si nécessaire, mais si difficile à saisir. Les figures accessoires ne valent pas mieux que l'ensemble.

Je me bornerai à indiquer ici une Descente de Croix de Vandyck, ainsi qu'un autre tableau représentant la Femme Adultère du Tintoret (1), parce que je n'y ai rien trouvé qui fût digne de l'attention des connoisseurs. Il me paroît plus juste de rendre hommage à deux tableaux de Fleurs

(1) Voyez tom. I, pag. 206, note 7.

Digitized by Google

d'une perfection achevée, et qui sont de Pierre Faes, artiste distingué, établi à Anvers. Je ne crois rien dire de trop en avançant qu'il a atteint la perfection du célèbre Vanhuysum son modèle, si même il ne l'a surpassé.

Le vaste réfectoire de cette abbaye est tapissé de cinq tableaux d'une grandeur énorme ; ils sont d'Erasme Quellinus (1). Ces morceaux, vus à une certaine distance, produisent l'effet le plus imposant. Les figures sortent du tableau et paroissent animées. On y remarque de magnifiques Portails, des Salles, des Colonnes, des Escaliers, et le peintre a eu soin de représenter des orgies, sans doute pour donner bon exemple aux moines. Je n'ai pu m'empêcher de rire de l'imagination de l'artiste qui a vêtu le Mauvais Riche en grand cos-

(1) Né à Anvers en 1607. Cet artiste avoit cultivé les sciences dans sa jeunesse ; mais le goût des arts l'emporta sur les lettres, et il s'attacha à l'école de Rubens. Il excelloit à représenter des grandes Fabriques d'architecture. Son dessin est assez pur ; sa touche ferme et vigoureuse ; son coloris approche de celui de son illustre maître. La plupart de ses tableaux sont à Anvers. Erasme Quellinus mourut en 1678.

Digitized by Google

tume de Cardinal ; cette bizarrerie est vraisemblablement l'effet de quelque haine particulière. Au reste, je t'assure qu'un glouton pourroit sympathiser avec ces figures communes, si l'aspect du Pauvre Lazare, dont la misère est aussi dégoûtante ici que dans le livre des paraboles, n'inspiroit une sorte d'horreur. Dans l'église dépendante de cette abbaye existe encore un morceau du même genre, et qui est du même maître : il représente la Guérison du Paralytique. Les figures se perdent dans une masse d'architecture ; car ce morceau a quatorze pieds de hauteur sur une largeur proportionnée. Un peintre qui travaille d'après une telle dimension a besoin de feu et de courage. Quant au mérite de l'exécution, j'aime mieux garder le silence que de te fatiguer d'une longue et inutile censure.

Notre guide pour nous dédommager sans doute, nous a conduits dans l'église des Augustins, où nous avons trouvé trois morceaux de Vandyck, Rubens et Jordans. Le premier de ces tableaux représente un Saint-Augustin environné d'anges, et qui dans son extase voit le ciel ouvert. Je crois cependant qu'un Christ aussi piteux que

Digitized by Google

celui qui est placé au dessus de la figure d'Augustin, auroit extrêmement déconcerté la politique dévotion de l'évêque d'Hippone. Je passerai légérement sur le tableau du maître-autel, et sur les nombreuses figures qu'il renferme : c'est une véritable *olla podrida* de bienheureux (1). On voit aussi le martyre de Sainte-Apollonie par Jordans, composition désagréable et confuse (2). Nous avons jetté en même temps un coup-d'œil sur la chapelle funéraire de Rubens dans l'église Saint-Jacques ; ce monument est célèbre par les tableaux dans lesquels il s'est lui-même travesti ainsi que sa famille en saints et en béats. On le voit sous la figure de Saint-George, et ses deux

(1) Ce beau morceau, dont Forster devroit parler avec moins de mépris, a été gravé par Snyders.

(2) Forster n'a point parlé des morceaux suivans, qui méritent cependant une place distinguée parmi les tableaux de l'école flamande.

La Cène, par J. Jordans ; — l'Agonie du Christ au Jardin des Olives, par le même ; — Jesus portant sa Croix, par Erasme Quellinus ; — une Visitation, par Vanters, élève de Rubens.

Dans l'intérieur de la maison, on voit un assez beau Christ, par Vandyck.

Digitized by Google

femmes sont à ses côtés. Certes, une pareille invention n'est point un effort de son génie ; mais quant au faire et à l'exécution, c'est encore un des chef-d'œuvres de ce grand maître (1).

Nous voici maintenant arrivés à l'église cathédrale (2) ; aucun monument de ce

(1) On voit encore dans cette chapelle une belle Tête de Vierge en marbre, qu'on suppose être de Flamingo. Cet habile sculpteur étoit l'ami particulier de Rubens.

(2) Cette cathédrale, d'une belle architecture gothique, fut commencée en 1422, par Antoine Amelius, et ne fut achevée qu'en 1518. Sa longueur est de 500 pieds, sur 240 de largeur. Elle est soutenue par 125 piliers. La tour (citée comme une des merveilles du pays) s'élève à la hauteur de 466 pieds, (mesure de Brabant) y compris la croix dont elle est couronnée. La tour de Saint-Michel, à Bruxelles, n'en a que 364, et celle de Malines seulement 348. Voyez la note première de la page 55 du tome premier, dans laquelle j'ai donné les dimensions des principales basiliques de l'Europe. La cathédrale d'Anvers renferme un nombre prodigieux de tableaux de l'école flamande. Voici la notice de ceux qui m'ont paru mériter de fixer l'attention des connoisseurs, et dont Forster n'a point parlé.

Jesus tenant sa Croix, par Otto Venius ; — la Cène, par le même ; — la Chûte des Anges Rebelles, par F. Floris ; — le Martyre de Saint-Sébastien, par Coxis ; — Triomphe de Jesus-Christ, par le même.

Digitized by Google

genre, à l'exception de ceux qui sont au-delà des Alpes, ne recèle un plus grand nombre de chef-d'œuvres. On voit dans ce temple une foule d'autels de formes différentes, des chapelles ornées de magnifiques bas-reliefs, noblement conçus et de la plus belle exécution.

L'artiste éclairé et l'amateur philosophe peuvent mieux que par-tout ailleurs observer ici les progrès successifs de la peinture dans le Brabant. Entr'autres monumens

—Dans la chapelle dite de l'Arquebuse, où se trouve le tableau dont parle Forster, on voit sur les volets ouverts la Visitation et la Purification; sur les volets fermés, un Saint-Christophe éclairé par un Hermite: ces tableaux ont été gravés par Lucas Vostermans; — une Résurrection, de Rubens, gravée par Bolswert; — Jesus au milieu des Docteurs; — le Miracle de la Veuve de Sarepta, et le Baptême de Saint-Augustin, par François Franck le Vieux; — les Noces de Cana, par Martin Vos; — l'Apparition du Christ à Saint-Thomas, par le même; — la Tentation d'Antoine, par le même; — une Résurrection, par le même; — le Martyre de Saint-George, peint par Corneille Schut; — Descente de Croix, par Quintin Messis; — l'Evêque Eloi prêchant la Foi, par François Porbus; — Sainte-Anne, la Vierge, et les Saintes Femmes, par Coxis; — une Fuite en Egypte, par Antoine Garibaldo; — le Christ mort, sur les genoux de sa Mère, par Rubens.

précieux de ce premier des arts, on trouve ici un tableau du plus ancien des peintres de l'école flamande, François Vrindt (1) ou Floris, d'autres de Quintin Messis (2) qui de maréchal-ferrant se fit peintre par amour pour la fille de Vrindt, de François Franchens (3), de Martin Vos (4),

(1) Ce peintre, l'un des plus anciens de l'école flamande, étoit fils d'un sculpteur. Il naquit à Anvers en 1520. Après avoir étudié les principes de son art sous son père, et sous Lambert Lombart, il partit pour Rome, où il acheva de perfectionner son génie. On raconte qu'il divisoit sa journée en deux parties égales; l'une étoit consacrée à peindre, l'autre à boire et à jouer. Cependant il aimoit encore moins le vin et le jeu que son art : « le travail est ma vie, disoit-il, et le jeu est » ma mort ». Cet artiste mourut en 1570, à l'âge de 50 ans.

(2) Voyez tom. I, pag. 354, note 2.

(3) Elève de François Floris. Il fut peintre d'Histoire, et ouvrit une école de peinture à Anvers.

(4) Peintre d'Histoire et de Portrait. Il naquit à Anvers en 1534. A peine étoit-il sorti de l'enfance, lorsqu'il partit pour l'Italie. Il fut élève du Tintoret. Les Paysages qu'on trouve dans la plupart des tableaux de ce maître, sont de Martin Vos. Un coloris brillant, une touche légère, un dessin gracieux, mais froid,

Digitized by Google

de Quillin, d'Otto Van Veene ou Venius (1), maître de Rubens, ainsi qu'une innombrable quantité d'ouvrages des maîtres modernes.

Il faut convenir que le mérite de ces premières productions est dû en grande partie à leur ancienneté ; car à cette époque on ignoroit l'art de disposer les plans, celui de distribuer sagement les grouppes, de tromper les yeux par l'agréable imposture d'une perspective savante ; enfin on ne connoissoit point encore la magie du clair obscur. On ne savoit point charmer les yeux ou émouvoir les sens, soit par des attitudes heureuses, soit par la pureté, la facilité des contours, le choix des sujets, en un mot par tous les divins secrets qu'inventa depuis le génie, secondé de l'expérience, et au moyen desquels l'artiste fait circuler l'air autour de ses figures, et leur imprime à la fois le mouvement et la vie.

Cependant à dater des productions de Martin Vos, le mérite de la rareté com-

tels sont les principaux caractères des tableaux de ce célèbre artiste. Jean et Raphaël Sadler ont gravé d'après lui. Il mourut dans sa patrie en 1604.

(1) Voyez tom. I, pag. 355, note 2.

mence

mence à faire place à un autre plus réel et plus précieux sans doute. On découvre dans les tableaux de ce maître les premiers germes de cette réunion simultanée de tout ce qui constitue le véritable artiste, quoique d'ailleurs j'aie été peu satisfait du morceau dans lequel il a jugé à propos de se représenter lui-même sous les traits de l'évangéliste Luc, peignant une Madone avec l'Enfant Jesus, tandis que son bœuf est occupé à ruminer derrière le chevalet. Mais l'art a déjà fait des progrès sensibles dans le Sébastien de Kaberger (1); on y remarque même une sorte de liaison, quoique l'ensemble en soit vicieux; la figure principale est assez bien conçue.

Les grands morceaux de Rubens qu'on trouve dans ce temple magnifique sont conservés avec un soin particulier, sous des voiles ou sous des chassis. Il fallut donc nous mêler dans la foule des dévots Antuer-

(1) Né à Anvers. Il fut élève de Martin Vos. Après avoir étudié son art dans sa patrie, il alla à Venise à l'exemple de son maître, et s'attacha à imiter la manière du Tintoret. Vinceslas Kaberger, ouvrit une école de peinture à Bruxelles, et mourut dans cette ville.

piens, et nous agenouiller tout le temps de la messe, afin de pouvoir examiner à loisir et sans causer de scandale, le tableau qui représente l'Assomption de la Vierge, et qui alors demeuroit à découvert. J'invite ceux que la nature a dotés de cette douce confiance, que les fidèles nomment foi ou abnégation chrétienne, de ne pas imiter cette curiosité et de suivre plutôt l'exemple des bonnes gens qui nous entouroient, afin de se frapper comme eux la poitrine et d'attacher leurs regards sur la terre. Aussi long-temps qu'on adore un objet inconnu, on peut laisser une libre carrière à son imagination ; un regard sur cet *emphytaïm* (1), et l'illusion disparoît. Cette épaisse Ladi du sublime Rubens, au grand scandale de la chrétienneté, se place sur les nuages d'une manière aussi libre et aussi assurée que dans

(1) Ce mot est formé du monosyllabe ἐν, dans, et du verbe φυτεύω, procréer, enfanter.

J'ai cru devoir conserver cette expression de l'original, quoiqu'elle m'ait paru insonore et forcée. A l'exemple du célèbre Lavater, Forster a créé un idiôme qui diffère presqu'autant de la langue parlée, que le François d'aujourd'hui diffère de celui qu'on parloit avant Boileau, Racine et Voltaire.

Digitized by Google

son fauteuil; son front ne devroit-il pas être du moins couvert d'une modeste rougeur en se voyant ainsi transformée en Déesse, et ce qui est bien plus miraculeux encore, en Vierge mère d'un Dieu? Au contraire, son apothéose ne paroît pas même l'avoir distraite un instant de son apathique insouciance; elle n'est point ravie, elle n'est pas même étonnée; une ascension sur les ailes des anges ne l'émeut pas davantage qu'une promenade sur le Rhin ou sur l'Escaut.

Que pourroit d'ailleurs découvrir cette illustre ressuscitée dans cet athmosphère lumineux? un triste et monotone firmament bleu, chamarré de quelques nuages!... un peuple de têtes ailées et des phalanges d'enfans aériens voltigeant autour d'elle dans mille attitudes diverses!... En Italie, en France, en Angleterre, les yeux des femmes sont des glaces transparentes à travers lesquelles on voit scintiller une ame, des pensées, des desirs; mais à Anvers c'est toute autre chose; l'œil d'une belle est une lucarne placée sous la voûte du crâne, et dont l'unique emploi est de laisser un libre passage aux rayons du jour.

Assez près de cette froide Matrone qui contemple sans s'émouvoir ce grand problême d'aérostatique, on voit un grouppe d'hommes graves et barbus, qui fixent avec la plus sérieuse attention leurs regards sur un drap blanc étendu devant eux. A peine ont-ils l'air de se douter de ce qui se passe au-dessus de leur tête. Ce tableau fait cependant l'admiration des connoisseurs ; il est regardé par tous les artistes avec une vénération profonde. Enfin il est l'objet de l'avide curiosité de tous les voyageurs.

Maintenant que j'ai épuisé la critique, je vais rendre à cette vaste composition le juste tribut d'éloges qu'elle mérite. Ce n'est point ici comme dans l'Assomption du Guide une demi-douzaine d'anges qui planent autour de la figure principale, aucune des têtes accessoires n'est sacrifiée, aucune ne disparoît dans la demi-teinte. Ici la Reine du ciel semble tenir sa cour plénière ; des bataillons d'enfans distribués en différens grouppes flottent de tous côtés autour d'elle et se perdent dans un océan de gloire. Le grouppe terrestre composé d'un certain nombre de figures d'hommes de grandeur naturelle, offre un assez bel ensemble, quel-

Digitized by Google

ques attitudes sont bien choisies. Il y règne un excellent goût de dessin, on y remarque une intelligence parfaite du clair-obscur, et, ce qui tient du miracle, c'est que Rubens a exécuté ce morceau en 16 jours (1).

On voit dans la chapelle des chevaliers de l'arquebuse, la célèbre Descente de Croix qui passe pour le chef-d'œuvre de Rubens, et qui a été composée environ douze ans avant son Assomption. Tu la connois déjà par les belles gravures qu'on en a faites (2). Le dessin de cette composition est plus correct que celui de la plupart des autres ouvrages de Rubens; la pensée en est simple et grande; les groupes sont d'une beauté si admirable, qu'ils font oublier la Croix dont l'inflexible roideur nuit si essentiellement aux grâces et à l'harmonie. Les attitudes, la distribution de la lumière, le coloris des chairs, tout, jusqu'aux draperies, est savamment pensé, vivement senti et de la plus riche exécution.

La Mère de Douleur et Jean sont de vé-

(1) Ce beau morceau a été gravé par A. Bolswert.

(2) Cette Descente de Croix a été gravée par Lucas Vostermans.

ritables études italiennes, au moins des réminiscences. Rubens a représenté la nature avec tant de noblesse et de vérité, qu'à peine ose-t-on s'appercevoir que Pierre, dont la figure est trop supérieure à celle du Crucifié, tient entre ses dents le coin du linceul où le corps repose. Cette action annonce le zèle extatique du divin apôtre; mais il ne suffit pas d'édifier les fidèles, il faut aussi édifier les artistes et les gens de goût. La figure principale est un *caput mortuum*, ses membres contournés obéissent avec cette mollesse de la mort aux divers mouvemens que leur impriment les assistans. Or, des représentations hideuses peuvent-elles s'accorder avec les règles du vrai beau? Ce que j'écris ici, je le dirai encore plus volontiers de tous les tableaux où le peintre représente un Dieu crucifié. Alors toute idée de divinité doit disparoître pour ne laisser voir que les dépouilles de la nature humaine dans toute leur difformité.

Le peintre peut trouver quelquefois dans la mythologie chrétienne des instans qui lui laissent la liberté de l'action. Il est des scènes d'un style grand, élevé, qui peuvent parler au cœur et qui sont sures d'intéresser.

Digitized by Google

Mais pourquoi les artistes ne les choisissent-ils pas? Est-ce défaut de goût, est-ce respect pour certains mystères? J'ai vu dans cette église deux autres tableaux de Rubens représentant la Visitation. Ces deux tableaux sont plus qu'immodestes: ô délicatesse des Flamands!

Ici j'interromprai ma narration. Anvers renferme un grand nombre d'églises et de cabinets particuliers dont je n'ai point parlé, il en est même plusieurs que je ne suis point allé visiter (1). Je voulois te donner

(1) On trouve dans cette ville 5 églises, 17 couvens, une abbaye, une grande place nommée la Place de la Mer, parce qu'elle formoit autrefois le bassin du port intérieur; une maison-de-ville, une cathédrale, une salle de spectacle, une autre pour les concerts publics, et une académie de peinture. Indépendamment d'un grand nombre de cabinets, les églises et les couvens de cette ville sont remplis de chef-d'œuvres de l'école flamande. On ne trouvera point ici la description de ces divers monumens. Un compagnon de Cook, un homme qui avoit fait le tour du globe avec cet illustre navigateur; un philosophe enfin devoit s'attacher de préférence à l'histoire morale des hommes et des arts. J'indiquerai donc aux voyageurs deux ouvrages dans lesquels ils trouveront une notice exacte et assez bien faite des monumens et

une juste idée de l'école flamande. C'est à toi à prononcer si j'ai rempli mon but.

XXIIe LETTRE.

Anvers.

Nos chevaux sont commandés, nous partons demain matin pour Rotterdam, et je t'avoue que j'éprouve un secret plaisir à quitter Anvers. Un plus long séjour parmi les bigots habitans de cette ville suffiroit pour faner la plus inaltérable gaieté. Jamais l'insuffisance de nos langues d'Europe ne

des curiosités diverses que renferment le Brabant et la Hollande.

Le premier est intitulé : *Méthode curieuse et facile pour la connoissance des tableaux et sculptures.* Amsterdam et Bruxelles ; J. Moris, 1772 ; 1 volume *in*-8°.

Le second est intitulé : *Voyage d'un Amateur des Arts en Flandre, dans les Pays-Bas, en Hollande, en France, en Savoie, en Italie, en Suisse, fait dans les années 1775—76—77—78, par le R***.* Amsterdam, 1783 ; 4 volumes *in*-12.

Digitized by Google

s'est fait sentir plus vivement à mon oreille et à mon cœur. Quelle honte de voir assigner sans cesse une acception si opposée, si hétérogène aux expressions les plus communes du langage vulgaire ! Ici l'on courroit risque d'être lapidé si on laissoit seulement soupçonner que le patriotisme et la vertu ne consistent point exclusivement à porter l'image de Vander Noot à la boutonnière ; et qu'enfin la religion est autre chose que le vain grommelement des adorateurs du rosaire.

Ce stupide assoupissement des Anversois est à la fois cause et effet de la perte du commerce. La génération actuelle n'annonce plus même à l'extérieur aucun symptôme de sensibilité. Dimanche dernier je suis entré dans diverses églises où la moitié des habitans étoient rassemblés ; le croirois-tu ? je n'ai pas trouvé une seule figure sur laquelle l'œil pût se reposer avec complaisance. Les ames, les physionomies sont encore plus insignifiantes, plus effacées ici que dans tout le Brabant, où certes elles le sont plus que dans aucun lieu de l'Europe. Ce goût, cet attrait si naturels pour la nouveauté glissent sur ces môles agissantes,

Digitized by Google

ces êtres végétatifs également insusceptibles de grandes vertus ou de vices aimables.

Au moyen du ralentissement de la circulation des espèces, l'industrie a dû recevoir un violent échec ; et si l'on excepte quelques raffineries de sucre et de sel, une fabrique de velours, deux ou trois manufactures d'étoffes de coton, cette grande ville ne contient aucun établissement riche qui puisse occuper les mains de la classe indigente du peuple. Ses rues vastes et belles, ainsi qu'une partie des bâtimens aussi massifs que magnifiques, sont presqu'entiérement désertes : on apperçoit seulement les dimanches et les fêtes la plupart des habitans se glisser hors des maisons, ramper lourdement dans les rues, entrer en foule dans les églises, s'humilier devant les prêtres, et recevoir périodiquement de leurs mains bénites l'absolution des péchés de la semaine. Le clergé plane sur cette classe d'hommes dont ses amulettes soporifiques ont glacé les esprits ; les exercices de dévotion remplissent exactement toutes les heures de loisir que la décadence du commerce d'Anvers laisse aux tristes et insignifians Anversois.

Digitized by Google

Leurs prêtres ont détruit jusqu'au moindre vestige des sciences qu'on y voyoit fleurir autrefois. En Flandre, l'âge d'or des beaux-arts disparut avec celui du commerce. Le capitaliste, qui craignoit de hasarder son argent dans des spéculations d'outre-mer, s'abstint de faire travailler ses fonds, et aima mieux les cumuler dans un coffre-fort que les vivifier en les risquant ; c'est ce qu'on appelle faire rentrer l'or dans le sein de la mine.

Certes, la décadence du commerce d'Anvers est moins l'effet des ravages politiques que de cet égoïsme destructeur qui concentre les richesses publiques dans le sein de plusieurs familles. Toutes les branches de la circulation ainsi paralysées, on voit succéder à ce luxe alimentaire de l'industrie et du commerce une insouciance mortelle pour toutes les jouissances de la vie, qui bientôt dégénère en un éteignement absolu. Or cette sorte de péculat négatif n'est plus le crime de quelques hommes, il devient celui de la nation entière.

Le plus riche bourgeois *dépense* stupidement son après-midi, entouré de moines et de prêtres ; une bouteille de bière de Lou-

Digitized by Google

vain lui suffit : ses sens et ses goûts tombent ainsi en désuétude. Déjà les cabinets étrangers commencent à s'enrichir des dépouilles de ceux d'Anvers, jadis si célèbres par les richesses qu'ils renfermoient : déjà les lourds propriétaires de ces inestimables trésors les échangent contre l'or de la France et de l'Angleterre.

Ce que l'intérêt n'avoit encore pu faire, le clergé est parvenu à l'effectuer. O puissance des ministres du Dieu de paix et de vérité ! Ils ont su animer ces blocs à figures d'homme, les remplir d'une sainte fureur pour l'indépendance. Vaine et ridicule chimère ! car l'oligarchie des états, c'est-à-dire la hiérarchie ecclésiastique, n'est-elle pas plus absurde, plus dévorante, plus destructive encore que la tyrannie de Joseph II? L'événement vient à l'appui de cette assertion. Depuis la prétendue révolution du Brabant, la délivrance de ce peuple est encore plus impossible qu'auparavant.

Que celui dont le génie peut deviner l'énigme du destin, nous apprenne pourquoi ce phlogistique secret et inextinguible, la religion en un mot dans les mains des prêtres, n'a jamais servi qu'à dessécher

Digitized by Google

les germes du bonheur de leurs semblables ? Hélas ! quel feu divin un tel véhicule n'eût-il pas allumé dans l'ame d'hommes susceptibles de s'en laisser imprégner ! Quelle foule d'actions héroïques, touchantes et sublimes auroit jailli d'une telle source ! Semblable à la chaleur bienfaisante du soleil qui vivifie la nature végétative et animée, cette aimable confiance, la plus expansive de toutes les vertus, et que les théologiens ont su métamorphoser en crédulité imbécille, eût fécondé ces germes de philanthropie, sans lesquels il ne peut exister ni félicité publique, ni véritable jouissance individuelle.

Si on m'objecte que souvent la piété, quoique frelatée par les ministres des autels, a opéré ce que la philosophie même la plus sublime, abandonnée à ses propres forces ne pouvoit effectuer sur le cœur de l'homme, qu'enfin la religion est plus utile aux malheureux que la raison même, puisqu'elle leur inspire à moins de frais cette résignation si nécessaire à tout être souffrant, je répondrai qu'on ne doit point en attribuer l'honneur aux prêtres. Le bien qui a été la suite de leurs actions, ils l'ont

opéré comme instrumens passifs d'un ordre de choses supérieur ; leurs vues, leur marche et toutes les émanations de leur volonté, ont toujours tendu à s'opposer à l'élévation de la morale, et au perfectionnement de leurs semblables. D'ailleurs cette molle résignation que commandent les dogmes chrétiens, mise en opposition avec celle du philosophe, est une des nombreuses conformités de la force et de la foiblesse dont les résultats ont un air de famille qui souvent a trompé l'œil du plus sévère observateur. Combien de fois l'impuissance n'a-t-elle point usurpé les honneurs de la raison ?

Ici, où les prêtres ont réussi au-delà de leur attente ; ici, où la superstition a jetté dans les têtes belgiques de si profondes racines ; ici enfin, où les enfans sucent en naissant les préjugés avec le lait, il est dans l'ordre que la suprématie hiérarchique lève avec audace sa tête hideuse et se montre sans pudeur. Mais plus les siècles s'accumuleront, plus l'écroulement de ce colosse au pied d'argille sera subit et terrible. Si les têtes froides et dures des Anversois doivent résister plus long-temps que d'autres à la lumière ;

Digitized by Google

une fois imprégnées de ces bénignes influences, elles se refroidiront plus difficilement.

Avec des absolutions, des promesses, des hosties consacrées, de l'eau-de-vie largement distribuée, et au moyen de l'incommensurable autorité que de semblables talismans donnent sur les consciences, les moines d'Anvers ont inspiré à leurs fils spirituels, non l'amour, mais la manie de la liberté. Le congrès de Breda les a soutenus en leur faisant passer de grandes sommes d'argent fournies par les capitalistes, les négocians et même par la classe des riches. Déjà ce zèle est à la hauteur du succès qu'on vouloit obtenir. La somme que chaque nouveau prélat payoit à l'empereur étoit immense : la taxe de l'abbé de Saint-Michel se montoit seule à quatre-vingt mille florins, celle de l'abbé de Tongerloo à cent trente mille, celle enfin de l'abbé d'Everbude à cent cinquante mille. Or ce tribut vient d'être aboli par le gouvernement actuel, et il paroît que le nouvel abbé de Saint-Michel a su mettre à profit la suppression de cette taxe onéreuse, ainsi qu'on peut en

Digitized by Google

juger par le superbe et voluptueux ameublement de sa maison abbatiale.

Le trésor impérial dont on s'empara lors de la fuite de Trantmannsdorf, et la générosité du peuple dont la révolution n'a point accru les lumières, ont dédommagé avec usure les prélats de la taxe qu'ils avoient été contraints de payer à Joseph II. Il résulte de tout ceci que le pays n'a tiré d'autre avantage de la révolution, si ce n'est que les sept millions, ou selon d'autres les douze millions de florins qu'on payoit jadis au fisc impérial, restent sur le sol et sont employés en préparatifs de guerre. Mais gardons-nous de croire qu'une partie de cet argent n'ait point circulé dans les pays étrangers par des voies détournées, ou que bien des gens n'aient été assez adroits pour se l'approprier, et s'indemniser ainsi de leur patriotisme. Je ne hasarderai rien en avançant une semblable assertion d'après des personnes dignes de foi. La prise seule de la citadelle d'Anvers doit avoir coûté des sommes immenses, dont une portion est retombée en pluie d'or sur les assiégés.

Ce fut le clergé de la Belgique qui enleva

seul

seul ce fleuron à la couronne impériale ; la citadelle d'Anvers étoit munie pour une année de toutes sortes de provisions de guerre et de bouche. Ce qui ne pouvoit contenir dans ses murs auroit d'ailleurs été préservé de l'incendie dont la ville se trouvoit menacée, et cela par une raison fort simple ; quoique les batteries fussent pointées sur tous les quartiers, les deux partis étoient convenus qu'on ne la pourroit réduire que par un siège en règle. Or, comme elle passoit généralement pour imprenable, sa reddition parut un miracle aux yeux du peuple qui croyoit voir dans cet événement et le doigt de Dieu, et la faveur qu'il accordoit à la révolution. Les prêtres avoient préparé les Flamands à cette foi implicite ; il ne restoit plus qu'à la fortifier, à la façonner. Le jour de la capitulation un prestige qui subsiste encore s'empara de toutes les têtes, et au moment fixé pour la cérémonie de la reddition, plus de dix mille paysans des villages circonvoisins accoururent afin d'être témoins oculaires de ce nouveau miracle.

Nous appercevons encore aujourd'hui dans les rues d'Anvers de hauts mâts décorés des couleurs de la liberté. Ces couleurs

sont ici le rouge, le jaune et le noir. Des banderolles et des flammes, enrichies de saintes devises tirées de la Bible, flottent à l'extrêmité de ces mâts dont la pointe est surmontée d'un énorme bonnet. Dans l'ivresse qu'avoit causé aux Antuerpiens le succès de leurs armes, ils avoient élevé ces signes victorieux, et les avoient disposés de manière à pouvoir former autour des danses patriotiques. Mais à quoi leur ont servi et leur foi miraculeuse et leurs emblêmes sacrés? Au lieu de se régénérer aux droits imprescriptibles de l'homme, un chef astucieux ou imbécille les submerge dans un océan d'erreurs. Et tandis qu'un autre peuple, se régénérant au sein même de l'esclavage, s'écrie, par un mouvement subit et simultané, *vive la nation!* les Belges répètent superstitieusement, d'après leurs moines, *vive Vander Noot!*

Nous n'avons pu satisfaire le desir que nous avions de jetter un coup-d'œil sur la citadelle. Les Etats en ont fait défendre l'accès, sur-tout aux étrangers, parce que l'on y garde certains prisonniers d'importance, au nombre desquels se trouve Vander Mersch. Un marchand, qui joue un

Digitized by Google

rôle important parmi les démagogues, nous a promis à deux reprises de nous en procurer l'entrée, si nous voulions nous arrêter encore ici quelques jours, et attendre celui où il seroit de garde à ce poste. Mais c'eût été acheter trop cher le plaisir de satisfaire notre curiosité.

Je terminerai cette lettre par une simple réflexion. Au milieu de ce chaos de reproches et d'invectives dont les divers partis belges s'accablent mutuellement, la question de droit disparoît. L'incapacité révoltante des partisans de l'empereur, et de ceux des Etats, décèlent l'éteignement dont ces méprisables caffards ont frappé tous les esprits, en les plongeant dans l'abîme profond de l'ignorance, et étouffant en eux tout sentiment de la dignité de leur être. Par-tout où les crimes qui naissent de l'esclavage ont dépravé les consciences; par-tout où la dégénération est telle que le coupable trouve son repos dans l'absolution d'un prêtre; par-tout où les hommes croient possible de se réconcilier si facilement avec la Divinité; là, dis-je, les droits de la raison et de la morale universelle sont nécessairement foulés aux pieds. L'honneur

et la honte cessent d'être les mobiles de nos actions, et bientôt l'on oublie jusqu'au nom même de la vertu.

XXIIIe LETTRE.

La Haye (1).

Nous étions entrés à Anvers sans qu'on nous fît les questions accoutumées, et nous

(1) Long. 21, 25; lat. 52, 3. Ville magnifique des Provinces-Unies, et que les géographes, ainsi que les voyageurs, s'obstinent toujours à nommer bourg ou village. Elle est le centre du gouvernement de la république, la résidence des Etats-Généraux des Provinces-Unies, des ministres et des ambassadeurs étrangers. Ce prétendu village est comparable aux plus belles villes de l'Europe par son étendue, le nombre, la beauté de ses édifices et de ses rues, ses délicieuses promenades et son commerce en livres, que les prohibitions de la France ont rendu si florissant. La population de la Haye s'élève à plus de quarante mille individus. Elle est située à une lieue de la mer; 1 N. O. de Delft; 3 S. O. de Leyde; 5 N. O. de Rotterdam; 12 S. O. d'Amsterdam; 85 N. par E. de Paris.

La Haye a produit plusieurs grands hommes, entr'autres Fréderic Ruysch, le plus célèbre anatomiste de

Digitized by Google

en sommes sortis avec la même facilité. Durant tout notre voyage à travers le Brabant, le Hainault et la Flandre, on ne nous a demandé qu'une seule fois notre passeport. Je croirois volontiers que cette négligence étoit l'effet de nos manières simples, ainsi que de notre extérieur qui certes n'appelloit point le soupçon. Car, en général, les nouveaux souverains de la Belgique sont peu confians envers les voyageurs.

l'Europe, né en 1638, mort à l'âge de 93 ans. On lui doit l'excellent Commentaire sur la description du jardin des plantes d'Amsterdam, par Commelin. Amsterdam, Blaew, 1697—1701 ; 2 vol. fol. fig. On a publié aussi une édition complète des œuvres de cet homme immortel. Amsterdam ; 4 vol. 4°. fig.

Jacques Golius, mort à Leyde, en 1667, à l'âge de 71 ans, célèbre par plusieurs ouvrages sur la littérature orientale. Les plus rares et les plus chers sont un Lexicon arabe et latin. Leyde, Elzevir, 1653 ; fol. ; — les Elémens d'Astronomie d'Alfargan, avec de savans commentaires. Amsterdam, 1699 ; 4°.

Chrétien Huygens, mathématicien célèbre, inventeur des horloges à pendule, mort en 1695, à 66 ans. La collection complète de ses œuvres a été publiée à Leyde en 1724—1728 ; 4 vol. 4°. fig.

Jean Second, auteur de Pancharis, et de plusieurs autres poésies érotiques, sous le titre de *Basia*, imprimées à Leyde en 1631 ; *in*-12.

Digitized by Google

A quelques milles d'Anvers, nous n'avons plus trouvé qu'une vaste lande, où l'œil ne découvroit qu'un horizon dont la monotonie étoit interrompue par quelques clochers épars à une grande distance l'un de l'autre. Des herbages durs et secs, des bruyères, quelques bouleaux rares et isolés, et divers grouppes de jeunes pins disséminés à regret sur ce terrein humide et sablonneux, nous rappellèrent certaines contrées du nord de l'Allemagne et de la Prusse. En moins de sept heures, nous arrivâmes sur le territoire hollandois. Nous trouvâmes dans un village, où nous fîmes repaître nos chevaux, plusieurs paysans dont la physionomie étoit dure et fortement prononcée, mais qui nous parurent avoir une sorte de franchise et d'activité. Nous remarquâmes plusieurs servantes très-lestes, qui s'emparèrent avec zèle de nos chevaux, de notre cocher, ce qui offroit un contraste piquant avec la mine assoupie des Brabançons.

Le chemin sablonneux se prolonge sur la crête d'une digue élevée, jusqu'à une petite ville située sur la baie qui retient ici le nom de Hollands-Diep. Alors le paysage

Digitized by Google

s'égaie. Nous apperçûmes même du côté de la mer un horizon sans bornes. La quantité de barques de toutes grandeurs qui vont et viennent çà et là, les bateaux des pêcheurs, les oiseaux de passage qui croisoient en grand nombre sur la superficie de l'eau, les longues allées de saules au dessus desquelles paroissoient dans l'éloignement l'extrêmité des clochers et des toits de briques, produisoient un ensemble assez agréable. De Moerdyk, qui ne contient qu'un petit nombre de maisons, nous allâmes à Hollands-Diep. L'aspect de cette partie de la Hollande nous rappella l'inondation qui, en 1421, changea soixante-douze villages en un bras de mer, et sépara Dordrecht du continent.

Mais l'aspect riant et pittoresque des villages de la Hollande dissipa bientôt ces nuages sombres. De charmantes maisonnettes très-propres, des rues entrecoupées de canaux, plantées de tilleuls, et pavées de petites briques uniformes, à-peu-près comme dans les vestibules de nos maisons, formoient, avec cet air de santé qui règne sur tous les visages, un ensemble dont les diverses parties étoient en rapport avec le

tout. Cette apparence, qui n'est muette que pour les esprits superficiels ou inobservateurs, étoit la preuve la moins équivoque que nous étions enfin arrivés sur une terre libre et dans la métropole de l'industrie. Nous eûmes besoin de trois chevaux forts et bien nourris, à cause des chemins difficiles où l'on rencontre de si profondes ornières, que nous étions à chaque instant sur le point de verser.

Mais lorsque nous eûmes atteint le village d'Haaringsdyk, qui a au moins une demi-lieue de long, et qui est pavé de briques, nous fûmes agréablement surpris de voir de tous côtés régner l'abondance et le délicieux spectacle du bonheur public. Heureuses les régions à la fois favorisées de la nature et de la destinée, où l'homme, placé au centre des jouissances de la vie, obtient des plaisirs faciles parce qu'il n'éprouve que des desirs bornés ; où le paysan jouit d'une habitation commode et saine ; où il savoure en paix les douceurs de cette médiocrité, si desirable et si rarement desirée, au milieu de laquelle les sages se tiennent à égale distance du besoin et du superflu ! Peuples, éveillez-vous, et com-

Digitized by Google

parez enfin le sort de ces heureux agricoles avec celui de ces êtres dégradés que la misère attend dans nos campagnes, et que le faste des villes, dont leur sueur et leur sang assurent l'opulence et la paix, relègue dans des huttes mal-saines, où ils traînent une vie languissante qui n'est pour eux qu'une mort prolongée !

Après avoir côtoyé quelque temps un bras de la Meuse détaché de la rivière qui porte aujourd'hui ce nom, nous atteignîmes vers les dix heures du soir Kattendrecht, situé sur les bords de la grande Meuse. De là, nous avons découvert Rotterdam (1), au moyen d'un nombre infini de lanternes suspendues le long du rivage. Comme il étoit tard, nous prîmes le parti de nous arrêter en-deçà de la ville, dans une petite auberge de campagne, où nous réparâmes nos

(1) Long. 21, 51, 30; lat. 51, 55. Belle et riche ville des Provinces-Unies. Elle est traversée par sept beaux canaux; son port est magnifique et l'un des plus commerçans de la Hollande : elle est située sur la Meuse, à 5 l. S. E. de la Haye; 2 S. E. de Delft; 5 N. E. de la Brille; 12 S. O. d'Amsterdam.

Cette ville est la patrie du célèbre Erasme. Voyez pag. 291, note 2; et du peintre Adrien Vander Werff. Voyez tom. I, pag. 155, note 1.

Digitized by Google

forces épuisées par les fatigues du jour précédent.

Il nous a fallu prendre place autour du foyer commun, et nous amuser de l'antique simplicité de l'hôte et de sa famille. Nous avons été reçus avec la cordialité du vieux testament ; on nous a tiré nos bottes, et l'on nous a présenté à chacun une paire de pantoufles qui pesoient au moins trois fois plus qu'elles. Je n'ai pu m'empêcher d'être touché de la bonté de cœur de notre hôte. Ce bon homme me voyant transi de froid a ôté ses pantoufles et m'a pressé de les prendre, parce qu'elles étoient, disoit il, déjà bien échauffées. Je me suis bien gardé de lui faire entrevoir que cet excès d'attention auroit passé, dans le monde poli, pour une incongruité. D'ailleurs, il avoit un air si sain, et sa petite chaumière étoit si propre, qu'il ne m'étoit point permis d'éprouver la plus légère répugnance. On nous a servi un vanneau, du poisson de mer, et des pommes de terre. Nous avons partagé la bouteille de vin de notre bon hôte, tandis que ses enfans ont bu d'assez bonne bière. Ensuite l'on nous a préparé un lit dans la chambre de parade. Cette jolie ca-

Digitized by Google

bane, et particuliérement la cheminée, étoit ornée d'une quantité de petites tablettes peintes et légérement profilées. Ces tablettes étoient garnies de plusieurs vases de terre de Delft bien vernissés et arrangés avec symmétrie, ce qui, en vérité, est préférable aux maussades gravures dont on salit les murailles de nos auberges.

Non, sans doute, tu ne seras pas surpris que je me rappelle avec délices la première belle matinée de printemps dont j'aie joui depuis mon départ. Un tel oubli n'est point fait pour les yeux, ni pour le cœur d'un affilié de l'aurore. Je devrois aussi te faire la description de la belle et riche perspective qu'on découvre des fenêtres de notre hôte à la faveur du soleil levant. Le fleuve a plus d'un mille anglois d'étendue; il coule doucement en flots légers et argentins, et porte sur sa surface azurée des vaisseaux, des brigantins, des canots, des barques de toutes grandeurs, qui vont et viennent sur ce fleuve, le remontent, le descendent, vont à voiles, à rames; selon leurs forces, leur forme, et le nombre de leurs huniers, marchent avec lenteur, ou, poussés par le vent, s'abandonnent à la rapidité du fleuve.

Digitized by Google

De ce côté nous vîmes les édifices de Rotterdam s'élever avec majesté, et se dessiner à travers les rayons du soleil. Le grand clocher quadrangulaire de la cathédrale, le spacieux bâtiment de l'amirauté, la superbe chaussée plantée de tilleuls et qui a plus d'une lieue d'étendue, l'innombrable quantité de mâts qui, entremêlés avec les édifices, les surpassent en hauteur, les moulins à vent qui, dans l'intérieur et aux environs de la ville, sont pour la plupart sur des corps de mâçonnerie semblables à des clochers ; enfin, les fauxbourgs, ornés de maisons de campagne et de magnifiques jardins, qui se prolongent en ligne droite sur les deux rives du fleuve, rendent ce point de vue un des plus riches et des plus pittoresques de l'Europe.

Nous avons pris un bateau, et nous avons employé la journée à reconnoître Rotterdam ainsi que ses environs. Il existe peu de promenades plus agréables et plus variées. Cette ville est de moyenne grandeur, et c'est avec justice que les voyageurs ont parlé de sa magnificence. Si j'étois forcé d'y fixer mon séjour, la rue qui mène au port le long de la Meuse, et qui est ombragée par

Digitized by Google

de grands ormes entremêlés de superbes tilleuls, seroit certainement celle que je préféreroïs à toutes les autres. De ce côté l'aspect du fleuve est si enchanteur, qu'on ne peut se lasser de l'admirer.

En arrivant par la campagne, nous avions remarqué plusieurs blanchisseries, toutes plus vastes les unes que les autres. Rien d'aussi piquant que le spectacle de l'activité qui règne sur le port, dans les rues et sur les canaux. Une foule de vaisseaux et de petits bateaux qui se croisent, de grandes *praines* rangées en file pour ramasser le limon des canaux, le nombre infini de voitures chargées d'hommes occupés à transporter des tonneaux, des balles de marchandises, attestent, au premier coup-d'œil, combien le commerce de cette ville est actif et florissant. La bourse est petite, mais propre; les cafés qui l'entourent sont continuellement remplis d'une foule de négocians, de facteurs, de marins de tous grades, d'étrangers de toutes nations, image vivante de ce besoin de communication si impérieux pour des hommes que rassemble un même but, celui de jouir des délices que procure une vie active.

Digitized by Google

Il n'est pas facile de reconnoître ici l'énorme et incalculable décadence du commerce des Hollandois, qui, depuis l'année 1779, a été accélérée par une suite de circonstances malheureuses. Il faut des yeux exercés, et qui ne se laissent point surprendre aux illusions de cette richesse et de cette activité extérieures dont je viens de te parler. Durant les cent années qui se sont écoulées depuis l'assassinat des frères de Wit (1672), les guerres que les Hollandois ont soutenues contre Louis XIV, celles qui ont existé sous Guillaume et ses successeurs, en donnant une nouvelle énergie au commerce de l'Angleterre, ont dû circonscrire insensiblement celui de la Hollande, et préparer par degrés sa chûte actuelle. La neutralité des Pays-Bas, durant la guerre de sept ans, lui offroit la plus brillante perspective : enfin, la rupture survenue entre l'Angleterre et ses ci-devant colonies, ajoutoit encore aux avantages que pouvoient espérer les Provinces-Unies.

Lorsque la France et l'Espagne se furent déclarées en faveur de l'indépendance de l'Amérique septentrionale, et que la Russie eut proposé la neutralité armée, à laquelle

Digitized by Google

accédèrent toutes les puissances du nord de l'Europe, le commerce de la Hollande s'éleva subitement à une hauteur qui lui fit méconnoître ses véritables bornes. Alors elle conclut un traité avec la France, et cette alliance subreptice devoit tourner entiérement au profit de la Grande-Bretagne : l'événement a justifié ce que j'avance ici. Les négocians des Provinces-Unies avoient en mer des marchandises pour plus de cinquante millions de florins, et la plus grande partie de cette richesse devint la proie des forbans anglois. En Amérique Saint-Eustache, Essequebo et Demerary, ainsi que Négapatan dans l'Inde tombèrent au pouvoir des Anglois. Le cabinet Britannique eut en outre une influence si marquée dans les affaires des Pays-Bas, que la flotte auxiliaire des Hollandois destinée pour Brest n'osa s'y rendre ; ce qui fut très-préjudiciable aux intérêts de la république.

A peine eut-on conclu avec l'Angleterre une paix honteuse, que l'empereur fut obligé de consentir de nouveau au sacrifice des droits qu'il réclamoit sur la libre navigation de l'Escaut. Les millions qu'il fallut lui donner en indemnité, ceux qui furent

Digitized by Google

dépensés lors de la guerre civile, l'habitude routinière des riches capitalistes de prêter leurs fonds disponibles à l'étranger, au lieu de les laisser sagement circuler dans le commerce indigène, et plus encore l'usage de naviguer sous pavillon étranger, mode corrupteur au moyen duquel la majeure partie des profits du commerce par interlope fut perdu pour la Hollande ; toutes ces causes réunies devoient produire un épuisement total dans le trésor public, elles ont opéré la stagnation des diverses branches du gouvernement ; et dans ce deuil général des intérêts publics, elles ont accru l'aigreur des deux partis, qui se sont mutuellement accusés d'être les auteurs de ce désastre.

D'un côté, l'aveugle obstination des villes commerçantes à conserver leur rapport d'intérêt avec la France, sans même entrevoir l'état de détresse dans lequel cette puissance étoit plongée à raison de l'incompréhensible dilapidation de ses finances ; de l'autre côté, la coupable arrogance de certains employés du gouvernement, la trahison secrette de ceux qui conspiroient sous le voile spécieux des intérêts de l'Etat, les entreprises sourdes et continuelles des malveillans

Digitized by Google

malveillans contre la liberté constitutionnelle ; une semblable réunion de circonstances coïncidentes devoit nécessairement entraîner le déchirement du corps politique et toutes les horreurs de la guerre civile.

Ces querelles sanguinaires et la médiation armée du roi de Prusse comblèrent la mesure des maux qui pesoient depuis longtemps sur la république, et achevèrent de lui ravir ce que la négligence d'une politique oblique avoit épargné : l'aisance et la paix intérieure des familles. Après la retraite des Prussiens survint l'inondation de 1788, qui fut occasionnée dans plusieurs cantons par la nécessité où se trouvèrent les habitans de rompre les digues pour se soustraire aux invasions de l'ennemi. Deux autres inondations qui eurent lieu en 1789, causèrent à Gorcum et en d'autres endroits un dommage d'un demi-million ; enfin l'épuisement des finances ayant nécessité un secours extraordinaire, on fut obligé d'établir un impôt de vingt-cinq pfennigs, dont une partie considérable passa dans les mains des ennemis même de la chose publique.

L'imprudente et puérile vindicte qui détermina le gouvernement à ne promulguer

Digitized by Google

qu'une amnistie incomplète, occasionna l'émigration d'un grand nombre de familles, causa plus de ravages que l'inondation et la guerre, et entraîna la ruine presque totale du commerce des Indes occidentales. J'ajouterai même qu'il faut également attribuer à cette mesure imbécille, l'état déplorable où se trouve aujourd'hui la compagnie des Indes orientales (1). Mais la génération précédente par sa persévérance, ses soins laborieux, sa sobriété, son économie, sa prévoyance, son courage, la hauteur de ses entreprises et son infatigable activité étoit parvenue à amonceler une telle masse de richesses sur ce sol artificiel; enfin notre hémisphère est tellement accoutumé à voir les Hollandois maîtres du commerce d'échange, qu'encore actuellement, après avoir essayé d'établir un commerce actif avec des sommes empruntées aux Hollandois même, ce phénomène de l'industrie batave a fait

(1) (*Note de l'Auteur.*) Joignons à tous ces désastres l'inondation de Rotterdam survenue depuis 1730, l'incendie des magasins de l'amirauté d'Amsterdam, les pertes multipliées de la compagnie des Indes orientales, et n'oublions pas sur-tout la nomination de deux commissaires *stadhoudériens* pour Batavia.

Digitized by Google

échouer les tentatives des villes les plus considérables de notre Europe. Les Hollandois sont encore, quoiqu'en moindre masse qu'autrefois, les facteurs de toute l'Europe et prescrivent des loix au commerce du change. Aujourd'hui même les nations commerçantes écrivent à Amsterdam pour en connoître le cours.

Nous avons quitté Rotterdam (1) le lendemain matin, après avoir payé notre tribut d'hommages à la statue du sage et ingénieux Erasme (2). Quoique cette statue, ou

(1) Cette ville renferme encore un grand nombre de cabinets de tableaux et d'histoire naturelle qui mériteroient un détail particulier.

Les arsenaux y occupent un terrein immense. La grande église, d'architecture gothique, est un édifice mal conçu, et sur-tout mal éclairé; on y trouve plusieurs mausolées. Les environs de Rotterdam sont parsemés de maisons de campagne délicieuses, et les fortifications sont garnies d'une nombreuse et belle artillerie.

(2) Enfant naturel de Pierre Gérard et de la fille d'un médecin. Il naquit à Rotterdam en 1467.

« Vous êtes un démon, ou vous êtes Erasme », lui dit le célèbre Thomas Morus, avec lequel il avoit causé long-temps sans se faire connoître.

Peu d'écrivains ont mieux mérité la réputation qu'il s'étoit acquise. Il sut être philosophe à une époque où

Digitized by Google

pour mieux dire ce monument, soit peu digne de fixer l'attention des artistes, j'ai

il n'y avoit encore que des érudits. Si Erasme eût existé dans le dix-huitième siècle, et Voltaire dans le quinzième, l'un eût été Erasme, l'autre eût été Voltaire. Mais tous les deux étoient prédestinés par la nature pour accélérer les progrès de la philosophie, et ce dernier sur-tout, pour en déterminer enfin les bases éternelles. Si l'on trouve cette assertion trop hardie, je répondrai à ceux qui voudroient l'attaquer : connoissez mieux le quinzième siècle, lisez les écrivains qu'il a produits ; lisez ensuite Erasme, et comparez.

Il voyagea en France, en Italie, fut chéri de Léon X, qui dit, en lisant son Eloge de la Folie, dans lequel les papes et les rois sont si maltraités : « ah ! je vois bien » que l'auteur a aussi la sienne ». Erasme fit plusieurs voyages en Angleterre.

La majeure partie des princes de l'Europe voulurent se l'attacher par des dignités et des bienfaits ; Paul III lui offrit même le chapeau de cardinal : mais il n'accepta que la charge purement honorifique de conseiller d'Etat de Charles-Quint, parce qu'elle ne l'engageoit à aucune résidence auprès de ce prince. « Les gens de lettres, di-» soit-il, sont comme les tapisseries de Flandre à grands » personnages, qui ont besoin, pour produire leur effet, » de n'être apperçues que de loin ».

Il mourut à Bâle en 1536, à l'âge de 70 ans.

La meilleure édition complète de ses œuvres est celle de Leyde ; Vander Aa, 1703; 11 vol. fol.

L'Eloge de la Folie, dont nous ayons une mauvaise

Digitized by Google

contemplé en particulier avec charme cette preuve d'estime et de reconnoissance des habitans de Rotterdam envers leur savant concitoyen. Nous avons pris un bateau pour nous rendre à Delft (1) : là nous avons visité la pompe à feu construite par Bolton, et au moyen de laquelle on fait monter l'eau dans le canal. L'Etat devoit faire construire deux de ces machines ; mais il s'est contenté d'en établir une seule qui a coûté cent mille florins.

traduction par Gueudeville, a été imprimé séparément *cum notis variorum*, 1676; *in*-8°.

Les Elzevirs ont donné une édition de ses Adages en 1650; *in*-12; et de ses Colloques, 1636; *in*-12. Voyez sa Vie que Burigni nous a donnée (1757, 2 vol. *in*-12), et qui renferme l'histoire littéraire du siècle d'Erasme.

(1) Long. 21 56; lat. 51, 53. Jolie ville des Provinces-Unies dans la Hollande méridionale. On y voit un bel arsenal et plusieurs édifices magnifiques. Elle est située sur la Schie, entre Rotterdam et Leyde, à 2 l. de la première; 3 de l'autre; et 1 de la Haye.

Delft est la patrie de Hugues Grotius. Voyez page 297, note 1; de Leuwenhoek. Voyez page 296, note 2; et de Théodore Graswinkel, avocat fiscal des domaines de Hollande, jurisconsulte estimé, mort à Malines en 1666, à 66 ans.

Digitized by Google

Nous avons laissé à gauche la petite ville de Schiedam (1), ainsi que les nombreuses brasseries d'eau de genièvre qu'elle renferme, et dont le nombre, m'a-t-on dit, s'élève à près de deux cents. Quoique ce rapport paroisse exagéré, il est cependant certain que la fabrication et la consommation de cette liqueur doivent être immenses, et que les richesses de Schiedam ne peuvent provenir d'aucune autre source. Je n'ai aucune connoissance particulière sur cette sorte de manipulation : mais les brasseurs hollandois savent donner à cette liqueur un montant préférable à celui même de l'eau-de-vie. Cette boisson si chère à ceux qui s'occupent de travaux pénibles, doit agir vivement sur leur constitution. Je laisse aux médecins à décider de l'effet qu'elle peut produire, d'après une longue suite d'observations et d'expériences.

Nous avons vu à Delft une manufacture de faïance qui est maintenant sous la surveillance des Etats, et dont ils ne tirent

(1) Long. 21, 53, 30; lat. 51, 53, 30. La neuvième dans l'ordre des villes de la Hollande qui députent aux Etats. Elle est située sur la Schie, à une lieue de Rotterdam; 2 N. de Delft.

Digitized by Google

qu'un mince intérêt, parce que la terre jaune angloise vient de porter le dernier coup à cet établissement. La pâte dont on se sert vient du Brabant par la voie de Bruxelles, quoiqu'on ignore précisément le lieu d'où elle est tirée. Le four le plus important, parce qu'il doit être aussi soigné que les fours à porcelaine, consiste en trois chambres situées l'une sur l'autre. Dans la troisième est placé le vase sous la moufle, le feu s'allume dans celle d'en bas. La flamme passe par des trous pratiqués autour de cette moufle, et la chambre supérieure sert à recevoir la fumée. Quoique les peintures et même la forme de ces vases soient sans goût, cette espèce de porcelaine mérite cependant la préférence sur celle de plusieurs fabriques du même genre établies en Allemagne.

Comme il nous restoit encore du loisir, nous sommes allés visiter deux églises qu'on trouve dans cette ville. Dans l'une sont les mausolées de l'amiral Tromp (1) et de Pierre

(1) Né à la Brille, ville méridionale de la Hollande. Il s'embarqua à l'âge de 8 ans pour les Indes. Elevé au grade d'amiral, il défit, en 1639, la nombreuse flotte des Espagnols, et gagna ensuite trente-deux autres ba-

Digitized by Google

Hein (1), monumens érigés au courage héroïque de ces généreux républicains. On y voit aussi le tombeau du célèbre naturaliste Leuwenhoek (2), orné d'un beau et simple bas-relief de marbre que lui a consacré sa fille. Si on juge ce morceau avec les yeux sévères d'un artiste, l'exécution en paroîtra

tailles navales. De tous les titres d'honneur dont on vouloit le décorer, il n'accepta que celui de *grand-père des matelots*, et ne prit jamais dans sa patrie que celui de bourgeois.

Tromp fut tué dans un combat contre les Anglois, le 10 août 1653.

(1) Autre célèbre amiral hollandois. Il défit la flotte espagnole, en 1626, sur les côtes du Bresil. L'année suivante, il s'empara d'une autre flotte espagnole chargée d'argent, et dont la valeur s'élevoit à près de 12 millions. En 1629, il fut fait grand-amiral de Hollande, et quelque temps après il perdit la vie sur mer, dans un combat contre deux vaisseaux de Dunkerque.

(2) Né à Delft en 1632. Célèbre physicien. Ce fut lui et Harsoeker qui découvrirent, à l'aide du microscope, les animalcules vivans dans la liqueur spermatique des animaux. Leuwenhoek mourut en 1723.

Ses divers ouvrages ont été publiés sous ce titre : *Arcana naturae delecta*, 1695 à 1719 ; 4 vol. 4°.

Le Recueil de ses *Lettres* à la société royale de Londres parut en 1722 ; 4°.

Digitized by Google

moins louable que l'intention. Dans l'autre église, on voit le magnifique monument que Guillaume Ier, prince de Nassau, a consacré à la sépulture des stadhouders. Une figure de bronze, qui représente la victoire s'appuyant sur la pointe du pied, offre un assez bel ensemble. On a érigé aussi, il y a quelques années, à Delft, un monument à la mémoire du célèbre Grotius (1).

(1) Né à Delft en 1582. Je passerai légérement sur les particularités de sa vie ; d'ailleurs celle d'un philosophe est moins dans ses actions que dans ses opinions ou ses écrits. A l'âge de 8 ans, il composa un poëme latin ; et à 15, il soutint des thèses sur la philosophie, les mathématiques et la jurisprudence. Grotius devint l'ami du célèbre Barnevelt.

Persécuté par les ennemis de ce grand homme, il fut mis en prison. Mais ayant trouvé moyen de s'échapper, il abandonna sa patrie. Alors Christine le nomma son ambassadeur en France.

L'agiographe Baillet a donné une Vie de Grotius dans ses diverses Recherches sur les enfans célèbres. Voyez la Monnoie sur Baillet, 1722.

La meilleure édition du fameux ouvrage de Grotius, sur le Droit de la Paix et de la Guerre, parut en 1700 et 1714 ; 3 vol. fol.

Grotius est auteur d'un grand nombre d'autres ou-

Digitized by Google

Nous voici maintenant à la Haye, et comme notre bagage est resté en arrière, nous avons profité de ce retard pour aller en habit de voyage visiter le village de Scheveningen, situé au bord de la mer, et assez loin des portes. Car la Haye est une ville fermée qui a des barrières, une maison commune, quoique les voyageurs s'obstinent à répéter sans cesse que ce séjour des stadhouders est le plus beau village de l'Europe. Alors nous avons trouvé une magnifique avenue de tilleuls et de chênes parfaitement alignée, et dont la fraîcheur doit être délicieuse en été. Cette avenue nous a conduits, à travers un petit bois, jusqu'au village de Scheveningen.

L'aspect de la mer étoit ravissant. Il régnoit sur les ondes un calme romantique.

vrages, parmi lesquels les théologiens, les philosophes distinguent celui qui a pour titre: *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne*, composé originairement en vers flamands, et qui fut traduit depuis en Grec, en Arabe, en Anglois, en Persan et en Allemand. Ceux qui savent qu'on a traduit en Arabe la vie de Sainte-Marie d'Agreda, à l'usage des chrétiens orientaux, cesseront de s'étonner du succès de ce Traité de Grotius, que Saint-Evremond appelloit le *vade mecum* des chrétiens.

Digitized by Google

Mais nous cherchâmes en vain sur les bords quelques objets d'histoire naturelle. Nous n'avons apperçu que des collines de sable arides et sans verdure ; tu sens qu'il nous a été impossible de vérifier l'assertion de certains géologues qui prétendent que sous ce sable il doit y avoir une couche d'argille. La mer a envahi une portion du rivage, et l'église, qui autrefois étoit située au milieu de Scheveningen, est actuellement dehors de son enceinte, et à une très-petite distance du rivage. Les quatre rangées de dunes éloignées l'une de l'autre d'environ un demi-quart de mille, diffèrent entr'elles par les divers degrés de végétation qui est plus active à raison de leur éloignement de la mer et de l'influence de l'air. Sur les dunes les plus avancées, rien n'y croît que des roseaux et des algues, avec des mousses de diverses espèces, et des houx ; tandis que sur les plus éloignées, on y voit du bouleau, des genêts, des hippophaés (1), et plusieurs autres arbustes

(1) Arbrisseau de taille médiocre, très-rameux ; il croît naturellement sur les bords de la mer, dans les sables des dunes. On le nomme *gargousier* d'Europe, ou *griset*.

Digitized by Google

dont l'apparence est fort chétive, vu la défectuosité du sol.

C'est sans doute à cause du voisinage de la mer qu'à la Haye les arbres ne sont encore qu'en boutons fermés, tandis que dans la Flandre, et même à Rotterdam, nous les avions trouvés déjà épanouis. Ainsi l'argument qu'on a coutume de tirer d'après les divers degrés de végétation des plantes, afin d'obtenir quelques données sur la formation des dunes par la mer elle-même qui semble ici les menacer, ne nous a rien offert de satisfaisant. Et je ne suis point tenté de résoudre aucun des problêmes proposés par les naturalistes, sur la formation de ces collines de sable. Je laisserai également indécise la question de savoir si à Kattwyk où le Rhin se perd, le sable contient assez d'or pour entretenir une garde aux dépens de l'Etat. Toutes les aventures de cette journée se bornèrent à la rencontre de quel-

Cet arbrisseau est garni d'épines longues fort dures, droites, et de feuilles alternes qui ressemblent à celles de l'olivier, blanchâtres, parsemées de petites écailles arrondies, percées, grises, argentées et brillantes. Ses fleurs sont en grappes, et placées sous les aisselles des feuilles.

Digitized by Google

ques femmes de pêcheurs, qui, sans hyperbole, sont bien les plus laides et les plus maussades femelles que j'aie vues de ma vie.

XXIVe LETTRE.

La Haye.

Tout ce que les voyageurs racontent du site enchanteur de la Haye; tout ce qu'on a écrit sur les divers avantages qui en rendent le séjour vraiment délicieux, n'est rien moins qu'exagéré. Cette ville est bâtie sur un vaste plateau, et autour se dessinent sur le sol plusieurs charmantes habitations; les unes grandes et commodes, les autres si noblement conçues, et si magnifiquement décorées, qu'elles mériteroient plutôt le nom de palais. La propreté la plus recherchée brille jusques dans les moindres détails, et annonce cette heureuse aisance dont le spectacle est si doux à l'œil de l'observateur sensible.

Les environs de la Haye sont plantés de

Digitized by Google

tilleuls à haute tige, qui donnent à la ville un aspect champêtre. On peut, dans tous les temps, se promener à pied sec sous leur ombrage. Les riantes campagnes que nous découvrons de notre auberge reposent agréablement nos yeux par le verd tendre des prairies qui, de tous côtés, sont entourées d'un bois de haute-futaie. Ici la nature est aussi belle qu'elle peut l'être dans un pays plat; et quoiqu'un habitant des rives du Rhin doive avoir un goût sévère, lorsqu'il s'agit de paysage et de site, j'avoue que les divers points de vue des environs de la Haye ont un grand caractère, quoiqu'ils ne soient point du tout romantiques.

Le peuple de cette jolie ville est tellement mixte, que l'on ose à peine hasarder quelques conjectures sur sa manière de vivre, ses mœurs et ses rapports politiques. J'ai remarqué avec plaisir qu'aujourd'hui on ne voit aucun mendiant dans les rues, tandis qu'elles en étoient tellement obstruées il y a douze ans, que les pauvres piétons pouvoient difficilement se soustraire à leur importunité. Nous voyons tous les matins manœuvrer plusieurs régimens sous nos fenêtres : et on ne peut aller nulle part qu'on

Digitized by Google

ne rencontre des officiers ; de sorte que la nouvelle liberté stadhoudérienne est, comme tu vois, très-surveillée. Aussi a-t-on arboré par-tout la cocarde orange. Le peuple ne souffre aucun homme dans les rues sans ce symbole uniforme, ou du moins sans un ruban de cette couleur à la boutonnière.

Nous avons observé avec plaisir que, malgré le séjour de la cour à la Haye, il existe encore dans les mœurs des habitans quelques traces de leur simplicité première. L'usage de dîner tard ne s'est même introduit que par degrés, et comme une suite nécessaire des relations de certaines familles puissantes avec le stadhouder, l'assemblée des Etats et les hautes dicasteries. Dans la plupart des maisons, on ne se met point à table avant trois heures, et chez les riches particuliers avant quatre. La classe des artisans fait, comme par-tout ailleurs, exception à la règle commune, parce qu'en général cette classe d'hommes est plus attachée aux usages anciens, et que les intervalles de leurs repas doivent être calculés d'après le besoin de réparer leurs forces.

Les tables sont peu somptueuses, mais il y règne une grande propreté. D'après ce

Digitized by Google

que j'entends dire, il paroît même que l'exemple des ambassadeurs actuels, ainsi que de plusieurs familles nobles et riches, n'a point encore introduit ici le luxe des tables, un des plus absurdes et des plus dangereux produits de la dépravation du siècle. De tous les vins étrangers, celui qu'on préfère est le vin de Bordeaux rouge dont on use même avec une assez grande sobriété. On ne le sert que long-temps après le repas, et lorsqu'on a fumé plusieurs pipes : car cette noble occupation n'a point perdu à la Haye tous ses droits, et il existe peu de maisons d'où elle soit bannie. Peut-être l'usage en est-il nécessaire à cause de l'humidité ; cependant, s'il est plus tolérable que par-tout ailleurs, il n'est point sans inconvénient, puisqu'il gâte les dents, et en ternit absolument l'émail. J'ai observé que celles même des femmes sont noires, ce qui est mis peut être injustement sur le compte du thé dont elles font usage réguliérement deux fois le jour. Cette difformité seroit plutôt l'effet d'un régime alcalescent.

A présent que je suis sur le chapitre des femmes, tu espères peut-être de longs détails ;

Digitized by Google

tails ; mais j'aime mieux me référer à mes précédentes observations. D'après le mêlange des races dont j'ai parlé, il est difficile de se former des idées précises sur la nature et le caractère du peuple de la Haye. Les inconséquences et les fautes des divers gouvernemens de l'Europe, la fluctuation des intérêts politiques actuels ont attiré ici un si grand nombre de familles étrangères, la colonie des réfugiés françois a tellement influé sur les mœurs, qu'à travers toutes ces nuances et ces innombrables variétés, il est impossible de distinguer le véritable caractère indigène.

Les modes françoises exercent ici, comme chez nous et dans toute l'Europe, un empire illimité. Ce sont elles qui disposent sans appel de la nature des étoffes et de la forme des habillemens. Les familles du second ordre affichent cependant moins de luxe, et affectent plus de modestie. J'observe qu'ici la mode des chales est devenue presque générale. Il n'y a que les femmes et les filles de simples artisans qui se dispensent d'en porter, et qui tiennent encore à leur maussade costume. Or, ce costume consiste en un simple corset d'étoffe

blanche, dont la taille courte et serrée marque non celle des Hollandoises, mais leur contour. Le nombre et l'agencement de leurs jupes donnent à ce vêtement une amplitude monstrueuse; de sorte que la partie inférieure du corps, depuis la hanche jusqu'à la cheville, ressemble à une tonne. Leur coëffure consiste en une espèce de bonnet empesé; les femmes de la campagne le surmontent d'un chapeau de paille, qui, à Rotterdam, n'est point bordé par derrière, tandis qu'à la Haye il est de forme ronde et à larges bords.

Le costume des hommes est encore moins recherché, et annonce en général une grande simplicité. Le peuple paroît préférer la couleur brune à toutes les autres. Les gens de mer sont vêtus de drap de cette couleur, ou de marron foncé. Les grosses perruques sont encore de mode dans la classe des artisans et des marchands détaillers; souvent on voit un vénérable bourgeois, vêtu d'une simple veste à manches, marcher gravement dans les rues avec un chapeau pointu à trois cornes, solidement enfoncé sur une perruque ronde et volumineuse.

Digitized by Google

Il nous sera, je te l'avoue, difficile de nous arracher d'ici; les heures y passent aussi rapidement que des minutes. Une partie de notre temps est employée à observer la foule des raretés que nous offrent à la fois l'art et la nature. Le reste du jour est consacré à parcourir diverses sociétés où règne une franche hospitalité, et dans lesquelles un voyageur accoutumé aux jouissances de l'esprit trouve amplement de quoi se satisfaire.

Cette amabilité et cette *désinvolture* (1), qui font le charme des sociétés de la Haye, décèlent l'influence de la cour ainsi que des étrangers qui affluent ici de toutes parts.

Le ton sérieux et instructif des conversations annonce que la bonne compagnie de la Haye n'est point ce qu'on décore ailleurs de ce nom, mais un cercle choisi d'hommes qui joignent à une politesse exquise les trésors d'une érudition recherchée;

(1) Forster a emprunté ce mot de l'Italien *disinvoltura. Scrive sempre al suo solito con gran disinvoltura e proprieta.* Fr. Redi, *Lettere familiare.* Fir. Manni, 1724, 1727; 2 vol. 4°. Ce mot est très-élégant en Italien, mais je doute qu'il puisse réussir dans notre langue.

Digitized by Google

j'ajouterai qu'à certains égards même les Hollandois l'emportent peut-être sur les François et les Anglois, parce qu'ils sont également exempts de cette légéreté et de ce scintillement d'idées qui caractérise les premiers, ainsi que de cette arrogante taciturnité qui donne souvent aux autres un caractère si dramatique, mais en même temps si bizarre et si peu aimable. Les idées les plus transcendantes, sur-tout en matière politique, et en général toutes les sciences qui exigent une grande sagacité d'esprit, sont ici en circulation. Il est certain qu'à la Haye, et dans toute la Hollande, l'histoire naturelle et les sciences exactes sont mieux cultivées que dans le reste de l'Europe.

Le savant et élégant Hemsterhuis étoit aux portes de la mort; ainsi, malgré notre envie, nous n'avons pu jouir de la douceur de le voir (1). Si l'on pouvoit douter que la délicatesse des perceptions, que la finesse de

(1) Je n'ajouterai rien à l'éloge mérité que Forster fait de cet illustre et vertueux savant. Ses œuvres philosophiques, Paris, Jansen, 1792; 2 vol. 8°. fig. également précieuses aux philosophes et aux gens de goût, doivent être dans toutes les bibliothèques.

Digitized by Google

goût qui est à l'esprit ce que le parfum est aux fleurs, et que cette limpidité d'idées, heureuse émanation d'une ame pure, sont, pour certains êtres privilégiés, indépendantes du climat et du sol; alors je nommerois cet être précieux et sensible. Son existence suffiroit seule pour démontrer que la Hollande peut produire, aussi bien que les autres parties de l'Europe, des imaginations vives et brillantes, et des têtes susceptibles des plus hautes conceptions. L'ame qui réside dans ce corps foible est si sensible à tous les genres d'harmonie. L'aimable et vertueux Hemsterhuis (1) est doué

Voici le titre des pièces contenues dans ces deux volumes :

Lettre sur la Sculpture.
—Sur les Desirs.
—Sur l'Homme et ses Rapports.
—De Dioclès à Diotime, sur l'Athéisme.
De l'Amour et de l'Égoïsme.
Sophyle, ou de la Philosophie.
Aristée, ou de la Divinité.
Alexis, ou de l'Age d'or.
Simon, ou des Facultés de l'Ame.

(1) Cet homme célèbre est effectivement mort peu de temps après notre départ de la Haye.

(*Note de l'Auteur*).

Digitized by Google

d'une telle délicatesse d'organes, que même son idiôme paternel lui paroît un instrument trop barbare pour servir de véhicule à ses pensées : tous ses ouvrages sont écrits en François ; et ce qui paroîtra peut-être inconcevable, quoique cette langue lui soit étrangère, il s'est formé un style entiérement conforme à son but. Cependant ses écrits sont, en Allemagne, moins connus qu'ils ne méritent de l'être. Il faut les lire dans l'original même, si l'on ne veut rien perdre de cette élégance attique qui souvent n'est qu'un souffle ou une substance purement aérienne qu'on saisit, mais qu'on ne sauroit ni traduire, ni analyser.

Pierre Camper (1), l'un des premiers

(1) On a publié l'année dernière un ouvrage de ce célèbre naturaliste, sous le titre suivant : Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes selon le climat et les âges, avec des réflexions sur la beauté, particuliérement sur celle de la tête ; ouvrage posthume de Pierre Camper, traduit du Hollandois par H. J. Jansen. Paris, Jansen, cloître Germain-l'Auxerrois, 1792 ; 1 vol. 4°. fig. Cet excellent ouvrage est divisé en quatre parties. La première traite de la différence naturelle qu'on remarque dans les traits de la physionomie des principaux peuples connus, des causes physiques de la variété des physiono-

Digitized by Google

génies que les Pays-Bas aient produit, fut, par une mort prématurée, enlevé à son ami Hemsterhuis quelques semaines avant notre arrivée. Ses vastes connoissances en histoire naturelle, en anatomie et en médecine, ont depuis long-temps établi sa réputation en Europe. A des lumières transcendantes sur les parties les plus difficiles de la science de la nature, aucun écrivain ne joignit jamais un goût plus fin, un sentiment plus exquis des beaux-arts. Ses dessins à la plume sont très-précieux, et

mies : cette partie est terminée par des remarques sur la différence de la ligne facéale. Dans la seconde, l'auteur donne plusieurs détails piquans sur les têtes des enfans, des hommes faits, et des vieillards, vues de profil et de face. Dans la troisième, Camper, après plusieurs recherches sur la beauté en général, présente une suite d'observations sur la manière de trouver les proportions de la tête. Dans la quatrième, il traite des premiers principes nécessaires pour bien esquisser une tête, de l'ovale, du triangle considéré comme un moyen sûr de bien dessiner des profils. Cette quatrième partie est suivie d'une note du traducteur sur les causes des variétés qu'on remarque dans la figure humaine et dans la couleur de la peau.

On connoît encore un ouvrage de ce célèbre naturaliste, sous ce titre : *Petri Camper Dissertatio de fracturâ patellae et olecrani, figuris illustrata*; in-4°.

son talent pour la peinture et la sculpture l'ont placé au dessus des amateurs ordinaires. Il écrivoit également bien en quatre langues différentes, et travailloit non-seulement avec une patience infatigable, mais aussi avec ce feu qui caractérise le génie. De cet exemple on peut conclure à quel degré de perfection il est possible de prétendre, dès qu'une volonté ardente et les moyens de réalisation se trouvent réunis dans le même individu.

C'est à lui que la Hollande doit la coutume salutaire de l'inoculation, et l'art si utile de prévenir par l'insertion les maladies contagieuses auxquelles les bêtes à cornes sont sujettes. Il sut combattre par son zèle infatigable et ses succès réitérés ce préjugé imbécille de ceux qui étoient assez stupides pour qualifier ces sages précautions d'attentat contre la Providence, comme si la Divinité ne savoit pas se servir aussi bien de la raison des hommes que des miasmes et des maladies, pour mettre à exécution ses desseins et ses volontés.

Jamais aucun obstacle n'a arrêté, ni même refroidi cet illustre amant de la nature. Lorsqu'il croyoit nécessaire de com-

Digitized by Google

parer les squelettes de quelques animaux, il comptoit pour rien la distance de Paris ou de Londres, et savoit toujours concilier avec ses occupations les voyages les plus éloignés, les plus pénibles même, parce qu'il les regardoit comme une source inépuisable de connoissances et de trésors utiles au bonheur du monde. Dévoré de cette soif inextinguible du bien public; passionné pour le progrès des lumières qui en sont la véritable route, la carrière de la médecine expérimentale et pratique lui parut trop resserrée.

Camper étoit riche d'un demi-million, et pouvoit par conséquent se passer de la cour; mais ses connoissances sur la situation intérieure de sa patrie, ainsi que ses liaisons extérieures, l'élevèrent aux plus importans emplois de l'Etat. La Frise, son pays natal, lui donna place et voix délibérative dans le collège de l'amirauté; et au retour du stadhouder dont il avoit défendu les intérêts, seule faute peut-être qu'on puisse reprocher à sa mémoire, il fut nommé membre du grand conseil. Cet attachement marqué pour la Maison d'Orange pouvoit avoir des suites funestes pour Cam-

Digitized by Google

per. Déjà même on avoit formé le dessein de se porter à sa maison du petit Lankum, où étoit son précieux cabinet d'histoire naturelle ; déjà on avoit amené du canon, et on se préparoit à la détruire : mais, heureusement pour les sciences, on eut le temps d'empaqueter à la hâte les objets les plus rares, et de les sauver en les enterrant dans des caves. Lorsque le danger fut dissipé, et que le calme fut entiérement rétabli, Camper prit le sage parti de transporter ailleurs son célèbre cabinet.

Nous avons employé plusieurs journées à examiner cette inestimable collection. Nous l'avons étudiée avec l'attention la plus sérieuse ; et aucun des cabinets particuliers que j'ai eu occasion de voir dans le cours de mes voyages, ne m'a paru plus digne d'exciter la curiosité des médecins, des chirurgiens et des naturalistes. La majeure partie de ces richesses consiste en diverses pièces d'anatomie, toutes de nature à jetter le plus grand jour sur les fonctions de certaines parties du corps humain ; en un mot, la collection de Camper offre un cours complet d'anatomie comparée science si utile au grand art de guérir. Cet illustre

Digitized by Google

savant avoit fait les plus amples préparations sur tout ce qui concerne les maladies du corps humain, et avoit cherché à expliquer, avec non moins de travail que de bonheur, la dégénération de l'espèce humaine par la formation deviatile des crânes humains, quoique sa collection en ce genre ne soit ni aussi riche, ni aussi nombreuse que celle de l'université de Gottingen. Les observations sur la structure des os des animaux qui jusqu'ici avoit été très-négligée, sont détaillées avec tant d'exactitude, qu'à peine reste-t-il encore quelque chose à desirer sur cette partie si essentielle de la zoologie. C'est ici que, pour la première fois, j'ai été frappé de l'extrême différence qui existe entre les petits orang-outangs (1) et ceux de la grande espèce.

(1) Nom que l'on donne, dans les Indes orientales, à l'homme sauvage ou l'homme des bois, espèce de grand singe connu aussi sous le nom de barris. L'orang-outang est de toutes les espèces de singe celle qui ressemble le plus à l'homme, et l'on s'étonne comment, avec des conformités si frappantes, il lui est si inférieur en intelligence. Par exemple, la langue et tous les organes de la voix sont les mêmes que dans l'homme; et cependant l'orang-outang ne parle pas. La configu-

Digitized by Google

Ces derniers furent amenés de Bornéo il y a quelques années, et ce fut Camper lui-même qui m'en donna avis.

Cet animal haut de quatre pieds est, à certains égards, plus semblable à l'homme que les petits orang-outangs ordinaires; tandis

ration, ainsi que les proportions du cerveau sont absolument les mêmes; et le philosophe Buffon a prononcé qu'il ne pensoit pas.

L'orang-outang a toutes les dents, même les canines semblables à celles de l'homme. Il a la face plate, unie et basanée. Les oreilles, les mains, les pieds, la poitrine, le ventre dépouvus de poils. Ceux de sa tête descendent en forme de cheveux des deux côtés des tempes. Il est velu sur le dos et sur les lombes, mais en petite quantité. Sa hauteur est depuis cinq pieds jusqu'à six. C'est le plus intelligent, le plus grave, et le plus docile des singes.

M. Vosmaër a donné la description, en 1778, d'un jeune orang-outang femelle, trouvé à Baujer-Massin dans l'île Bornéo, et apporté vivant en 1776 à la Haye, dans la ménagerie du stadhouder. Cet animal ne vécut qu'un mois, et on n'apperçut, durant ce temps, aucun signe d'écoulement périodique.

Plusieurs voyageurs m'ont assuré en Angleterre, qu'ils avoient dressé des orang-outangs à balayer, à allumer du feu, à servir à table. Cette race d'hommes ou de singes, arrachée à sa vie errante, est en général triste, et ne vit pas long-temps dans nos climats.

Digitized by Google

qu'à certains autres, il s'en éloigne davantage pour se rapprocher des paviens. Les diverses parties de sa tête annoncent une force colossale ; et, à commencer de l'extrêmité du crâne jusqu'à l'orbite où sont attachés les muscles temporaux, sa formidable denture, ainsi que ses mâchoires paroissent être parfaitement semblables à celles des grands tigres. L'os intermaxillaire, qui ne manque à aucun animal, est si mince dans les singes de cette espèce, que l'on ne peut en aucune manière l'appercevoir. A côté de cette curiosité des Indes, nous en vîmes une autre apportée des forêts de l'Afrique, savoir, un singe, ou plutôt une guenon (1) à long museau.

Je ne chercherai point à fixer ton atten-

(1) Dénomination générique des diverses espèces de singes dont la queue est aussi longue ou plus longue que le corps. Cette famille se divise en neuf espèces : les macaques, les patas, les malbrouck, les mangabeys, la mone, le callitriche, le moustac, le talapoin, et le douc.

Ces singes, assez agiles pour échapper à la voracité du tigre, deviennent la proie des serpens qui se mettent à l'affût sur les arbres, les surprennent et les dévorent.

Digitized by Google

tion sur la différence qui existe entre le rhinocéros (1) unicorne d'Asie et le bicorne d'Afrique, quoiqu'il soit impossible de la révoquer en doute. Car, dans l'une de ces deux espèces, les dents incisives manquent absolument, tandis que l'autre en est pourvue. Je ne m'étendrai pas davantage sur

(1) Le plus grand et le plus puissant de tous les animaux quadrupèdes après l'éléphant. On le trouve dans les déserts de l'Afrique et de l'Asie.

Sa hauteur est de six à sept pieds ; et depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, il a environ douze pieds de longueur. On a remarqué que la circonférence de son corps étoit égale à sa longueur.

Le rhinocéros est inférieur à l'éléphant pour l'intelligence, et il n'est guère supérieur aux autres animaux que par sa force, sa grosseur, et l'arme offensive qu'il porte sur le nez.

La femelle du rhinocéros ne produit qu'un seul petit à la fois, et à des distances assez considérables. Si le rhinocéros, comme on l'assure, acquiert toute sa croissance en quinze ans, le temps de la gestation ne peut être que de douze à quinze mois, et sa vie de soixante-dix ou quatre-vingts ans.

Le rhinocéros est l'ennemi naturel de l'éléphant. On connoît la description du combat de ces deux formidables animaux, l'un des plus imposans spectacles que puisse offrir la nature animée.

Digitized by Google

la différence spécifique qu'on observe entre les éléphans (1) de l'Inde et ceux de l'Afrique. Il est certain que si l'on en juge par les squelettes trouvés dans les antres Bayrenthiques, les dimensions de certains animaux monstrueux (2) qui ont existé jadis

(1) Le plus grand des quadrupèdes après le giraffe. Tout le monde connoît la description si vive et si animée que l'illustre Buffon nous a donnée de cet étonnant animal. Son instinct, j'oserois même dire ses vertus morales suffiroient pour confondre les partisans de l'automatisme.

L'éléphant naît en Asie et en Afrique. Ceux des Indes sont les plus grands et les plus forts. Ces animaux sont en général de couleur gris-de-fer ; il y en a de blancs, et même de rouges. Leur hauteur ordinaire est de dix à onze pieds. Ceux d'Asie en ont jusqu'à treize ou quatorze ; mais ceux d'Afrique n'en ont guère que neuf. Comme on ne connoît point la durée de leur accroissement, on ignore celle de leur vie. Cependant quelques auteurs ont écrit qu'ils vivoient depuis cent vingt jusqu'à deux cents ans.

(2) Ce n'est point ici le lieu de discuter si ces grands ossemens sont les dépouilles de certains animaux dont l'espèce a disparu de la surface du globe, ou si leur excessive grandeur est le résultat de cette végétation continuelle des corps qui sont, en apparence, dépourvus de mouvement et de vie. V. plus bas ce que dit Forster, p. 328, sur le camelopardalis des anciens, ou giraffe. Voyez aussi la note. J'observerai en passant, qu'aucun

Digitized by Google

près des rives de l'Ohio, et dont on trouve plusieurs beaux fragmens dans ce cabinet, devoient être quadruples de celles des bêtes carnivores connues, et leur grandeur double de celle de l'éléphant impérial.

Camper fils a augmenté cette collection d'une suite de minéraux qu'il avoit eu occasion de recueillir dans ses différens voyages. Il l'a également enrichie des précieux manuscrits de son père, de ses dessins, de ses planches, en un mot, de tout ce qui pouvoit servir à l'impression des divers écrits que ce savant avoit rassemblés, dans la louable intention de donner à ses travaux le degré de perfection dont ils étoient susceptibles.

Je n'avois pas revu depuis douze ans le beau cabinet de coquilles de Lionnet (1),

des animaux de la terre n'égale en grandeur certains animaux des mers du Nord. Le cachalot a depuis quatre-vingts jusqu'à cent pieds de longueur.

(1) Les principaux ouvrages de Lionnet sont:

Théologie des insectes, trad. de l'Allemand de M. Lesser, avec des remarques. Paris, Chaubert, 1745; 2 vol. *in*-12.

Traité anatomique de la chenille qui ronge le bois de saule. La Haye, 1760; *in*-4°. fig.

qui

qui en a gravé lui-même les plus belles pièces. Disons un mot de cet anatomiste célèbre qui s'est occupé durant un si grand nombre d'années à disséquer des insectes. Qui croiroit que ses étonnans et immenses travaux fussent le fruit de ses heures de loisir ? Il servoit les Etats-Généraux en qualité de déchiffreur et de secrétaire intime. Mais cette pénible fonction ne l'empêcha pas de se livrer aux sciences, parce que dans une constitution républicaine on respecte le caractère individuel de l'homme ainsi que ses penchans, au lieu d'admettre ce principe erroné de ces despotes orgueilleux qui, rabaissant l'homme jusqu'à l'automatie, considèrent les divers membres de l'Etat comme de simples rames destinées à mouvoir servilement sous les ordres d'un seul, la grande machine du corps politique.

Si les sciences, et sur-tout celle de la nature, ont fait ici de rapides progrès, il faut en attribuer la cause à l'exemple de certains hommes assez prépondérans pour fixer sur eux les regards de tous. Les savans Hemsterhuis, Camper et Lionnet ont tellement influencé les idées de la majeure partie de leurs compatriotes, que l'étude de l'histoire

naturelle est devenue presque générale parmi les personnes éclairées de la Hollande : le prince Demetrius Gallitzin, qui a consacré plusieurs années à l'étude de la minéralogie, ainsi qu'aux expériences de la physique transcendante, a de son côté singuliérement contribué par son zèle à propager à la Haye l'amour de ces deux sciences.

Sa riche et précieuse collection de minéraux est l'ouvrage d'un connoisseur éclairé, qui s'est principalement attaché à recueillir tout ce qu'il a pu trouver de plus rare en ce genre. Nous y avons admiré un morceau de pierre sablonneuse, long d'un demi-pied, apporté depuis peu du Bresil, et d'une espèce inconnue ; ce qui démontre que le granit mixte des carrières de Transylvanie doit attirer l'aimant encore plus que le basalte. MM. Voël père et fils nous ont fait voir ensuite leur cabinet de minéralogie qui fixa notre attention par la beauté, le choix, et le parfait assortiment des diverses pièces qu'il renferme.

Maintenant je vais te parler d'un muséum qui, sous tous les rapports, mérite d'être placé au premier rang, et qui n'est guère comparable qu'à lui-même. Ce magnifique

Digitized by Google

sanctuaire des curiosités de la nature est le cabinet d'histoire naturelle appartenant aux princes d'Orange. Il faut convenir qu'une collection de ce genre surpasse les forces des plus riches particuliers ; c'est aux princes seuls à se signaler ainsi dans les sciences, au lieu de prostituer leurs richesses à de vains plaisirs qui ne font qu'accroître la difficulté de les désennuyer. Rien sans doute n'est plus propre à faciliter la revision générale des divers règnes de la nature, ni à faire connoître l'histoire des corps séparés, ni enfin à accélérer le progrès de la première et de la plus indispensable de nos connoissances, que ces vastes collections des productions variées de la terre, de l'air et des eaux.

On s'étonnera de trouver à la Haye un si grand nombre de cabinets particuliers d'histoire naturelle. Faut-il que de simples citoyens se soient ainsi dévoués à servir la cause de la philosophie, en lui consacrant leur fortune et leurs veilles, tandis qu'on voit nos indolens monarques d'Europe sommeiller lâchement sur leur trône, et négliger ainsi la partie la plus essentielle de leurs devoirs?

Digitized by Google

car le progrès des sciences est un des premiers mobiles de la félicité publique. L'éducation imbécille et *désastreuse*, ou, pour mieux dire, l'éducation négative de la majeure partie de ceux que le sort condamne à régner, est fondée sur des principes si destructeurs, qu'il est dans la nature de ces êtres infortunés de ne concevoir aucune idée sur l'ordre, l'utilité, la nécessité des choses, qui ne soit l'inverse de celles des hommes instruits et sensés. Peut-être n'excepterai-je de ce reproche général que la seule cour de la Haye.

La magnificence, l'entretien, la décoration du cabinet du stadhouder; la rareté, le choix des morceaux qu'il renferme, étonnent au premier coup-d'œil les personnes même les plus habituées à observer les curiosités de ce genre. Mais plus on l'examine, plus on l'analyse en détail, plus l'étonnement s'augmente, et plus on regrette de ne pouvoir consacrer des semaines entières à les étudier. Les présens que le prince d'Orange reçoit journellement des gouverneurs des diverses possessions que les Hollandois ont dans les Indes, disparoissent au milieu

Digitized by Google

de la foule des objets qu'il fait acheter à grands frais dans les quatre parties du monde.

Un seul homme ne pourroit suffire à l'entretien, à l'accroissement, ni à la pénible fonction de montrer en détail aux étrangers ce muséum célèbre, où affluent sans cesse les voyageurs de toutes les nations, si l'on n'avoit soin de distinguer les naturalistes de profession de la tourbe des *promeneurs* qui ont des yeux non pour s'instruire, mais pour dépenser leur stérile curiosité. Deux heures au plus leur suffisent pour traverser, comme au British-muséum, les diverses salles qui le composent, et s'extasier sur des objets qui ne sont pour eux que bizarres. Mais les savans ont un accès libre dans ce magnifique cabinet; ils peuvent y entrer aussi souvent, et y rester aussi long-temps qu'ils le desirent : tu juges si nous avons profité de cette permission pour nous faire ouvrir les riches armoires où l'on a classé le règne animal. C'est ici où l'illustre Pallas puisa les premiers élémens des connoissances qui l'ont rendu depuis si célèbre.

M. Vosmaër nous a conduits à plusieurs reprises dans ce temple consacré à l'étude

Digitized by Google

de la sage et belle nature. Il nous a montré en même temps divers morceaux nouvellement arrivés, et qui n'étoient point encore classés ; tels, par exemple, que le squelette d'un des plus grands crocodiles (1) du Nil

(1) Cet animal monstrueux, qui est de la famille et du premier genre des lézards, n'habite que les contrées chaudes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique.

Aucun animal n'est plus hideux et n'inspire plus d'horreur. Ses paupières supérieures sont élevées et très-ridées, ce qui lui donne un regard menaçant. Les bords sont amincis et striés transversalement. Ses dents sont inégales et disposées sur un seul rang vers le bord de chaque mâchoire.

Selon Gronovius, la queue des crocodiles a une longueur égale à celle du corps, et est composée dans sa totalité de quarante-deux segmens. Au reste, la description que Linnæus fait de ce formidable quadrupède ovipare, diffère en plusieurs points essentiels. Il paroît certain que le nombre des segmens varie dans les différens individus. Ces variétés indiqueroient-elles l'âge, le sexe, ou une race particulière?

Les pieds de devant sont palmés et fendus en cinq doigts. Les pieds de derrière le sont moins sensiblement, et n'ont que quatre doigts. La couleur du corps est cendrée, ou plutôt livide, marquée de plusieurs bandes transversales et ondées : elles sont au nombre de quatorze.

Adanson, dans son voyage au Sénégal, distingue deux

Digitized by Google

qu'on ait encore vu en Europe, et celui du

espèces de crocodiles. Voyez la description qu'il en donne. Il n'y a point d'endroit, ajoute-t-il, où les crocodiles soient plus multipliés que dans celui qu'on appelle l'Escale aux Maringouins. C'est le lieu vers lequel le Niger ou Sénégal quitte sa direction, pour descendre à-peu-près du nord au sud jusqu'à son embouchure. Plusieurs de ces monstres omnivorés ont depuis quinze jusqu'à dix-huit, et même vingt pieds de longueur. On en voit dans la rivière des Amazones, particuliérement dans les îles inhabitées, et qui ont, dit-on, jusqu'à vingt-cinq pieds de long, même plus.

Ceux du Gange se nomment gavial. Leur voix est un cri fort et aigu qu'ils redoublent rarement. Lorsqu'ils sont jeunes, ce cri ressemble au miaulement du chat.

Les naturels des Antilles appellent cayman le crocodile de cette vaste contrée.

La femelle pond cinquante à soixante œufs à la fois, et ces œufs ne sont que de la grosseur de ceux d'une poule d'Inde. Quelques auteurs prétendent, mais sans l'avoir vu, que l'accouplement de ces animaux se fait ventre à ventre.

Les principaux ennemis du crocodile sont, comme l'on sait, l'hippopotame et l'ichneumon, espèce de mangouste, le requin, le poisson armé, et la grande espèce de tortue, nommée caouane. Mais la manière dont l'ichneumon lui fait la guerre, en se précipitant, dit-on, dans ses entrailles, est un conte puérile.

Les écailles de ces animaux amphibies sont imperméables, même aux coups de mousquet. Le ventre est

Digitized by Google

camelopardalis (1) des anciens, nommé giraffe par les modernes; ce quadrupède

le seul endroit de leur corps où le fer puisse pénétrer. Joseph Acosta rapporte qu'un Indien s'étant élancé à l'eau, se glissa, armé d'un couteau, sous le ventre d'un crocodile qui lui avoit enlevé son fils en bas-âge. L'animal blessé retourna vers le rivage, et y déposa l'enfant à demi-mort. Qui croiroit que ces monstres, l'effroi des animaux de la terre et de la mer, sont susceptibles d'être apprivoisés, même capables d'une espèce d'attachement et d'obéissance pour celui qui les nourrit?

(1) Le plus grand et le plus doux des animaux sauvages. Les Italiens l'ont nommé *giraffa*, mot formé de l'Arabe *girnaffa* ou *zurnafa*. Cet animal ne se trouve que dans les déserts de l'Abyssinie, de l'Ethiopie, et de quelques autres provinces de l'Afrique méridionale et des Indes.

Les descriptions qu'on a faites de ce quadrupède, principalement celles qui nous ont été transmises par les auteurs italiens, sont toutes ridicules, ou du moins très-inexactes. La description de Vaillant est la seule à laquelle on doive ajouter foi. Le giraffe qu'il avoit apporté d'Afrique, et que tout le monde a pu voir dans son cabinet, est une preuve démonstrative que les jambes de devant de ce singulier animal ne sont point d'une longueur démesurée, comme on l'avoit prétendu jusqu'à présent. J'invite les curieux en histoire naturelle à consulter son Voyage d'Afrique, tom. II, depuis la page 393 jusqu'à la page 399.

Digitized by Google

est de la dernière rareté, et semble plutôt une création de la fantaisie des hommes qu'un des anneaux de la grande chaîne de la nature. Son trot, dit-on, a donné l'idée de la marche du cavalier dans le jeu des échecs. Le cou du giraffe est d'une excessive longueur, et n'est composé cependant que de sept vertèbres, comme celui de tous les autres quadrupèdes ; tant il est vrai que la nature obéit, jusques dans ses écarts, aux sévères loix de l'analogie. Lorsque cet animal extraordinaire dresse son cou énorme, sa hauteur est de dix-huit pieds. On voit encore dans ce muséum le squelette entier du grand orang-outang dont Camper n'a que la tête ; les bras sont d'une longueur énorme, tels que ceux du singe nommé par certains naturalistes gibbon-golock, ou lar.

Il seroit insensé de vouloir donner une description détaillée d'un cabinet où chaque objet est digne de l'attention du naturaliste, et dans lequel le simple curieux trouve des échantillons de tout ce qui existe de plus important et de plus intéressant dans la nature. Il suffit de dire qu'un muséum, où l'on a réuni le rhinocéros et l'hippopo-

Digitized by Google

tame (1) à côté du colibri (2) et du plus petit insecte, est digne, sous tous les rap-

(1) Espèce d'animal amphibie à quatre pieds, qui ne rumine point, qui habite plus dans l'eau que sur terre, qui tient extérieurement du cheval et du bœuf, mais dont le caractère principal est d'avoir quatre doigts garnis d'ongles à chaque pied; et à chaque mâchoire, quatre dents incisives. Brisson dit que l'hippopotame a en tout 44 dents; ses molaires sont quarrées ou barlongues, assez semblables aux mâchelières de l'homme, si grosses qu'une seule pèse quelquefois plus de trois livres, et les canines inférieures environ 12 à 15 livres chacune. Lorsqu'il frappe ses dents l'une contre l'autre, il en jaillit des étincelles. L'ouverture de sa bouche est énorme; elle a plus d'un pied et demi, et elle est de forme quarrée. Sa vue est perçante, et son regard terrible; cependant il n'est point d'un naturel féroce. L'hippopotame est plus grand et aussi gros que le rhinocéros. Sa peau est très-épaisse. Il pèse jusqu'à deux mille cinq cents livres.

Cette espèce d'animal paroît être confiné en des climats particuliers, et ne se trouve guère que dans les grands fleuves de l'Asie méridionale et de l'Afrique, comme l'Indus, le Gange, le Nil, le Sénégal, la Gambra, le Zaïre, etc. Il peut marcher et se tenir long-temps au fond des eaux; mais, comme il n'est pas véritablement amphibie, il est obligé de venir respirer sur terre. Sa voix est une sorte de hennissement, ou un cri moyen entre le mugissement du buffle et le hennissement du cheval.

Digitized by Google

ports, d'exciter l'intérêt et l'admiration du voyageur philosophe.

Dans le mâle, les parties de la génération sont habituellement cachées sous la peau. Dans la femelle, au dessous de l'entrée du vagin est un follicule qui a environ deux pouces de profondeur, mais où l'on ne peut voir aucune ouverture en dedans. Elle n'a point de mammelles pendantes, seulement deux très-petits mammelons. Quand on les presse, il en jaillit du lait aussi doux et aussi bon que celui de vache. La femelle fait son petit à terre et l'y allaite. On ignore la durée de leur gestation.

(2) Ce charmant oiseau du nouveau continent a les mêmes mœurs, les mêmes habitudes que l'oiseau-mouche.

On en distingue dix-sept espèces différentes; la plus brillante et la plus agréable de toutes est celle qui est connue sous le nom de *colibri-topaze;* sa tête est d'un noir de velours pourpré; la plaque qui couvre la gorge et le haut du cou est couleur de topaze, tirant sur le verdâtre glacé. Les grandes pennes des ailes sont brunes-violettes; le reste du plumage est d'un rouge de cuivre rosette. Cette espèce de colibri est la plus grande de toutes.

Celui du Bresil et de Cayenne est le plus petit de tous les colibris connus.

Cet oiseau, malgré son extrême foiblesse, est peu méfiant; il se laisse volontiers approcher. Son cri est une sorte de bourdonnement semblable à celui de l'abeille.

Digitized by Google

La ménagerie, située à Loo (1), n'est qu'une école de plantes pour le cabinet d'histoire naturelle, à raison de l'insalubrité du lieu.

Les Etats-Généraux et les hautes dicasteries s'assemblent dans le vieux château et dans la salle d'Orange. J'entreprendrois volontiers de t'en faire la description, si je n'étois point forcé d'employer le reste du jour à tous les préparatifs de notre départ (2). Il a fallu un Dieu pour couper

Il vole avec tant de rapidité, ses ailes s'agitent avec tant de vitesse, qu'il paroît immobile dans les airs. Mais croiroit-on que ces êtres charmans se livrent entr'eux des combats opiniâtres? Les coups de bec sont si vifs et si redoublés, que l'œil ne peut les suivre.

(1) Maison de plaisance appartenant aux princes d'*Orange*, dans la Gueldre hollandoise.

(2) La Haye renferme encore plusieurs édifices dignes de la curiosité du voyageur.

Le palais du stadhouder, vieil édifice d'une architecture médiocre; l'ameublement est assez somptueux. La collection de tableaux, appartenant à la Maison d'Orange, est une des plus estimées de l'Europe. Le cabinet de médailles et de pierres gravées a de la réputation.

La charpente du temple neuf est un chef-d'œuvre en ce genre.

Digitized by Google

les liens qui nous tenoient enchaînés à la Haye. Nous partons cette nuit.

Demain à midi, nous serons sur le chantier d'Amsterdam, et nous verrons lancer le nouveau *Triton*. A peine nous reste-t-il aujourd'hui assez de temps pour prendre congé de tous nos amis, et pour nous plaindre avec eux de la peine que nous cause une séparation aussi précipitée.

Les environs de la Haye offrent les plus agréables promenades de l'Europe. Une des maisons de campagne du prince, nommée la maison du Bois, est un bâtiment d'assez médiocre apparence, mais meublé avec goût.

Digitized by Google

XXVe LETTRE.

Amsterdam (1).

Quelle métamorphose ! une seule nuit a suffi pour nous transporter dans un monde

(1) Long. 22, 39 ; lat. 52, 22, 45. Grande ville des Provinces-Unies. Ses murailles sont hautes et bien fortifiées. Le pont, qui joint le rempart d'un côté de l'Amstel à l'autre, est un des plus beaux morceaux d'architecture du pays.

On y trouve deux synagogues. La maison-de-ville et la bourse sont magnifiques. Amsterdam est située à l'embouchure de l'Amstel au milieu de l'Y, bras de mer étroit qui s'avance à 6 lieues dans les terres ; à 27 l. N. d'Anvers ; 70 E. de Londres ; 105 N. de Paris ; et 225 O. de Vienne.

Cette ville a produit plusieurs grands hommes, entr'autres le fameux Spinosa, né en 1632, et mort en 1677. De tous ses nombreux ouvrages, ceux qui ont fait le plus de bruit parmi les théologiens et les philosophes, sont : 1°. *Tractatus Theologico-Politicus* ; Hamb. 1670 ; 4°. : trad. en Franç. par St.-Glain, sous trois titres différens ; Cologne, 1678 ; 12. 2°. *Opera Posthuma*, 1677 ; 4°. Amsterdam est aussi la patrie de Buchel de Voder, qui le premier introduisit la philosophie de Descartes dans l'université de Leyde. Il mourut en 1709, à l'âge de 66 ans.

Digitized by Google

nouveau ; aucun des objets qui sont aujourd'hui sous nos yeux ne nous offre le plus léger rapport avec ceux qui nous occupoient si paisiblement la veille. Le diamètre de la terre s'interpose entre nous et les souvenirs des jours précédens. Nous vivons parmi des hommes d'une autre espèce ; aussi mon imagination est-elle encore si électrisée par tout ce que je viens de voir et d'entendre, que malgré la fatigue qui m'accable, et quoique la nuit soit très-avancée, je veux essayer de te décrire les deux scènes dont je viens d'être le témoin.

Nous étions sur le chantier de l'amirauté, d'où l'on voit s'élever le magnifique arsenal de forme quadrangulaire, long de plus de deux cents pieds, reposant sur dix-huit mille pieux, et qui est environné d'eau de tous les côtés. Cet immense bâtiment est divisé en trois étages ; nous y avons trouvé tout ce qui peut servir à l'entretien d'une grande flotte. Il y règne un ordre admirable : les voiles, les cordages, les cables, la grosse artillerie avec ses munitions, les fusils, les pistolets, et les armes de toute espèce, les lanternes, les compas, les pavillons ; enfin, tout ce qui doit entrer dans l'équipe-

Digitized by Google

ment d'une flotte armée en guerre est préparé dans cet arsenal (1), et symmétriquement arrangé dans des pièces destinées à chaque objet.

L'incommensurable étendue du port se déployoit majestueusement à nos regards, et dans le lointain l'œil découvroit à peine les sables de la rive opposée. Vers la gauche s'élève une forêt de mâts élégamment vernissés, dont les extrêmités sont dorées par les rayons du soleil. En rade, plus ou moins loin des bords, sont stationnés tous les vaisseaux qui composent les forces maritimes hollandoises. Plusieurs sont privés de leurs mâts et de leurs agrêts; d'autres paroissent dans tout leur luxe, ornés de pavillons flottans, et de longues flammes attachées à l'extrêmité des mâts de hune.

Le capitaine du port nous a nommé, avec une exactitude vraiment batave, chacune de ces forteresses flottantes dont les foudres ont fait retentir les rives du *Dagger*, en défendant la cause des Hollandois. Nous

(1) Ce bâtiment, ainsi que tout ce qu'il renfermoit, fut incendié en 1791. Ce fut pour les Etats-Généraux une perte de plusieurs millions.

(*Note de l'Auteur.*)

sommes

sommes entrés avec lui dans le *Maurice*, vaisseau neuf percé pour soixante-quatorze canons, qui déjà étoit à la mer; nous avons parcouru tous les ponts, et considéré en détail la structure de cette énorme machine. A droite du port, on voit les vaisseaux de la compagnie des Indes, qui s'étendent jusqu'à l'île d'Osterburg où sont leurs chantiers.

Le mouvement des barques et de plusieurs petits bateaux à rames vivifioient la scène. Autour de nous, sur ce vaste théâtre, des milliers d'habitans de Kattenbourg (1) célébroient l'instant où l'on alloit lancer la frégate le *Triton* qu'on venoit de construire. Une multitude immense, partagée en divers grouppes, offroit aux yeux le spectacle le plus animé. Là, on voyoit une foule d'officiers, tant de terre que de mer, tous en uniforme, des matelots dans leur costume, des enfans oisifs et bruyans, des bourgeois d'Amsterdam, des femmes, des étrangers de tous les pays, dont plusieurs surpris

(1) Les habitans de l'île Kattenbourg, où est situé le chantier de l'amirauté, sont presque tous constructeurs ou ouvriers.

(*Note de l'Auteur.*)

de se rencontrer s'embrassoient ou se serroient la main avec affection.

Enfin arriva le moment décisif. On nous plaça devant la quille de la nouvelle frégate, et si près, que le flanc goudronné planoit sur nos têtes. Entiérement à l'abri de tout danger, j'admirois, ainsi que mes compagnons, avec quel art les hommes dirigent ces énormes masses, et savent écarter ainsi jusqu'à l'apparence même du péril. Si le vaisseau eût penché au lieu de glisser, plusieurs centaines d'entre nous auroient été écrasés. Tandis que je faisois toutes ces réflexions, les étais sont tombés sous les coups de maillet. Déjà on avoit enfoncé un coin derrière la quille, coupé les cables, et, comme si ce vaste corps eût senti en lui un principe vital, il commença d'abord à se mouvoir lentement et d'une manière presqu'insensible : mais bientôt, acquérant plus de rapidité, on entendit le léger claquement des cordages ; ensuite on le vit glisser vers le rivage avec une rapidité progressive. La poulaine plongea profondément, jusqu'à ce que la masse entière du bâtiment eût fendu le sein de la mer ; alors il est retombé sur son arrière avec

Digitized by Google

autant de promptitude. Les flots se sont élevés sur la rive, et leur refoulement a fait éprouver diverses secousses aux vaisseaux qui étoient à l'ancre. Les téméraires qui s'étoient embarqués sur le nouveau *Triton* ont jetté leurs chapeaux en l'air, et la rive a retenti de leurs cris d'allégresse, auxquels se sont mêlés ceux des assistans.

Souffre que je m'arrête encore un instant à méditer sur ces scènes d'activité et d'industrie. J'aime à démêler les traces du caractère national à travers le prestige dont un semblable spectacle est toujours environné. Quel autre peuple en Europe auroit eu le courage de résister durant quatre-vingts ans aux armes oppressives de Philippe le tyran, alors maître des deux Indes, ainsi qu'aux entreprises de ses successeurs? Quel autre peuple que les Bataves n'auroit pas courbé son front sous le joug, ou du moins racheté sa ruine aux dépens de ses trésors dans la malheureuse année 1672, où Louis XIV s'étoit déjà avancé jusqu'à Minden? Cependant les Provinces-Unies, sans aucuns secours, et fortes des richesses qu'elles avoient acquises par le commerce, surent avec les seuls approvisionnemens destinés à la

construction et à l'équipement de toutes leurs flottes résister aux forces maritimes de la France et de l'Espagne réunies.

Mais, sans les limites que cette nation s'étoit volontairement imposées à elle-même dans tout ce qui concerne les premiers besoins de la vie ; sans les vertus républicaines, dont l'ensemble étoit à la vérité l'effet du climat autant que celui d'un effort simultané ; il est certain que durant une si longue guerre elle auroit succombé sous l'accablant fardeau des misères inséparables d'une semblable épreuve. O mon ami ! que ne peuvent point et la prudence et un travail infatigable unis à ce besoin si légitime de conserver les biens qu'on s'est acquis ! Que ne peuvent à la longue l'habileté dans les arts mécaniques, et cette industrie toujours renaissante qui crée et qui perfectionne sans cesse ! Que de merveilles ne doit-on pas attendre de cette témérité surhumaine qui s'élance au-delà des mers, sur-tout si elle se joint à la véritable bravoure, à une résistance opiniâtre, à la sobriété au milieu de l'abondance, et enfin à l'amour inextinguible de la patrie et de la liberté ! Tout cela est plus que du phlegme !

Digitized by Google

Ainsi ce grand spectacle intéresse à la fois mes yeux, ma raison et mes pensées. Je me place en esprit au milieu du port d'Amsterdam, et je considère alors les grouppes que forme la foule des vaisseaux qui s'y réunissent des divers points du globe; je suis de l'œil les côtes qui s'étendent jusqu'à Alcmaer (1) et Enchuysen, et qui ferment, vers la rive opposée, l'embouchure

(1) Long. 22, 18; lat. 52, 37, 30. Ancienne ville de la Hollande septentrionale. C'est dans les environs d'Alcmaer qu'on fait le meilleur beurre et le plus excellent fromage de Hollande. On y trouve aussi les plus belles tulipes.

Cette ville est située à 6 l. N. E. de Harlem; 7 N. O. d'Amsterdam.

Alcmaer est la patrie du médecin Bontekoë, auteur d'une Dissertation sur le thé. La collection de ses œuvres a été imprimée à Amsterdam, 1689; 4°.

Le célèbre Jacques Metius naquit aussi à Alcmaer. On sait qu'il est l'inventeur des lunettes d'approche. Deux écoliers qui jouoient devant sa boutique durant l'hiver, surpris de ce qu'un morceau de glace placé aux deux extrêmités du tube dans lequel ils serroient leurs plumes rapprochoit à leurs yeux les objets les plus éloignés, donnèrent à Jacques Metius l'idée d'une découverte qui a plus contribué qu'aucune autre à étendre et les lumières et la puissance morale de l'homme.

Digitized by Google

du Texel. Je reporte ensuite mes regards sur la ville, les chantiers, les bassins, les magasins et les fabriques qu'elle renferme. J'écoute avec un intérêt paternel le bourdonnement de ces essaims d'abeilles diligentes qui se meuvent et s'agitent sur le rivage, dans les rues et sur les canaux. J'admire avec une sorte d'ivresse le mouvement prodigieux de tant de vaisseaux et de barques à voiles nouvellement arrivés de la mer du Sud, ainsi que la continuelle activité des milliers de moulins qui ne se reposent jamais. Quel tableau ! quel aspect incommensurable ! Combien ces scènes imposantes agrandissent l'homme, et le consolent de ses misères !

Le commerce et la navigation alimentent et électrisent la majeure partie des connoissances de l'homme. Ce fut l'intérêt qui découvrit les élémens des mathématiques, de la physique, de la mécanique, de l'astronomie, et de la géographie ; mais la raison rendit avec usure aux hommes les soins qu'ils avoient pris pour la former et l'embellir. Elle fit servir les sciences et les arts à unir les deux hémisphères, à rapprocher les nations, et annoncer les produits des diffé-

Digitized by Google

rentes zones. C'est ainsi que la lumière a fait successivement le tour du globe, et que, parvenue à son premier point de départ, elle doit retourner en arrière. Un jour viendra où, après s'être projettée sur divers points, elle doit s'éteindre pour ces régions prétendues fortunées, et reparoître sur les bords de l'Amstel.

Cet après-midi nous avons fait, selon notre usage, une longue promenade dans la ville. L'aspect du pont construit sur l'Amstel est infiniment au dessous de celui de la Meuse près Rotterdam. Les rues principales, et les grands canaux sont aussi longs et aussi larges que le beau Boompaes; les maisons sont pour la plupart des palais. Amsterdam renferme cependant plusieurs quartiers où l'on ne se tire de la foule qu'avec peine, à raison du peu de largeur des rues. Durant tout le jour, on entend un bruit auquel les oreilles ont d'abord peine à s'accoutumer, et qui n'est comparable qu'à celui de certains quartiers de Paris ou de Londres. Juge quel horrible tintamarre doit produire la foule des équipages, tant des bourgmestres que des conseillers, des divers employés du gouvernement, des di-

Digitized by Google

recteurs de la compagnie des Indes, des médecins, et des riches devenus voluptueux. Ajoute à cet élégant fracas le lourd et continuel roulement des voitures destinées au transport des marchandises, les cris aigus des ponts-levis qu'on hausse et qu'on baisse à chaque instant, et tu pourras alors te former une légère idée de la vie paisible d'Amsterdam. Dès la pointe du jour, on entend une quantité innombrable d'hommes et de femmes criant dans les rues les denrées qu'ils veulent vendre; à ce bruit succède le son des cloches; et vers le soir, des joueurs de vielle, suivis de quelques misérables chanteuses, achèvent d'écorcher les oreilles des malheureux passans.

La maison-de-ville est un grand et magnifique édifice surchargé d'ornemens et de défauts. On y trouve quelques salles assez belles, remplies de plusieurs tableaux estimés. Mes regards se sont arrêtés sur deux charmans portraits dont l'un est de Rembrant (1), l'autre de Vandyck (2); alors j'ai négligé tout le reste: car les meilleurs morceaux

(1) Voyez tom. I, pag. 396, note 1.

(2) Voyez tom. I, pag. 159, note 2.

Digitized by Google

de Bakker (1), Flink (2), Vander Halst (3), Sandrat (4) et autres bons peintres, ne

(1) Né à Amsterdam. Il excella dans le Portrait, fut un bon dessinateur, et tient un rang distingué parmi les coloristes. Selon l'*Abecedario pittorico*, il vivoit encore en 1680.

(2) Voyez pag. 232, note 1.

(3) Né à Harlem en 1613. Cet artiste peignoit avec un égal succès le Portrait et le Paysage. On a aussi de lui plusieurs petits tableaux d'Histoire assez estimés. Son dessin est pur, sa touche moëlleuse, et son coloris séduisant. Voyez il Gabinetto aureo. Cart. 311.

(4) Né à Francfort en 1606. Bon peintre et biographe célèbre. Sadler et Gilles Hundhorst lui donnèrent les premiers élémens du dessin et de la peinture.

Joachim Sandrat fut contemporain et émule du Guide, du Guerchin, de Josepin, du Massini, de Gentileschi, de Pietre de Cortone, de Valentin, d'André Sacchi, de Lanfranc, du Dominiquin et du Poussin. Cependant il est encore plus estimé par ses Vies des peintres célèbres, et par les divers écrits qu'il nous a laissés sur son art. Voici le titre de ses ouvrages, dont plusieurs sont devenus assez rares :

1°. Académie d'architecture, de sculpture et de peinture, composé en Allemand. Nuremberg, Frobergius, 1675—1679 ; 2 part. fol. fig. : traduit en Latin sous ce titre : *Academia artis pictoriae. Ibidem*, 1683 ; fol. fig.

Digitized by Google

peuvent soutenir la comparaison avec les ouvrages de ces deux maîtres célèbres.

Les peintures allégoriques et les diverses sculptures qui décorent la salle de justice, le tribunal civil, ainsi que la chambre des bourgmestres, m'ont paru au dessous du médiocre. Les règles les plus ordinaires de la composition y sont violées à chaque instant.

Ce soir nous avons été au théâtre hollandois, où l'on représentoit la Zoé de Mercier, drame traduit en vers libres. Comme j'avois observé durant tout le jour les traits

2°. *Admiranda sculpturae veteris. Norimbergae*, 1680; fol. fig.

3°. *Romae antiquae et novae Theatrum. Norimbergae*, 1680; fol.

4°. *Romanorum Fontinalia. Ibidem*, 1685; fol. fig.

5°. *Iconologia Deorum, et Ovidii Metamorphosis. Norimbergae*, 1683; fol. fig. en Allemand.

Le Dictionnaire italien de la vie des peintres, connu sous le titre d'*Abecedario pittorico*, a été composé d'après les divers ouvrages de cet estimable artiste.

Joachim Sandrat mourut à Nuremberg en 1683. Sa fille Susanne hérita d'une partie de ses talens. Il eut aussi un neveu nommé Jacob Sandrat, qui s'est distingué dans la gravure des Portraits. Son burin est pur, gracieux et naïf.

Digitized by Google

du visage et la physionomie du peuple, je me sentis disposé à continuer mes observations dans un lieu où se rassemble la majeure partie de la bourgeoisie.

En général, les hommes sont robustes ; rarement l'on rencontre des figures dont les proportions soient fines, élégantes et délicates. Les traits des Hollandois sont prononcés, leurs chairs épaisses et massives : ils sont hauts en couleur ; leur teint est assez blanc, mais sans transparence et sans délicatesse. Leurs yeux bleus ou gris, et à demi-cachés sous des sourcils bruns et épais, ne projettent que des regards froids et durs. On rencontre assez fréquemment ici des longs nez et des profils plats ; les coins de la bouche sont très-marqués, et annoncent une sorte de gaieté mêlée de réserve. J'appuie sur cette observation, parce que, selon moi, la région de la bouche est le siège principal des signes caractéristiques de la physionomie. Il est certain que l'organe qui sert au langage doit être formé par lui et pour lui. La fréquence des voyelles et des diphthongues, les sons gutturaux, et les divers sifflemens des dialectes du Nord donnent au gosier, à la langue, aux muscles

Digitized by Google

de la bouche, à ceux du cou et des joues un mouvement et des habitudes qui doivent influer sur la configuration extérieure de ces parties.

On a observé depuis long-temps qu'une constitution républicaine imprime aux mœurs, et par conséquent aux physionomies, un caractère particulier. La figure des Hollandois offre l'application de ce principe. Cependant à cette fierté démocratique qui éclate dans tous leurs traits se joint une sorte de méthodisme et de retenue qui tient à l'éducation, à la manière de vivre, à celle de penser. Certes, le sentiment intime de sa propre force est le premier mobile de toutes les vertus humaines. Celui qui peut se dire à lui-même: je ne suis comptable de mes actions, de mes pensées, qu'envers la patrie et la loi, a véritablement atteint le but de sa destination première, et honoré l'ouvrage du Créateur. Or, cette noble majesté de l'homme libre et seul propriétaire de ses facultés morales, n'offre-t-elle pas à l'ame, et même aux yeux, un spectacle plus intéressant que celui de l'homme effacé par les continuels frottemens du despotisme, et qui s'efforce, mais

Digitized by Google

en vain, à cacher son insuffisance sous le masque de la légéreté ?

Je conviens que mes bons Bataves manquent assez généralement de cette légère et ondulante flamme qui étincèle dans les yeux des habitans de Paris et de Rome. On ne remarque dans leurs traits ni cette mobilité aimable, ni ces nuances subtiles qui, des paupières, glissent vers les tempes, circulent autour du front, animent le regard, et produisent ces éclairs subits qu'on nomme esprit et saillies ; tandis qu'au même instant une froide et éteignante réserve s'établit sur les lèvres, et décèle au premier coup-d'œil que l'ame est muette, ou que le cœur est de glace. Ici le génie populaire est brut, lourd, et n'a qu'une face ; cependant il n'est pas sans originalité, sans énergie.

Observe que je ne crayonne à la hâte cette légère esquisse que d'après les individus de la classe inférieure, ou tout au plus de la classe moyenne des citoyens : car les gens riches, et ceux qui veulent se distinguer ne vont qu'au théâtre françois, ou à la comédie allemande. Le spectacle hollandois est réservé pour le peuple. Une

aversion si impatriotique est la cause que les pièces et les acteurs ne sont véritablement dignes que d'un peuple lourd. Or, on ne peut justifier un tel vandalisme qu'en établissant la question de savoir : lequel seroit le moins dangereux ou d'influencer la moralité de la multitude, en lui offrant des images plus asthétiques, ou de lui laisser toute la rudesse d'un caractère fortement prononcé ? Des organes aussi informes exigent nécessairement des percussions proportionnées à leur masse et à leur épaisseur. Certes, il ne suffit pas d'être doué d'une forte constitution pour soutenir les hurlemens, les mugissemens des acteurs. De ma vie je n'ai rien entendu de pareil. La pièce que nous avons vue n'offroit pas le plus léger vestige d'un sentiment vrai, pas un seul trait naturel. Et cependant on ne peut douter qu'il n'ait fallu à ces pauvres gens des efforts incroyables, avant de parvenir à leur *brutale* perfection.

La langue hollandoise renferme, il est vrai, une telle multiplicité d'assonances, que souvent on seroit tenté de justifier en partie cette déclamation vicieuse. L'amoncèlement toujours redoublé des voyelles et

des diphthongues a, aa, ae, ai, o, au, oo, ou, ow, etc. est si monotone et si lourd, qu'il faut nécessairement employer des modulations très-rithmiques pour dissimuler à l'oreille ces répétitions fastidieuses des mêmes sons et des mêmes syllabes. L'effet que ces déclamations outrées produisent sur les organes accoutumés à l'harmonie des langues du midi de l'Europe, est semblable à celui d'une contre-basse discordante, lorsqu'elle vibre sous un archet vigoureux.

Les gestes sont en rapport exact avec cette prononciation forcenée; et les comédiens bataves, à l'exemple de ceux du Kamschatka qui avouent ingénuement que les ours ont été leurs maîtres de danse, devroient convenir que ce sont des moulins à vent qui leur ont appris à gesticuler; car toute leur pantomime consiste à élever les bras en l'air, tandis que leurs mains flottent avec un tremblement convulsif, et que leurs doigts forment une ligne diagonale en avant du corps. Une des attitudes favorites de ces Roscius modernes, donneroit lieu de croire qu'ils sont subitement atteints d'une violente colique. Tout-à-coup on les

voit se courber, se tordre, se roidir, tandis que leurs bras pendans forment deux lignes parallèles avec leurs cuisses. S'ils ont quelques affections tendres à exprimer, alors ils se ruent avec impétuosité sur le premier individu qu'ils rencontrent; et s'ils ont quelque grace à obtenir, ils se roulent dans la poussière, embrassent, non les genoux, mais les mollets ou la cheville du patient qu'ils implorent, et frappent la terre de leur front.

L'héroïne de la pièce ne nous a fait grace d'aucune des contorsions d'usage. Elle a gesticulé de la tête et des mains, s'est prosternée à point nommé pour embrasser la jambe et la cuisse de son père; mais avant même qu'elle eût terminé sa piteuse prière, le père, dans un violent accès de courroux, l'a jettée rudement sur le plancher, où elle est demeurée long-temps immobile dans une attitude gauche et forcée. Cette actrice d'ailleurs est assez bien faite, et sait tirer parti de sa jolie figure. Sa voix, ainsi que je l'ai remarqué dans les Hollandoises, est un tenore grave.

Durant toute la pièce, les acteurs et le parterre eurent, selon la coutume du pays, leur

Digitized by Google

leur chapeau constamment cloué sur leur tête. Mais toutes ces sottises, les cris, les *bravos* aussi bruyans que réitérés des spectateurs choquent encore moins les étrangers que la mauvaise disposition des places et des sièges. Ce défaut d'ordre occasionne ici diverses scènes qui ailleurs seroient regardées comme des indécences ; car les femmes de Hollande n'ont aucun droit ni même aucune prétention à la complaisance, ni aux égards qu'on doit généralement à leur sexe.

J'ai éprouvé tant de plaisir à te peindre les diverses scènes dont nous avons été témoins aujourd'hui, que j'ai oublié de te parler de notre route et de notre arrivée en cette ville. Alors tu aurois moins admiré la patience et la bonté que j'ai eu de t'écrire, si tu avois su que nous avons parfaitement bien reposé la nuit précédente, tandis que le génie de ce pays aquatique, sous la forme d'un vaisseau, nous transportoit doucement de la Haye à Harlem. M. B: de R. nous a fait conduire dans le magnifique yacht qui appartient au bourgmestre de la Haye. Nous y avons trouvé deux lits très-propres. On avoit eu soin de munir notre chambre

de tout ce que les sens émoussés d'un sybarite peuvent desirer de plus élégant et de plus commode. Il étoit minuit alors ; les buissons qui bordent les rives du canal retentissoient des chants du rossignol, et sa voix mélodieuse nous accompagna jusques dans notre sommeil.

A notre réveil le yacht, où nous avions reposé si délicieusement, étoit près d'Hartekamp, jardin du riche Clifford, où le grand Linnée (1) acquit de si vastes connoissances en botanique. Un signe suffit à notre Palinure pour faire disparoître les lits qui furent remplacés par plusieurs fenêtres,

(1) Le plus célèbre naturaliste du dix-huitième siècle. Il parcourut la Lapponie. Son zèle lui fit braver toutes les horreurs de la faim, de la soif, et d'un froid excessif. Ce fut lui qui développa le premier le principe des différences sexuelles des plantes, entrevu par Pline, Camerarius, Rai et Cesalpin. Il mourut en 1778, âgé de 71 ans. Voici le titre de ses principaux ouvrages :

1°. *Hortus Cliffortianus.* Amsterdam, 1737 ; *in*-fol.

2°. *Systema Naturae. in*-8°.

3°. *Genera Plantarum.* 2 vol. *in*-8°.

4°. *Flora Lapponica.* 1737 ; *in*-8°.

5°. *Methodus sexualis, Systema à staminibus et pistillis. in*-8°.

Digitized by Google

dont chacune étoit ornée d'une vitre de forme ovale, ou, pour mieux dire, d'une glace du plus beau poli. Les prairies étoient encore imbibées des pleurs de l'aurore; et cependant les rayons du soleil éclairoient déjà les bocages, les dunes, les métairies, et les cent magnifiques jardins qu'on découvre sur les rives, entre lesquels nous glissions par un mouvement insensible.

Déjà dans le lointain, et près de ces bords enchanteurs, on appercevoit de riches troupeaux, et plusieurs grouppes de ces belles vaches des Pays-Bas, signes vivans et pittoresques de l'abondance qui règne ici dans les campagnes. Déjà l'on découvroit les clochers d'Harlem (1), lorsque le capitaine

(1) Long. 22, 13; lat. 52, 21. C'est auprès de cette ville que sont les principales blanchisseries de toiles de Hollande.

Elle est située près de la mer, sur la rivière Despare, à 4 l. O. d'Amsterdam.

Harlem est la patrie de Philippe Wouwermans. Voyez p. 237, note 1.

Laurent Coster, qui passa long-temps pour être l'inventeur de l'imprimerie, mais à qui l'on accorde à peine l'invention de la gravure en bois, habitoit cette ville. Voyez Maittaire, Prospère Marchand, et l'excellent ouvrage de l'Anglois *Ames*.

Digitized by Google

entra portant sur un magnifique plateau de Mahagoni la théière d'argent du bourgmestre. Jamais on n'a déjeûné plus voluptueusement : du thé peko et la délicieuse perspective des environs d'Harlem ! Arrivés aux portes de cette ville, nous y avons trouvé un joli cabriolet attelé de deux chevaux charmans ; car B. n'a jamais rien fait à demi.

Il a donc fallu quitter notre joli yacht. On nous a conduits, ou, pour mieux dire, nous avons volé près de deux heures sur une route excellente. A chaque instant nous rencontrions des hommes avec des pelles, occupés à remplir de petites ornières à peine remarquables : d'autres puisoient de l'eau dans le canal, et la répandoient sur le chemin afin d'abattre la poussière. C'est ainsi que nous avons franchi la distance qui sépare Harlem de l'endroit où la chaussée se dessine en un large Y. Alors le paysage s'agrandit, et prend un aspect véritablement sublime. Deux bras de mer forment un contour si vaste que la rive opposée se perd dans l'horizon. On croit être placé sur un îlot au milieu d'une mer incommensurable. Cependant nous approchions

Digitized by Google

d'Amsterdam ; une foule de moulins à vent placée sur les hauteurs indiquoit son vaste circuit : dans une ville catholique de cette grandeur cent clochers eussent élancé vers le ciel leurs flèches altières, et coupé l'horizon.... l'horizon !....

XXVIe LETTRE.

Amsterdam.

Dans l'Inde, pays des hommes énervés, les vainqueurs européens s'accoutument facilement à la magnificence et aux molles voluptés de l'Asie. Mais c'est en vain qu'ils y cherchent le bonheur et le plaisir ; un sentiment inquiet les y poursuit et les ramène bientôt en Europe avec leur trésor. C'est ainsi qu'ils introduisent dans leur patrie les mœurs de l'Orient, et c'est ainsi que le luxe a étendu ses réseaux d'or sur cette république jadis si renommée par ses mœurs austères. Lorsqu'après une longue série de générations un peuple est parvenu à quadrupler ses richesses primitives par une sobriété constante, souvent il arrive que la masse

Digitized by Google

des capitaux amoncelés tombe dans les mains d'un joyeux héritier uniquement occupé du soin de jouir.

Mais l'emploi de ces trésors est presque toujours barbare et sans goût ; car le sentiment du vrai beau, qui seul peut absoudre le luxe, présuppose un genre d'élaboration antérieure dont n'est guère susceptible le fils d'un riche avare. Alors l'active industrie dont Amsterdam est le sanctuaire n'étant plus excitée par le desir des jouissances individuelles et respectives, il ne reste plus que l'aride image d'un vice également imbécille et honteux, au lieu du ravissant tableau des forces intellectuelles de l'homme. On voit avec douleur cette antique prudence, cette sage sobriété des premiers habitans de la Hollande métamorphosée, d'un côté, en une rapacité révoltante, ou de l'autre, en une absurde et condamnable prodigalité. Que résulte-t-il d'un tel éloignement, d'une telle absence des vertus sociales ? sans doute la ruine future de l'Etat, parce que l'éducation des grands propriétaires destinés à influencer l'esprit public à raison de la disponibilité inséparable de la richesse est si immorale, par conséquent si impolitique,

Digitized by Google

qu'elle devient une source toujours renaissante de corruption nationale.

Cet élan qui m'échappe est le produit de mes longues méditations sur les causes multipliées et les circonstances dont le concours influe sur la formation du caractère national d'un peuple. Oh ! combien l'on est injuste en chargeant la postérité de louanges ou de blâme pour des résultats dont les causes d terminantes ont existé quelques centaines d'années auparavant! L'adversité contre laquelle les Hollandois se sont roidis durant deux siècles a fortifié en eux cette soif opiniâtre de l'indépendance. L'amour sacré de la liberté leur inspira les plus grands sacrifices. Une austère frugalité et des privations de tous genres devinrent pour eux une seconde nature : tandis que toutes les nations de l'Europe s'abandonnoient à la volupté, qui, semblable à une maladie épidémique, se propageoit sans épargner ni le sexe, ni l'âge, ni les conditions; seuls exempts de ces mortelles atteintes, ils conservèrent leurs mœurs agrestes et grossières, en un mot, leur simplicité républicaine.

Mais la conquête de Batavia, leur active

Digitized by Google

industrie, cet esprit commercial qui fit passer en leurs mains tout l'or de l'Asie et d'une partie de l'Europe ; cette sage économie qui les préserva long-temps de la folle manie de répandre leurs trésors acquis au prix de tant de soins, renfermoit les germes de l'emploi destructeur qu'ils en font aujourd'hui. A l'exemple de tous les peuples tardifs subitement réveillés d'une existence végétative, les Hollandois regardent les nations qui les ont précédés dans la carrière des jouissances comme des modèles à suivre. Ils se pressent sur leurs traces, et cette malheureuse imitation les arrache à ce calme et à ce repos d'esprit si nécessaire au développement de leurs facultés morales.

Le climat et le sol de la Hollande commandent aux Bataves un extérieur simple et modeste ; leur éducation devroit les y ramener sans cesse : des loix somptuaires auroient dû ne leur permettre depuis long-temps que l'élégance et la grandeur. Le luxe d'une mode bizarre et futile, le brillant vernis des mœurs efféminées de Paris ou de Londres, et ce vague des idées éphémères si étranger à leur nature, ne sont pour eux que des vêtemens d'emprunt;

Digitized by Google

en un mot, la légéreté françoise est aussi déplacée parmi les Bataves que le seroient des ailes de papillons sur le corps d'un moineau franc. Ces fleurs aériennes du caractère françois peuvent éclore et même s'épanouir un instant sur un sol étranger. Mais, semblables à ces plantes exotiques qui dégénèrent par la transplantation, bientôt on les verra se dénaturer et s'abâtardir.

Les Allemands, peut-être même les Anglois, en général tous les peuples du Nord, ont une sorte d'austérité et un ensemble dans leur caractère qui se rencontrent difficilement chez leurs voisins ; toutes les fois qu'ils s'en écartent, ils en sont punis par le ridicule inséparable de toute imitation mal-adroite. Aussi les François, qui pénètrent rarement au-delà de l'épiderme, ne remarquent guère dans la société des étrangers que ce travestissement risible ; et ils sont tentés de croire qu'ils assistent à un bal masqué, où chaque personnage ne possède ni l'esprit de son rôle, ni celui du caractère qu'il a choisi.

J'appliquerai encore le principe suivant à mes chers Bataves. Le luxe imitatif qui n'est point fondé sur le caractère indigène

Digitized by Google

pourroit être comparé à ces tableaux mécaniques dans lesquels on voit des hommes, des canards, des perroquets s'animer d'un mouvement postiche, et gesticuler gauchement au moyen d'un ressort ou de quelques rouages. Un simple coup-d'œil sur la parure des femmes me fournira d'abondantes preuves de cette vérité. Toutes les nations de l'Europe imitent les modes de France. Mais quiconque a vu Paris avouera avec moi que même en s'éloignant souvent des règles du vrai goût et de la belle nature, l'extravagance des modes parisiennes est dissimulée avec tant d'art que les yeux les plus exercés ont peine à l'appercevoir. Aussi le plus atrabilaire censeur ne peut refuser aux Françoises ce tact si délié des convenances, et cet instinct naturel qui leur apprend à discerner avec tant de finesse le plus sûr moyen de plaire. Du moins conservent elles dans leurs parures cette aimable originalité qui leur est propre, et l'invention du moment acquiert toujours, sous leurs doigts ingénieux, ce juste accord avec leurs attraits personnels, sans lequel il n'y a point de véritable élégance; ou si quelquefois elles se permettent d'imiter les modes étrangères,

Digitized by Google

elles les copient avec tant d'aisance et de liberté, que même en imitant elles paroissent créer. Ici, au contraire, dans les assemblées, les salles de concert, de bal, ou au théâtre, on ne voit que des poupées qui, sans se douter même que la parure doit être toujours en harmonie avec la physionomie, les traits et l'ensemble, calquent méthodiquement leur vêtement sur le même patron. Cette discordance entre la parure et la physionomie des Hollandoises est encore plus choquante ici qu'en Allemagne.

J'ai enfin vu le beau monde d'Amsterdam rassemblé au théâtre françois. Ce spectacle est entretenu aux frais des plus riches Maisons, et personne ne peut y être admis sans un billet des souscripteurs. La société qui s'y réunit, et celle qu'on trouve au théâtre hollandois, forment la nuance la plus tranchante. Les hommes sont proprement vêtus ; plusieurs même le sont avec élégance. Aucun ne se permet de rester le chapeau sur la tête. Nous avons remarqué aussi plusieurs femmes d'une figure très-agréable, mais à qui il manque cette vivacité qui décèle une sensibilité délicate et touchante. On ne peut dire à Amsterdam :

Digitized by Google

« l'esprit voltige sur les eaux ». Il ne voltige pas davantage à travers les buissons de fleurs, de plumes, de rubans, et les ajustemens dont ces déités s enveloppent comme d'un nuage. Et en vérité ce n'est cependant point leur faute, si par fois il se trouve un Ixion qui prenne le nuage pour Junon elle-même.

Je vais maintenant te faire une description d'un autre genre, et qui pourra servir d'épisode à mes tableaux. Au milieu de cette tourbe élégante, j'ai démêlé une jeune fille d'une beauté céleste. Son teint étoit de lis et de roses, deux lèvres de corail, des dents admirables, des traits aussi réguliers que ceux de la Vénus de Médicis; enfin, une créature digne d'être sortie des mains de Prométhée, et sur-tout d'être animée de son feu divin. Ses beaux cheveux d'un blond cendré étoient cachés sous un ample capuchon de fine gaze. Trois boucles oblongues de métal doré, et d'un travail assez fini, paroissoient retenir, par leur propre élasticité, cette cape maussade sur une partie de son charmant visage. L'une étoit placée sur le front et s'arrêtoit assez près de la tempe gauche. Les deux autres étoient fixées un peu plus bas en arrière,

Digitized by Google

et se balançoient sur ses joues. A ses oreilles pendoient des ornemens de métal de forme quadrangulaire, semblables à de petits cadenats ; et sur les deux tempes, vers la région des yeux, se jouoient de petits serpentaux de forme spirale et d'argent trait. Autour d'un cou plus blanc que l'albâtre, on voyoit un rang épais de coraux rouges avec une fermeture d'or. Un juste de coton à longue taille et coupé sans graces, dont les manches ressembloient à deux petites ailes ; des jupes en forme de vertugadin ; une paire de pantoufles sans talons complétoient l'ajustement. Tu conviendras qu'une femme doit être admirablement belle pour le paroître sous un costume aussi sauvage.

Si quelques-uns de nos voyageurs avoient rencontré cette jolie créature dans l'une des deux Indes, une telle bigarrure, de tels ornemens eussent paru dignes de figurer parmi les raretés de nos curieux d'Europe, et les érudits auroient longuement disserté sur le goût *baroque* de ces peuples incivilisés. Car nos dédaigneux Européens ne réfléchissent jamais combien ils se rapprochent des sauvages, et donnent indistinctement ce nom à tout ce qui n'est point sous d'autres climats

Digitized by Google

drapé à la parisienne. Tel est cependant le costume des jeunes filles à Alcmaer, Enchuysen, et dans tout le nord de la Hollande. Nous avons reconnu le même habillement à Sardam (1), devenu si célèbre par le séjour de Pierre-le-Grand, avec cette seule différence que les femmes portent par dessus une espèce de capuchon en soie noire qui leur recouvre le devant et le derrière du cou, ainsi qu'une partie des épaules; ce qui produit, comme tu le conçois, l'effet le plus désagréable.

Sardam, ou Zaandam, qui mérite aussi peu que la Haye le nom de village, étoit dans l'origine un gros bourg; insensiblement il s'est accru jusqu'au point de devenir une

(1) Ce village, ou plutôt cette ville, a une lieue de longueur. On y trouve une quantité prodigieuse de manufactures, de fabriques, de chantiers de construction, d'immenses magasins, des forges, des papeteries, des moulins à poudre, à ciment, à foulon, à scier les marbres, les pierres, le bois, etc.

L'extérieur des maisons est peint et verni avec soin. Le pavé qui les borde est du plus beau choix, et plus régulièrement posé que celui du rez-de-chaussée de plusieurs palais de France ou d'Italie. Ceux qui peuvent se plaire à contempler la triste propreté hollandoise, doivent aller de préférence à Sardam.

Digitized by Google

ville qui a son régime particulier. Les habitans n'y sont rien moins que des paysans, malgré l'habitude où l'on est encore de leur donner cette dénomination ; la plupart sont de riches capitalistes, des constructeurs de vaisseaux, des artisans de tous genres, et des ouvriers employés dans les fabriques, les chantiers et les moulins dont cette partie de la Hollande est couverte. Sardam est d'une propreté remarquable ; chaque maison, près de laquelle se trouve toujours un petit jardin, ressemble à un îlot entouré d'un canal. Cependant l'eau de ces canaux étant toujours plus ou moins stagnante, je pense que l'air doit y être mal-sain. Les rues sont réguliérement pavées en petites briques. Mais, malgré tous ces avantages, Sardam, ainsi qu'on nous l'avoit assuré à l'avance, ne peut être comparé au beau village de Broek. Ce dernier n'est guère habité que par de riches négocians d'Amsterdam, qui s'y retirent pour jouir des douceurs de la vie champêtre, et ne viennent en ville qu'à l'heure de la bourse. Ainsi les Hollandois sont, comme tu le vois, encore plus voluptueux, plus délicats que les Romains, et savent allier la vie rustique à l'activité

Digitized by Google

du commerce ; tandis qu'Horace admettoit un choix :

Jam jam futurus rusticus,
Omnem relegit idibus pecuniam ;
Quaerit calendis ponere.

Il faut en effet ôter ses chaussures avant de pénétrer jusqu'à l'intérieur du temple. A Broek, les maisons et même les arbres sont peints de diverses couleurs. Les riches propriétaires ne savent point jouir, même à la manière de leurs pères, des trésors qu'ils ont eu l'art d'amonceler. Leur ambition, leur amour-propre sont pleinement satisfaits de la seule idée qu'ils possèdent un certain nombre de caisses remplies de raretés ; aussi les étrangers obtiennent-ils très-difficilement de ces richards la permission de satisfaire leur curiosité. Autour d'eux règne un silence de mort ; et la manie de la propreté est poussée si loin, qu'aucun animal vivant ne peut approcher de ce beau village, de peur que sa présence n'en souille les environs ou les rues ; ceux qu'on est forcé d'y admettre y sont scrupuleusement renfermés ; tout objet précieux

cieux est couvert avec un soin particulier : en un mot, tout y est inanimé, immobile, excepté l'usurier qui, dans une chambre écartée, s'occupe sans relâche à nettoyer son or.

Mais revenons à Sardam. La beauté des bâtimens diffère à raison de la fortune ou du choix des propriétaires. J'ai vu de pauvres, de misérables cabanes ou huttes de bois à côté de plusieurs magnifiques maisons bâties en pierre ; j'ai vu des rues larges et des ruelles étroites ; des arbres ordinaires et d'autres vernissés selon l'usage hollandois. Enfin une forêt, ou, pour parler le langage du *chevalier de la Manche*, une armée de près de deux mille moulins à vent. On trouve dans ce beau village tout ce qu'il est possible de desirer. La construction des vaisseaux, quoiqu'un peu tombée depuis deux ou trois ans, occupe encore aujourd'hui les trois quarts des habitans de Sardam.

Le peuple est en partie composé de patriotes qui, durant les derniers troubles, avoient refusé de travailler pour le prince ; à présent on les en punit en ne leur donnant

plus d'ouvrage. La maisonnette (1) où l'autocrate russe a demeuré sous le nom de Peters-Bas, se fait remarquer par sa petitesse et la pauvreté de l'ameublement. Son lit, ou pour mieux dire la niche qui lui en servoit, paroît avoir été pratiquée dans l'épaisseur du mur; et je doute que, vu sa grande taille, cet homme extraordinaire ait pu s'y coucher étendu. On montre aux étrangers son éloge historique imprimé en François, son portrait gravé, ainsi qu'une petite médaille d'or pesant environ cinquante ducats, et qui est un présent de l'impératrice actuelle de toutes les Russies.

Les métamorphoses que le czar Pierre a opérées dans ses Etats, sont un des miracles du dix-huitième siècle. Cependant il reste toujours une grande question à résoudre. La Russie a une marine; mais a-t-elle des mœurs publiques? Je doute que l'héritière de Pierre-le-Grand puisse résoudre ce difficile problême; car des demi-lumières disséminées sur un fonds barbare

(1) Cette maison est nommée sur les lieux Worstenburg.

Digitized by Google

ne sont qu'un degré de corruption et un obstacle de plus.

Mais laissons la Russie, et rentrons en Hollande. Si, d'un côté, l'affaissement graduel du commerce des Hollandois, le défaut de circulation, les ravages du luxe, la différence qui existe entre le génie actuel et les mœurs originaires laissent dans l'ame de l'observateur un sentiment amer de la fragilité des établissemens humains et de l'infaillible décadence du corps politique, il existe cependant des objets dans Amsterdam qui suggèrent des pensées plus douces, et qui reportent dans un avenir si éloigné l'époque de cette dissolution fatale, qu'on peut encore espérer une longue série de jours brillans et prospères pour cette riche et imposante république.

Les moyens de se soutenir dans la balance politique s'offrent en foule aux Hollandois, quand même leur commerce éprouveroit encore d'autres échecs plus considérables. L'intérêt des capitaux suffiroit seul à l'entretien des habitans. En 1781, la Hollande avoit prêté à l'Europe huit cent millions de florins. Les sommes plus fortes encore actuellement en circulation dans diverses

entreprises commerciales, ou qui ont servi à l'établissement de cette foule de manufactures dont la Hollande est couverte ; les quatorze millions fournis au trésor public durant l'espace de sept années par les trois marchés réunis d'Alcmaer, Hoorn et Purmerend ; les fonds versés dans les pêcheries, ceux des compagnies des deux Indes, les revenus du fisc, les productions du sol ; tels sont enfin les divers motifs d'après lesquels je conclus qu'il est permis d'ajourner à un long terme les inquiétudes des politiques sur la durée des Provinces-Unies.

Durant mon séjour à Amsterdam, j'ai eu de fréquentes occasions d'observer que depuis plusieurs années les sciences et les arts ont fait en Hollande, sur-tout ici, des progrès sensibles, et qu'ils ont même reçu des encouragemens extraordinaires de la part des riches négocians. Depuis plus de cinquante ans, on a institué un Athénée sous la direction des hommes les plus éclairés de la ville. Cet établissement est encore célèbre aujourd'hui par l'habileté de ses professeurs en tout genre.

Le beau cabinet d'anatomie commencé par Hovius est actuellement sous la surveil-

Digitized by Google

lance du célèbre professeur Bonn (1). Le jardin botanique où Commelin (2) a puisé ses vastes connoissances est confié aux soins du célèbre Burmann (3), qui a consacré sa

(1) Auteur de plusieurs savans ouvrages :

1°. *Tabula ossium morbosorum*, dont il a paru déjà plusieurs cahiers, avec la description des planches en Latin et en Hollandois ; *in*-fol.

2°. Examen anatomique et chirurgical de la dislocation du bras. Amsterdam, 1781 ; 8°.

3°. Mémoire couronné par la société des sciences de Flessingue en 1788, sur la nécessité et l'utilité de la réunion et du concours des sociétés savantes établies dans les sept Provinces-Unies.

(2) Botaniste célèbre. Il travailla d'abord, avec Jean Commelin son oncle, à l'ouvrage intitulé : *Hortus Amstelodamensis*, 1697 —— 1701 ; 2 vol. fol. fig. Le second ouvrage de Commelin a paru sous ce titre : *Plantae rariores exoticae Horti Amstelodamensis*, 1715 ; 4°. fig. On lui doit aussi le Catalogue du célèbre répertoire, connu sous celui de *Hortus Malabaricus*, 1678 ; 12 vol. fig. Cet *index* parut en 1696, sous le titre de *Flora Malabarica*, et doit se joindre à l'ouvrage précédent.

Gaspard Commelin mourut en 1731.

(3) Fils et successeur du célèbre Jean Burmann, à qui l'on doit les deux ouvrages suivans : *Rariorum Africanarum plantarum Decades*. Amst. Boussière, 1738—39 ; 4°. fig. *Thesaurus Zeylanicus*. Amst. Wasberge, 1737 ; *in*-4°. fig.

Digitized by Google

vie entière au progrès des sciences et au soulagement de ses concitoyens. Cet homme respectable ne se repose qu'une heure par jour ; le reste de son temps est employé à visiter ses malades. Tel est le genre de vie que mènent en général ici tous les médecins qui ont quelque réputation, et en particulier le docteur Deiman (1), physicien du premier ordre, auquel on doit les nouvelles expériences électriques-pneumatiques. La situation insalubre d'Amsterdam occasionne un si grand nombre de maladies, sur-tout durant les chaleurs, que tout médecin accrédité est obligé de changer de chevaux plusieurs fois par jour.

(1) Cet habile médecin a remporté, en 1784, le prix proposé par la société batave de physique expérimentale établie à Rotterdam, sur cette question : « Quelle » est l'influence de l'électricité naturelle et de ses di» verses modifications dans l'athmosphère sur le corps » humain, considéré tant dans l'état de nature que » dans celui de santé? Dans quelles maladies l'électri» cité artificielle peut-elle procurer la guérison ou le » soulagement? De quelle manière opère-t-elle cet » effet, et quelle est la meilleure méthode de l'appli» quer »? Cette dissertation se trouve dans le tome VIII des Mémoires de cette société. Rotterdam, 1787 ; 4°.

Deiman a travaillé en société à ses diverses expériences avec M. A. Paets Van Troostwyck.

Digitized by Google

Parmi les savans qu'Amsterdam renferme dans son sein, je citerai M. Wyttenbach (1), excellent philologue, dont la réputation est généralement établie en Allemagne et en Angleterre ; M. Nieuwland (2), homme

(1) Un des plus célèbres littérateurs de la Hollande. Le monde savant lui doit une excellente édition du Traité de Plutarque : *de Serâ Numinis vindictâ*, avec un fragment du même Plutarque, rapporté par Stobée : *Lugduni-Batavorum*, Luchtmans, 1772.

Son Essai de logique, publié sous ce titre : *Praecepta philosophiae logicae*. Amsterd. Guerin, 1781 ; 1 vol. 8°. de 275 pages, doit être entre les mains de tous ceux qui s'appliquent au grand art d'écrire.

On trouve encore dans les Mémoires de la société Teylerienne d'Harlem, deux Dissertations sur les notions que les anciens ont eues de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'ame, et sur les dogmes des récompenses ou des punitions futures.

Wyttenbach a aussi dirigé un journal de Philologie ancienne, intitulé : *Bibliotheca critica*.

(2) Un des poëtes les plus agréables que la Hollande ait produit. Le recueil de ses diverses œuvres a paru à Amsterd. P. d'Hengst, 1788 ; 8°. Il est rare de voir le même homme réunir à des connoissances profondes et à l'amour des sciences exactes, un talent aussi décidé pour la belle poésie. Ce volume est principalement composé de morceaux traduits d'anciens poëtes grecs et latins. On y trouve deux odes charmantes d'Anacréon,

Digitized by Google

doué du caractère le plus modeste, et qui par la seule force de son génie apprit seul et sans maître les mathématiques, ainsi que

la complainte de Moschus sur la mort de Bion, etc. La pièce intitulée *Orion* est la plus remarquable par son originalité. Nieuwland réunit dans ce morceau la plus haute poésie aux connoissances astronomiques les plus profondes, les mystérieuses idées de la mythologie grecque aux intéressantes découvertes de Herschel, et aux conjectures sublimes de feu Lambert.

Nieuwland est encore très-jeune. Disciple de M. Hennert, professeur à Utrecht, il a travaillé avec lui au recueil des Mémoires choisis de l'académie de Berlin, publiés en Hollandois et enrichis de remarques. Il a aussi donné, en 1783, *Dissertatio philosophico-critica de Musonio Rufo philosopho stoico*; 4°.

Ce savant estimable a été nommé depuis peu professeur de mathématiques à Amsterdam, et l'un des trois commissaires pour les travaux relatifs tant à la détermination de la longitude sur mer, qu'à l'amélioration des cartes marines.

Je tiens ces détails du savant Marron, ministre protestant, si connu par son rare talent pour l'éloquence parénétique, et l'un des hommes qui seroit le plus capable de donner une bonne histoire littéraire de la Hollande. Un tel ouvrage contribueroit à enrichir notre littérature d'un grand nombre de morceaux d'autant plus précieux que la majeure partie des bons ouvrages du nord de l'Europe sont, à la honte des lettres, entiérement inconnus en France.

Digitized by Google

l'astronomie (1) : enfin, le digne Cras (2), savant jurisconsulte, et l'un des littérateurs les plus distingués de la Hollande. J'aime à lui payer ici ce tribut de reconnoissance pour tous les services qu'il nous a rendus avec cet empressement et cette obligeance aimable qui double le prix du bienfait. Je

(1) Il existe une foule d'hommes célèbres qui, semblables à Nieuwland, n'ont dû leurs progrès dans les sciences qu'à la seule force de leur génie. On sait que Pascal, sans le secours d'aucun maître, parvint jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide ; mais les amis de la vérité ne doivent parler de ce grand homme que pour gémir sur les erreurs de son siècle, et regretter qu'il ne soit pas né cent ans plus tard.

Après Pascal, je citerai Benoît Averani, né à Florence en 1645 ; savant universel, et qui apprit seul la majeure partie de tout ce qu'il enseigna depuis en qualité de professeur. Ses ouvrages ont été imprimés à Florence en 1717 ; 3 vol. fol. On distingue parmi ses poésies une élégie sur le mépris de l'amour, véritablement digne de Catulle. Mais nul ne fut plus étonnant que le sage et sensible Valentin Jamerai Duval, dont j'ai déjà cité les écrits dans le premier volume de cet ouvrage. Voy. pag. 25, note 1. Adorateurs de Rousseau, lisez les Mémoires de Jamerai Duval !

(2) Auteur d'un excellent ouvrage intitulé : *Oratio quâ perfecti jurisconsulti forma in Hugone Grotio spec-*

me garderai bien d'oublier l'infatigable et studieux Jeronimo de Bos (1), chez qui les occupations sérieuses de secrétaire intime du conseil des trente-six n'ont pu flétrir le

tatur. Amsterdam, 1776 ; 4°. et d'un Mémoire, couronné à Leyde, dont l'objet est de prouver que la morale chrétienne n'offre aucun précepte qui soit en contradiction avec l'amour de soi-même bien entendu, premier instinct de la nature, ni avec les principes de l'administration et de la politique.

(1) Excellent poëte latin. Ses ouvrages sont remplis de graces et de douceur. On y retrouve ce goût si pur de l'antique trop négligé de nos jours, sur-tout par les poëtes bataves. Le recueil de ses poésies a été imprimé à Amsterdam ; mais des raisons particulières, et les ménagemens que lui imposoit sa place, l'ont empêché de le publier. Il n'en existe qu'un petit nombre d'exemplaires entre les mains de ses amis.

On a inséré dans le tome V des Mémoires de la société de philologie hollandoise (Leyde, 1781 ; 4°.), un excellent Mémoire de J. de Bos, intitulé : *Responsio ad quaestionem : Quidnam est quod in laudatione requiritur ?* Sujet traité par feu Thomas.

On trouve aussi dans le sixième vol. de la deuxième section de la société Teylerienne d'Harlem, un Mémoire de J. de Bos, sur le beau et le sublime qu'on remarque dans les anciens poëtes, et en particulier dans Homère. Ce dernier Mémoire avoit été précédé d'un autre sur les règles capitales que doit se tracer un poëte.

Digitized by Google

talent décidé que la nature lui a donné pour la poésie latine (1).

Si j'étois moins pressé par le temps, je voudrois consacrer une lettre entière à la description du superbe cabinet de M. Temminck (2), trésorier de la compagnie des

(1) Je regrette de ne pouvoir rapporter ici les noms de plusieurs hommes distingués d'Amsterdam et de la Haye, et suppléer à ce que Forster n'a pu dire. Comment ce voyageur philanthrope, si sensible au mérite et au vrai talent, a-t-il négligé de faire connoître à ses concitoyens le savant Feith, poëte du premier ordre et heureux imitateur des anciens; Bilderdyck; madame Vander Werken, connue par plusieurs pièces de vers assez agréables; Heerkens, auteur de l'ouvrage intitulé: *Aves Frisicae.* Rotterdam, Hake, 1788; et sur-tout l'illustre Van Winter, l'un des meilleurs esprits et des premiers génies que la Hollande ait produit; mademoiselle Vanner Ken, (Mde. Van Winter) a également honoré sa patrie et les lettres par une foule d'ouvrages qui lui assurent l'immortalité. On lui doit la tragédie de Monzongo, sujet péruvien, l'honneur du théâtre hollandois, et qu'on devroit traduire ou imiter dans toutes les langues; le siège de Leyde, tragédie; plusieurs autres drames, et un poëme épique intitulé: *Germanicus*, dont on a une traduction françoise à la fin de laquelle se trouve le titre des nombreux écrits de ce couple célèbre.

(2) C'est au voyageur Vaillant à donner une descrip-

Indes orientales, afin de te faire connoître en détail sa rare collection d'oiseaux, augmentée par les soins de Vaillant (1), qui, après avoir fait un assez long séjour chez les Hottentots, a recueilli les matériaux d'un assez bon voyage d'Afrique, publié à Paris, 2 vol. *in*-8°. Mais il est temps que je te parle de la célèbre institution connue sous le nom de *Felix meritis*, et qui ne pouvoit acquérir en peu de temps une sorte de consistance que dans la seule ville d'Amsterdam.

Plusieurs riches particuliers d'Amsterdam

tion de ce cabinet qu'il a formé en grande partie; mais je saisis avec empressement cette occasion de parler de la surprenante volière appartenant à M. Ameshoff, riche négociant d'Amsterdam. Cet amateur distingué, dont le nom doit être cher à tous les naturalistes, a rassemblé dans ce cabinet vivant diverses espèces d'oiseaux rares, à chacun desquels il procure artificiellement son climat natal, de manière que chaque famille vit et se propage dans sa volière.

(1) Ce naturaliste se propose de publier incessamment chez Jansen, imprimeur-libraire, cloître Germain-l'Auxerrois, une Ornithologie qui comprend plus de 400 planches suivies de 75 espèces d'oiseaux inconnus jusqu'à présent, et dont le plumage varie tous les ans.

Digitized by Google

conçurent, il y a environ deux ans, la pensée d'éveiller enfin dans l'ame de leurs concitoyens le sentiment des arts et l'amour des sciences. Or, pour y parvenir, il falloit donner le change à leur oisiveté, remplir avec art les instans de loisir que leur laissoient les affaires de leur commerce, et faire germer dans ces têtes méthodiques des idées capables de les régénérer à des jouissances moins stériles que celles de la richesse et de l'insatiabilité. La sollicitude paternelle des fondateurs s'étendit aux femmes, et l'on initia cette moitié si intéressante du genre humain dans le sanctuaire des connoissances.

Les instituteurs furent même assez philosophes pour penser qu'on devoit s'attacher plus sérieusement encore à cultiver leur raison que celle des hommes, parce qu'en les arrachant à cette ignorance, à cette légéreté corruptrice auxquelles tous les systêmes d'éducation ont jusqu'à présent prostitué leur esprit, on assure aux hommes le bonheur domestique, et on préserve leur ame des dangers d'une inévitable contagion.

On choisit dans la masse des connoissances celles qui parurent les plus propres

Digitized by Google

à accélérer la perfectibilité de l'entendement humain : la philosophie, les mathématiques, les sciences, le dessin, la musique. On rangea dans la première classe l'histoire naturelle, la physique et la chymie : l'astronomie fut réunie aux mathématiques.

L'exécution de ce plan fut dès son origine véritablement digne d'un grand peuple. Croirois-tu que le produit des premières souscriptions s'éleva à plus d'un million de florins ? On construisit dans le Heerengraft, l'une des principales rues de la ville, un magnifique édifice destiné à ce sage établissement ; et l'on grava sur le fronton en lettres d'or la devise de la société : *Felix meritis* (1).

Chaque classe a ses instrumens, ses sallons d'assemblées, ses chambres particulières. La salle de concert est une belle rotonde qui peut contenir près de neuf cents personnes ; l'entente et la disposition de l'orchestre font honneur à l'architecte. L'a-

(1) Mot de ralliement des sociétaires, ou emblême sous lequel ils désignent la félicité qui résulte du perfectionnement des connoissances.

(*Note de l'Auteur.*)

telier de dessin et de peinture est élégamment décoré ; les jours y sont distribués avec une intelligence parfaite. Le cabinet de physique et l'observatoire qui doivent former la partie supérieure de l'édifice ne sont point encore achevés. Les savans qui composent cette société font avec zèle des lectures choisies et dignes de fixer l'attention de leurs intéressans élèves. Or, est-il pour l'humanité un lien plus sublime, un dogme plus sacré que celui qui inspire à chaque individu le noble desir d'apporter à la masse commune ce qu'il peut rencontrer de plus précieux dans sa route, soit or, soit science ? Le nombre des sociétaires s'élève aujourd'hui à près de mille.

Un établissement de ce genre doit rencontrer une foule de désapprobateurs. Les gens du monde, les beaux-esprits, les oisifs sur-tout, plus frappés de ses défauts que de son utilité, saisiront avec soin toutes les occasions de le calomnier ; car pour les ames superficielles il n'y a qu'un pas de la censure au blâme. Certes, je suis loin de nier qu'un examen sévère ne puisse faire découvrir quelques défauts dans ce bel Athénée. Mais je demande à tout être sensé et sen-

Digitized by Google

sible si l'enthousiasme qui a inspiré l'idée d'une aussi sainte croisade contre l'ignorance et l'oisiveté, ne doit pas être cher à tous les vrais amis des sciences et de l'humanité ?

On nous a nommé certains négocians démocrates comme les chefs de l'entreprise ; et en cela ils ont bien servi la cause de la liberté. Qui peut douter que l'ignorance ne soit l'inséparable amie, la sauve-garde du despotisme ? Dissiper les ténèbres, et sur-tout les demi-lumières, tel est l'imprescriptible devoir de tous les partisans de l'indépendance. Tel doit être le but de toute association entre des hommes qu'une saine philosophie a rendus à la véritable dignité de leur être.

Mais, dans un siècle corrompu, ma voix pourra-t-elle se faire entendre au milieu de ces transfuges de l'esclavage, stipendiaires-nés du vandalisme, qui ont usurpé le saint nom de patriotes, parce qu'ils ont échangé leurs vieilles chaînes contre des poignards ? Ces hommes pervers dans leurs sombres fureurs avoient exilé la liberté sur une montagne de cadavres, au milieu d'une mer de sang, afin de la rendre inaccessible

aux

Digitized by Google

aux hommes vertueux, défenseurs sacrés de ses droits imprescriptibles, qui vouloient relever son temple et placer son trône au milieu des torrens de lumière dont elle doit toujours être environnée. L'expérience ne nous a que trop appris que la lutte des préjugés contre le demi-savoir, les demi-lueurs, retarde la régénération des peuples, et alourdit la marche de la vérité. Voulez-vous épouvanter le crime? présentez subitement un rayon de lumière aux yeux de ce vain fantôme qu'on nomme ignorance; car en politique, ignorant et coupable sont synonymes. Observe que j'ai dit fantôme, parce que la nature de l'ignorance et de l'erreur est de n'exister pas; la vérité seule est une essence. Qu'ils tremblent donc ces hommes de sang, puisque la vérité est impérissable!

En Hollande, l'orthodoxie est liée par la constitution volontaire de l'Etat à l'autorité temporelle. Delà dérivent naturellement les efforts que font le petit nombre de patriotes sensés pour délivrer le peuple du joug pesant des préjugés religieux. Ces hommes sages avoient voulu affoiblir l'influence de la hiérarchie orthodoxe, et resserrer les *zelotes* dans un cercle moins étendu. Mais

le parti n'eut pas la force de soutenir ce caractère désintéressé dès qu'il parut devoir lui en coûter la douceur de commander ; car malheureusement pour la raison et la liberté, le but des efforts de la majorité est toujours la suprématie. Or, pour l'obtenir en Hollande, et pour devenir les régulateurs de l'Etat, il fallut un combat, un choc. Là, comme par tout ailleurs, une aristocratie voulut détruire l'autre. Dans l'ivresse de la victoire, la voix de la modération ne fut pas entendue. On avoit pris différentes mesures pour agrandir le domaine de la raison ; mais ce fut en vain, parce qu'il est dans sa nature de résister toujours à des entreprises coërcitives.

La cour connoissoit le pouvoir du clergé sur la majorité des esprits ; elle sut s'emparer de ce puissant levier, et par-là fit un grand acte de prudence d'autant plus inattendu que sa conduite passée n'avoit pas donné lieu de soupçonner qu'elle fût capable d'une politique aussi adroite. En effet, est-il raisonnablement permis de poser en principe que l'instant où les prêtres dominent, est celui où les princes doivent renoncer volontairement à leurs inclinations

favorites, à cet inextinguible besoin de dominer inhérent au pouvoir suprême (1).

Les cris et les efforts de l'intrigue étouffèrent ici la voix des sages, toujours occupés à donner au peuple cette attitude expectante qui n'alarme que les fous et les méchans. Les préliminaires des révolutions sont le patrimoine des intrigans qui savent profiter avec tant d'adresse du passage dangereux de l'esclavage à la liberté; car alors des idées nouvelles, quoique souvent simples et claires en elles-mêmes, fermentent et détonnent, lorsqu'on les implante dans une tête mollement organisée par la nature, et dont n'émanent que des efforts gigantesques ou des vertus insensées. Ici le peuple est nul; rien n'est mûr pour une révolution durable, et le clergé l'est encore moins pour une constitution politique. Par-

(1) D'Holbac, rédacteur du *Système de la Nature*, avoit eu l'imprudence d'ériger en principe dans ce livre singulier, que les rois et les prêtres font cause commune. Cette idée frappa tellement Fréderic dit le Grand, qu'il cessa tout-à-coup de protéger les philosophes. D'Alembert, de qui je tiens cette anecdote, ne parvint à le guérir de ses terreurs qu'après deux années de soins assidus.

Digitized by Google

tout on reconnoît la filière qui sert de véhicule aux premiers sourires de la liberté. En général, ces tentatives audacieuses qui préparent la chûte d'un régime consacré échouent, fussent-elles l'ouvrage des plus grands hommes.

Ne perdons pas de vue que l'intolérant synode de Dordrecht existe toujours en Hollande, et qu'un Hostède ose encore impunément dénoncer, condamner et maudire. En Angleterre, le pouvoir législatif ne se hasarde plus à rien entreprendre depuis l'insurrection de Gordon en faveur du parti opprimé. Les changemens que Fréderic-le-Grand et Joseph II avoient voulu opérer dans leurs Etats ont été détruits, soit par la timidité de leurs successeurs, soit par l'effet de l'importunité des entours ou la crainte fondée d'une révolte absolue des esprits. Ici une nuée d'édits religieux et de catéchismes s'élèvent des bourbiers théologiques. Dans le Brabant, les prêtres encouragent le peuple à l'insurrection, et usurpent les droits du souverain. En Italie, le synode de Pistoie est retombé dans sa nullité première. Sur le Rhin, l'activité des premiers germes révolutionnaires expira le

Digitized by Google

jour même de la mort de Joseph. En Espagne, en Portugal, la raison engourdie dort encore d'un sommeil de mort. Quoiqu'en France l'autorité usurpatrice du clergé soit également détruite par le droit et par le fait, et qu'elle ait entiérement disparu devant la suprématie légitime des états-généraux, la victoire est restée indécise, et l'événement est encore enveloppé sous le voile de l'avenir (1).

Cette uniformité de résultats n'est point l'effet du hasard ; une cause commune l'a produite. De bonne foi devoit-on espérer que les rois et tous les complices de la royauté résigneroient spontanément une portion de leur pouvoir avant la puberté du genre humain. Mais il existe une question bien plus importante, et la voici : le parti dominant de tous les pays et de toutes les sectes agit-il sagement en donnant encore aujourd'hui la même latitude à son autorité ? Ne seroit-il pas plus convenable aux intérêts des grands usurpateurs de transiger avec la raison, et de profiter de l'instant où il est encore possible de faire avec elle un traité avantageux ?

(1) Forster écrivoit en 1790.

Digitized by Google

Quoique les symptômes du prochain écroulement des trônes ne se soient encore fait sentir que foiblement, aucun pouvoir humain ne peut cependant les faire disparoître ni retarder leur marche progressive. C'est par l'oppression que les partis et les sectes maintiennent leur élasticité; la résistance concentre et accroît leurs forces; l'isolement leur procure des zélateurs et des sociétaires; les persécutions entourent ceux qu'elles frappent de cette vénération religieuse si favorable au prosélytisme; le courage et la constance des victimes inspire l'enthousiasme; et ces mêmes victimes forcées de *ramasser* leur énergie s'élèvent alors jusqu'à l'apogée des plus hautes vertus dont le cœur de l'homme soit susceptible. Alors, semblables à ces monts ignivomes qui surgissent instantanément des entrailles de la terre, leurs feux concentrés s'exhalent avec impétuosité et dévorent tout ce qui leur résiste.

Les révolutions qu'enfantent les nombreux attentats des maîtres du monde, sont comme ces tempêtes formées par le mêlange des élémens; elles dispersent, brûlent et ravagent. Or, ces grandes crises des corps

politiques sont aussi inévitables que les maladies et cette palingénésie perpétuelle qu'on nomme la mort des corps animés. Ce n'est qu'au moyen d'une sage hygiène et d'un système politique moins attentatoire aux droits du souverain légitime, qu'on peut retarder cette époque fatale et atténuer les terribles effets d'une explosion trop soudaine.

Il n'est pas douteux que le retour de la paix a donné aux affaires, tant intérieures qu'extérieures de la Hollande, une attitude plus fière et plus heureuse. Si la guerre civile se fût prolongée dans les circonstances actuelles où l'Angleterre accapare tout le commerce actif, il en seroit résulté pour l'Etat des blessures incurables. Mais combien il est douloureux pour le philanthrope, le cosmopolite observateur et sensible de voir que le parti victorieux, au lieu d'écouter la voix de la modération, n'a pas même rougi d'accroître la misère des vaincus, et de punir la moitié de la nation pour des opinions politiques qu'on ne sauroit d'ailleurs nommer criminelles, puisque le nombre des dissidens est presqu'égal des deux côtés !

Digitized by Google

Lorsqu'on a tiré l'épée pour la liberté, être vaincu et rester dans son erreur doit paroître une punition bien amère : cependant celle des patriotes a été plus dure encore ; car ayant pour eux la majorité du nombre, ils devoient se flatter du succès, si une puissance étrangère ne s'étoit point immiscée dans les affaires de la Hollande. La soif de la vengeance a contraint trois cents familles de se bannir volontairement de leur pays ; cinq cents autres ont été destituées de leurs emplois. Dans la Frise, on a même porté plus loin la sévérité, puisqu'on a prononcé la confiscation des biens patrimoniaux contre la plupart des patriotes ; mesure sacrilège, et qui devoit exaspérer le parti vaincu. Aussi ce feu de la discorde n'est-il point décidément éteint dans ces contrées ; il couve sous la cendre et s'alimente des fureurs qu'on exerce journellement sur les infortunés à qui on a ôté tout moyen de résistance. On oublie que le souvenir d'un affront se grave en trait de feu dans le cœur d'un habitant des Pays-Bas. Il seroit difficile de blesser tout autre Européen aussi profondément qu'un Hollandois. Ces blessures sont le germe impérissa-

Digitized by Google

ble d'une révolution nouvelle qui ne sera peut-être mûre que dans l'espace d'un siècle ; mais aussi au jour de la vengeance les enfans des opprimés s'écrieront : on n'a pas épargné nos pères !

XXVIIe LETTRE.

Helvoëtsluis (1).

Sous peu d'heures nous serons embarqués. Je puis de la fenêtre sur laquelle je t'écris toucher avec la main notre paquebot. Tandis que nos compagnons de voyage se rassemblent, je veux tracer à la hâte les observations que j'ai faites sur la Hollande, depuis notre départ d'Amsterdam jusqu'à notre arrivée ici.

Il m'a été aussi pénible de quitter Amsterdam que la Haye ; car à peine avons-nous

(1) Petite ville située à Briel, et dans la partie sud de cette île. On trouve près d'Helvoëtsluis un chantier pour la construction des vaisseaux, ainsi qu'un très-beau magasin. Le port a peu d'étendue, mais la rade en est sûre. Il part fréquemment de cette ville des paquebots pour l'Angleterre.

Digitized by Google

eu le temps de voir la moitié des raretés qu'on montre aux étrangers dans cette grande et superbe ville (1). Nous commen-

(1) La population d'Amsterdam est de trois cent mille ames. Son port est un des plus magnifiques de l'Europe; les quartiers de *Prince-Hoff* et de l'*Amstel* sont décorés de maisons qui ressemblent à des palais.

L'amirauté est un bâtiment spacieux ; rien n'a été économisé pour sa construction.

Les magasins et les chantiers de la compagnie des Indes occupent un terrein immense. On y voit des amas prodigieux d'épiceries, de tabac, de porcelaines, etc.

La bourse, quoiqu'une des plus vastes de l'Europe, suffit à peine pour le concours des négocians qui s'y rassemblent. Ce bâtiment, construit transversalement sur un canal, forme un parallélogramme d'environ 200 pieds de long sur 130 de large. Il règne autour une colonnade, qui se répète dans l'étage supérieur où l'on a établi divers bureaux.

L'hôtel-de-ville est, au premier coup-d'œil, un des plus beaux monumens de ce genre. Cependant les connoisseurs observent que le soubassement ne s'accorde point avec l'ordre ionique qui lui sert de support. On voit, dans la chambre de justice, de magnifiques bas-reliefs en marbre. L'arcade, sous laquelle s'ouvre l'escalier, est décorée d'un grouppe de pierres représentant l'union des sept Provinces. Ce morceau est entremêlé d'ornemens en bronze de couleur et surdorés, bizarrerie qui doit révolter tous les gens de goût. Les bas-

cions à nous lier avec des personnes également aimables et instruites ; le mois de mai

reliefs, ou dessus de porte de chacune des salles de justice et des diverses administrations, sont en général heureusement conçus. Ces différentes salles renferment d'excellens tableaux ; les principaux sont : le Jugement de Salomon, attribué à Rubens ; — la Femme Adultère, par Quellinus ; — la Reine de Saba devant Salomon, par Van Cleef ; — la Continence de Scipion, par J. Jordans ; — la Signature de la Paix de Munster, magnifique tableau peint en 1648, par Vander Halst ; — un Tableau capital de Vandyck, représentant l'Assemblée des Etats ; — la Tenue d'un Conseil des Confédérés, par Thomas Rembrant : deux Flambeaux que portent des Valets éclairent la scène, ce qui produit des effets de lumière très-piquans ; — la Méridienne, tracée dans le grand sallon, est du célèbre Huygens.

On voit dans le temple neuf le tombeau de l'amiral Ruyter, et plusieurs autres mausolées.

Le pont sur l'Amstel est d'une belle exécution.

La synagogue portugaise est peut-être le seul temple juif qui offre quelqu'intérêt. L'extérieur est d'une architecture assez noble.

Le grand hôpital ou *Gasthuys* est très-vaste. On y reçoit indistinctement tous les malades, de quelque religion qu'ils soient.

La maison de force ou *Rasphuys* est un modèle d'administration. Voyez l'ouvrage intitulé : Voyage d'un Amateur des Arts. Amsterdam, 1783 ; 4 vol. *in*-12.

Les théâtres en général sont peu fréquentés. Au pre-

Digitized by Google

est arrivé, et tu sais que nous l'avions fixé pour l'époque de notre départ.

En effet, nous avons pris à cinq heures

mier coup-d'œil, les voyageurs ne manquent pas de décider que cette solitude est l'effet d'un défaut de goût de la part des Hollandois. Mais les véritables observateurs soupçonnent, au contraire, que dans la métropole de l'activité et du commerce, cette insouciance pour ce genre de plaisir indique qu'Amsterdam est, de toutes les grandes villes de l'Europe, celle qui renferme le moins d'oisifs. Les salles de spectacle ne sont que les hôpitaux des ennuyés.

On trouve aux environs d'Amsterdam des promenades charmantes, mais elles sont presque toujours désertes.

Personne n'ignore que cette ville est remplie de magnifiques cabinets d'histoire naturelle, les plus précieux peut-être qui soient dans le monde entier. Aussi la Hollande est-elle le sanctuaire où ceux qui veulent se préparer à l'étude de la nature doivent aller puiser les premiers élémens de cette belle science. On envoie à grands frais de jeunes élèves en Italie pour étudier l'art de la peinture, tandis que Paris, rivale de Rome, à l'exception des précieux restes de l'antiquité et des ouvrages de Raphaël, renferme les plus beaux monumens de l'art. Certes, je suis loin de blâmer un usage aussi sacré ; mais pourquoi la république n'enverroit-elle pas en Hollande de jeunes étudians, qui delà iroient épier la nature sur divers points du globe? Alors la France auroit des Linnées.

Digitized by Google

du matin la barque d'Harlem, qui nous a conduits à la maison de campagne de Henri Hope, si connu dans toutes les parties du monde par ses immenses richesses. Nous avions eu soin de nous munir à Amsterdam d'un billet signé de lui ; car c'est un talisman sans lequel on n'ose point se présenter en Hollande dans les maisons des particuliers. On arrive par une délicieuse avenue à travers un bois planté de jeunes arbres, jusqu'à l'édifice dont les dehors sont loin d'annoncer les richesses de l'intérieur. La forme angulaire du bâtiment décèle le goût bizarre de son premier possesseur, et l'humidité du lieu détruit insensiblement le plâtre dont les murs sont revêtus. On trouve en entrant un magnifique escalier de marbre blanc, d'une coupe savante, et de la plus belle proportion. Les appartemens sont richement meublés, et même un peu trop chargés de décorations. Le parquet composé des bois les plus précieux de l'Inde, une cheminée en marbre de Paros annoncent l'excessive richesse du propriétaire.

On nous conduisit dans une magnifique galerie de peinture, divisée en trois salles différentes, et dont l'aspect nous étonna,

Digitized by Google

quoique nous fussions prévenus d'avance. Les nombreux tableaux qu'elle renferme sont en grande partie de l'école italienne. Tous peut-être ne sont point d'un choix également pur ; mais la diversité est le caractère qui convient à une galerie. Il importe même plus qu'on ne pense à l'artiste et au connoisseur de réunir, non-seulement les tableaux des diverses écoles, mais encore de rapprocher ceux qui indiquent les diverses manières de chaque maître. Les demi-amateurs ne sentent rien de tout cela.

Tu concevras sans peine si dans un pays où depuis long-temps je suis accoutumé à ne voir que des ouvrages des écoles flamande et hollandoise, mon ame et mes yeux ont joui avec délices du divin spectacle qui leur étoit offert. Dans la première salle, je me suis arrêté devant trois grands Paysages du célèbre Poussin (1), les plus

(1) Né à Andelis en 1594. Cet illustre maître s'étant lié à Rome d'une amitié très-étroite avec le cavalier Marin et les plus célèbres poëtes de son temps, convenoit volontiers qu'il avoit puisé une partie de son génie et de ce talent poétique, qui caractérise ses sublimes ouvrages, dans leur société, ainsi que dans la lecture des grands classiques de Rome ancienne et de Rome

Digitized by Google

beaux que j'aie encore vus de ce maître ; dont le style à la fois sombre et grandiose

moderne. Il étudia la géométrie, la perspective, l'anatomie, et rechercha toujours la conversation des savans. Ce trait suffit seul pour détruire l'hérésie monstrueuse de certains cannibales professeurs publics de vandalisme, ennemis naturels du génie et de la vertu dont l'éclat mettroit au grand jour leur difformité : les siècles futurs auront peine à le croire ! Ces hommes féroces ont osé soutenir, dans un des paroxysmes de leur stupide barbarie, que les arts et les sciences *ne font pas cause commune*, et que les gens de lettres ne pouvoient être assimilés aux artistes.

La mort du cavalier Marin ayant plongé Poussin dans la misère, il fut obligé de donner ses charmans ouvrages à un prix très-modique. Tout le monde connoît, du moins par les estampes, son délicieux tableau dans lequel il avoit représenté les Danses légères de plusieurs Bergers ; plus loin à l'écart est un Tombeau de simple architecture avec cette inscription touchante : « Je fus » aussi pasteur d'Arcadie ».

Les plus beaux morceaux de Nicolas Poussin sont en France, et respirent une connoissance profonde de l'antique. Ceux où il a représenté les Sacremens passent, à l'exception du Mariage, pour des chef-d'œuvres inimitables. Ces tableaux sont des originaux sans doute. J'ai cependant vu à Rome, dans la maison Bocca Paduli, d'autres Sacremens de cet illustre maître. La pensée de ceux-ci est la même que celle des tableaux

Digitized by Google

offre un contraste si frappant avec la manière limpide et brillante de Claude Lorrain. Mais le bleu d'outre-mer qui domine dans un de ces trois morceaux l'a fait tourner au noir, et lui donne une sécheresse que sûrement il n'avoit point, lorsqu'il sortit des mains de ce sublime artiste.

Backuysen (1) offre des beautés d'un autre genre. Ici, j'ai remarqué un tableau capital de cet habile maître, représentant Rotterdam qui s'élève orgueilleusement au dessus des flots argentés de la Meuse. Le port est rempli de vaisseaux ; le soleil caché derrière les nuages projette majestueusement ses rayons dans l'onde, et répand sur

de la galerie ci-devant Orléans ; ils sont également regardés comme des originaux.

L'usage de Poussin étoit de fixer lui-même le prix de ses ouvrages, et de renvoyer l'excédent à ceux qui vouloient les lui payer plus cher; aussi vécut-il dans la médiocrité. On connoît sa réponse au prélat Massimi qui le plaignoit de n'avoir pas un seul valet pour le servir. —Ah! monseigneur, je vous plains bien davantage d'en avoir un si grand nombre.

Cet artiste mourut à Rome, en 1665, à l'âge de 71 ans. Voyez sa vie en Italien, par Bellori.

(1) Voyez pag. 231, note 1.

tous

tous les objets une teinte pourprée dont le charme est difficile à décrire. Plus loin deux Paysages de Rubens (1), ornés de figures d'hommes et d'animaux, d'un dessin peu soigné, mais d'un faire large et hardi. La Femme Adultère dans le Temple, par le même : les têtes sont remplies d'expression et de vérité ; mais le ton de couleur est livide, et les figures dénuées d'élégance.

Dans la seconde salle, mes yeux, que dis-je ? mon ame s'est fixée sur une Susanne (2) du Dominiquin (3), tableau de la plus belle conservation. La pensée de cette figure est sublime. Combien elle diffère de l'autre Susanne de la galerie de Dusseldorff ! Que de graces et de voluptés ! Comme on voit circuler la vie dans tous ses traits ! Encore un effort de plus, elle va parler et se mouvoir ! Enfin, c'est la nature, et la nature embellie par le génie des arts. Elle est entiérement nue ; son bras droit repose sur un coussin ; ses yeux sont surchargés de tristesse ; sa tête divine retombe voluptueusement, et semble

(1) Voyez tom. I. pag. 98, note 1.

(2) Voyez tom. I, pag. 177, note 1.

(3) Voyez tom. I, pag. 177, note 2.

s'affaisser sous le poids des réflexions qui se pressent en foule autour d'elle; en un mot, son attitude est parfaite, et le critique le plus sévère ne peut observer le moindre défaut dans les contours de ses membres délicats. Le coloris de ce charmant tableau m'a paru un peu matte. Mais, qu'est-ce que la couleur en comparaison des formes? Que sont les vêtemens, les draperies, lorsque le nud offre les traits enchanteurs d'une nature choisie par un Zampieri?

Je ne puis passer rapidement sur une Madeleine du Guide (1), figure de grandeur naturelle, dont la tête m'a paru véritablement admirable. Quant au coloris, il semble que l'artiste se soit surpassé lui-même. L'ensemble de cette figure est véritablement divin, et cette Madeleine offre aux spectateurs des attraits si sensuels que, pour l'intérêt de leur propre vertu, ils doivent rendre graces au Guide d'en avoir voilé une partie. Mais en dissimulant ainsi les formes qu'il a su prononcer à travers un fragile tissu, c'est peut-être là ce qu'on nomme le dernier effort de l'art. Cependant s'il étoit permis de trouver un défaut à ce charmant

(1) Voyez tom. I, pag. 200, note 2.

Digitized by Google

ouvrage, j'oserois dire qu'en général les draperies sont mesquines et projettées sans grace. Les divers sentimens, les nuances qui caractérisent la beauté repentante, se trouvent réunis dans cette Madeleine, dont les charmes ne sont point altérés par la pénitence. Elle pleure sans grimacer, et son visage n'annonce point cette douleur convulsive, ressource des peintres médiocres qui cherchent, mais en vain, à produire des effets.

Je conviens que la tourbe des curieux ne peut saisir cette expression délicate, qui indique d'une manière si vive aux êtres sensibles et aux gens de goût les mouvemens tumultueux d'une ame bourrelée par des repentirs amers. Les premiers, je l'avoue, ne s'apperçoivent point que l'on est triste, si l'on ne gémit pas, si l'on ne sanglote point, si l'on ne se jette point contre terre; le grincement des satyres est la seule joie qui leur plaise. J'ai encore vu ici une belle Tête d'Ange par le même; et pour n'omettre aucun des ouvrages de ce grand maître, nous avons trouvé dans la dernière pièce une Tête colossale de Christ, dans laquelle on remarque un grand goût de l'antique.

A côté l'on voit un Enfant d'une beauté merveilleuse dormant sur le sein de sa mère.

Le Serment de Brutus sur le corps inanimé de Lucrèce est du peintre anglois Hamilton (1). Ce tableau est d'un dessin correct. Il y règne un excellent ton de couleur. La pâleur de la mort est rendue avec une vérité admirable. J'observerai cependant que de pareils sujets dégénèrent en froide déclamation, lorsqu'ils ne sont point traités par des artistes d'un génie supérieur.

Vénus endormie de Carlo Maratti (2) mérite l'attention des gens de goût. Il est impossible d'imaginer une plus belle tête de femme. L'ensemble de cette figure réunit tant de charmes qu'Adonis disparoît devant elle. En général, les artistes réunissent moins bien à peindre des beautés mâles; et c'est, diroit Winkelmann, parce que la forme la plus parfaite doit être moins facile à saisir. Au reste, le coloris de ce morceau

(1) Excellent peintre de Portraits, et bon peintre d'Histoire. Londres possède plusieurs tableaux de cet estimable artiste.

(2) Voyez tom. I, pag. 207, note 2.

Digitized by Google

a été un peu altéré. J'ai observé le même défaut dans un ouvrage du Titien (1), représentant Vénus et l'Amour.

La fille de Cimon (2), qui présente le sein à son vieux père enchaîné, est encore de ce dernier maître. Ce sujet est rendu ici avec plus d'art qu'il ne l'a été par aucun peintre. Mais je dirai toujours que ce trait d'histoire n'est point un sujet heureux pour le pinceau. Près de là est placé un petit buste de Lucrèce au moment où elle se poignarde. Cette tête est dénuée de beauté et de noblesse. En un mot, ce n'est point Lucrèce. Elle se tue...., et cependant le sentiment de la vie n'est point éteint dans ses traits. Quant au beau sein de cette courageuse Romaine, les peintres devroient l'étudier, jusqu'à ce qu'ils aient appris du Titien combien la nature et la verité sont au dessus des formes maniérées.

Le Gladiateur mourant (3), le bras gauche étendu derrière lui, est sans contredit un des plus précieux restes de l'antiquité ;

(1) Voyez tom. I, pag. 203, note 1.

(2) Voyez tom. I, pag. 373.

(3) Voyez tom. I, pag. 135, note 1.

Digitized by Google

mais le Carrache (1) devoit-il choisir ce monument de l'art des Grecs, et y puiser la pensée de son tableau de Jean dans le Désert? Cette figure du saint précurseur est d'ailleurs très-belle, quoique ses proportions soient colossales. Sa tête est celle de l'Antinoüs, et cependant ses yeux étincèlent de rage. Il lance vers la terre des regards furieux. Le faire en est assez dur, et sa couleur rembrunie indique que cette tête a été faite d'après le marbre. Je demanderois volontiers au grand Carrache ce qu'il y avoit de commun entre Jean et le Gladiateur du Capitole? Dans une grande et terrible composition qui représente Hercule et Cacus, j'aurois fait volontiers une semblable question au même artiste. On ne voit que le derrière de la tête ensanglanté de Cacus; comment savoir alors s'il a mérité son destin? D'ailleurs aucun des traits de la figure d'Hercule n'annonce le vengeur de l'humanité opprimée; et certes il est difficile de distinguer le demi-dieu d'un assassin. Je ne vois plus qu'un bourreau qui se précipite sur un malheureux, et l'écrase sous les coups redoublés de son énorme massue. Si

(1) Voyez tom. I, pag. 143, note 2.

Digitized by Google

j'écrivois les fastes de la peinture, je supprimerois cet ouvrage de la vie du grand Annibal Carrache.

La Sainte-Famille de Perin del Vaga (1) a pour moi plus de charmes. Là on voit un bel enfant caresser la plus aimable des mères. Elisabeth est vieille, sans être repoussante; et ce que les artistes n'ont pas toujours eu le bon esprit d'observer dans les Saintes-Familles, la figure du fils d'Elisabeth est d'une beauté inférieure à celle du bambin sacré. Quelle différence entre cette production qui date des premiers temps de l'école d'Italie, et les group-

(1) Né en 1500. Il fut d'abord élève d'André del Cari, peintre en miniature, ensuite de Ridolfo Ghirlandajo, l'un des meilleurs dessinateurs de l'école florentine. Ce jeune artiste s'attacha depuis au peintre Vaga qui le conduisit à Rome, et dont il prit le nom par reconnoissance.

Forcé d'employer une partie du jour à travailler pour vivre, il en consacroit le reste à étudier les grands modèles qu'il avoit sous les yeux. Raphaël, touché de sa pauvreté et de ses talens, l'admit au nombre de ses élèves, et l'employa ensuite à peindre certaines parties des loges du Vatican. Le dessin de ce maître est d'une pureté admirable. Il mourut subitement à Rome, âgé de 47 ans.

Digitized by Google

pes froids et sans vie des premiers artistes flamands ! On nous a fait remarquer encore dans cette collection une Madone et Jesus enfant qu'on attribue au divin Raphaël.

Deux Paysages de Claude Lorrain (1), dans lesquels cet heureux amant de la nature a introduit plusieurs fabriques et divers monumens égyptiens ou orientaux, réunissent tout ce qui caractérise le pinceau de ce maître inimitable, c'est-à-dire, la chaleur et la vie, la richesse des détails jointe à la limpidité du coloris et à cette inconcevable magie qui lui a mérité le premier rang parmi les paysagistes. Le tableau de cet artiste qui représente la Fille de Pha-

(1) Né à Toul en 1600. Cet artiste devenu si célèbre n'annonça d'abord que l'ineptie la plus absolue. Ses parens l'ayant mis en apprentissage chez un pâtissier, il ne put rien y apprendre. Augustin Tassi, excellent peintre italien, le prit à son service, l'emmena à Rome; et Claude Gelée, surnommé le Lorrain, devint, à force de travail et de patience, le premier paysagiste de l'Europe. Nul n'a mieux entendu que lui la magie du clair-obscur, ni celle de la perspective aérienne. Son nom est à jamais immortel dans les fastes des arts. Les figures qu'on voit dans ses tableaux sont peintes par Philippe Lauri ou Courtois.

Le Lorrain mourut à Rome en 1678.

Digitized by Google

raon recueillant entre ses bras le petit Moïse exposé sur les eaux, est une composition délicieuse. Le second est d'un moindre prix : mais l'architecture des palais est une véritable féerie.

Une Tête d'homme de forme colossale du célèbre Meng (1), dans laquelle cet artiste a voulu exprimer tous les caractères de la douleur, est d'une touche fière, d'un dessin pur, mais froid. Je passe légérement sur deux grands tableaux où l'on a voulu peindre Vénus près du bel Adonis étendu mort à ses pieds. Que cherche la Reine des Amours près d'un amant qui n'est plus? Quant à celle de Paul Veronèse (2), elle paroît s'être échappée d'un *musicaut* d'Amsterdam.

Avant de finir, encore un mot sur une composition du même genre. Ce gracieux tableau représente un Amour jouant avec une Nymphe charmante qui se cache le visage d'une main ; mais un regard vif et brillant s'échappe à travers ses doigs : tel on voit vers l'aube du jour un rayon du

(1) Voyez tom. I, pag. 116, note 1.

(2) Voyez tom. I, pag. 205, note 3.

Digitized by Google

soleil s'échapper à travers un nuage. Les graces et leur cortège se répandent sur tous les traits de la Nymphe folâtre, et la draperie que l'Amour soulève est disposée avec cet art voluptueux des Dryades que chantoit Ovide. Le coloris de ce tableau est aussi frais que s'il étoit encore sur le chevalet. Aux pieds de la Nymphe, on voit un petit serpent bigarré de diverses couleurs ; il lève la tête ; son corps est à demi-caché sous l'herbe : *latet anguis in herbâ !* allégorie très-morale, mais très-inutile ; car le spectateur l'a pressenti avant d'avoir apperçu l'emblême. Ce tableau d'un artiste moderne, sir Josué Reynold (1), mérite la place qu'il occupe parmi les morceaux de l'école d'Italie.

Après avoir quitté ce charmant séjour, nous avons dirigé notre promenade vers le célèbre jardin de fleurs d'Harlem. Je n'ose plus nier que les vents apportent l'odeur des parfums de l'Arabie-Heureuse jusques sur l'Océan ; car il est très-vrai que dans cet

(1) Le plus célèbre peintre de l'Angleterre. Ses tableaux sont très-chers. On connoît peu en France et en Italie les ouvrages de cet habile maître. Il vivoit encore en 1783.

Digitized by Google

athmosphère embrumé, nous distinguions l'odeur balsamique de la jacinthe (1) et de l'oreille-d'ours (2). La chaleur commençoit à se faire sentir ; le soleil éclairoit un ciel pur et sans nuages. Avec quelle volupté nous admirions au milieu des torrens de lumière les couleurs de la nature dont ces vaines copies sorties de la main des hommes ne sont que l'insuffisant mensonge ! Ah ! comme elle est belle encore aux yeux de l'observateur sensible, même à l'instant où il vient de contempler les chef-d'œuvres de l'école d'Italie !

Nous appercevions dans le lointain une vaste enceinte remplie de fleurs ; là des tulipes (3) de diverses espèces étoient ran-

(1) Cette fleur est originaire de l'Orient. Voyez le Traité des jacinthes.

(2) Ce nom lui a été donné à cause de la ressemblance de ses feuilles avec l'oreille d'un ours.

Les amateurs la distinguent en trois classes. L'oreille-d'ours pure, la panachée, et la bizarre.

Cette plante, dont l'odeur est délicieuse, fleurit ordinairement deux fois par an. On la dit originaire de Suisse. Voy. le Traité sur la culture de l'oreille-d'ours. Paris, 1745 ; 2 vol. *in*-12.

(3) Cette belle fleur est, dit-on, appellée tulipe,

Digitized by Google

gées en longues plates-bandes, les unes couleur de feu, jaune, citron, ou d'un blanc de neige ; plusieurs d'un rouge carmin, et des milliers d'autres de différentes

parce qu'elle ressemble au turban des Turcs qui lui ont donné le nom de *tulipan* ou *tulpens*.

Conrad Gesner fut le premier qui donna en Europe la figure de la tulipe, dans l'ouvrage de Valerius Codrus. Ce dernier l'avoit vue en fleur pour la première fois en 1559. La semence avoit été envoyée de Cappadoce.

Certains carreaux de tulipes ont été prisés, dans le commencement du siècle, jusqu'à quinze ou vingt mille francs. On lit dans un auteur connu, qu'un particulier hollandois donna à défaut d'argent, pour une seule tulipe surnommée le *vice-roi*, deux lasts de froment (36 setiers), quatre lasts de riz, quatre bœufs gras, douze brebis grasses, huit cochons engraissés, deux muids de vin, quatre tonneaux de bière, deux tonneaux de beurre, mille livres de fromage, un lit, des habits, et une grande tasse d'argent; le tout estimé 2500 florins de Hollande. Un autre particulier avoit offert, mais en vain, pour la même tulipe, douze arpens de très-bonne terre.

Les tulipes les plus estimées sont celles qu'on appelle paltodi, morillon, agathe, et sur-tout les marquetrines. Ces dernières sont d'un bleu céleste.

En Hollande, dit Bradley, on voit des tulipes qui s'élèvent à plus de trois pieds de hauteur. Voyez l'ouvrage de Lestiboudois, intitulé : Botanographie Belgique.

Digitized by Google

nuances. La jacinthe plaisoit davantage aux yeux par l'élégance, la forme de son calice et par la variété de ses couleurs. Personne n'ignore le prix excessif que les amateurs attachoient autrefois à ces belles productions de la nature. Maintenant cette manie qu'on a tant reprochée aux Hollandois diminue sensiblement. Des goûts si simples ne peuvent exister dans le froid dix-huitième siècle. Ils ne sont plus ces jours prospères où l'homme innocent proxénète épioit l'instant de l'orgasme végétal, et croisoit savamment les races en dirigeant par son art le pollen des anthères dans la corolle des fleurons femelles.

Nous avons regretté de ne pouvoir consacrer quelques instans à examiner les instrumens typographiques dont on se servoit ici avant l'invention des caractères mobiles; mais le possesseur de l'apparat de Coster (1),

(1) Mort à Harlem en 1440. Les habitans de cette ville prétendent que Laurent Coster est l'inventeur de l'imprimerie, et qu'il trouva cet admirable secret vers l'an 1430. Le savant Meerman, dans un ouvrage intitulé : *Origines Typographicae*, la Haye, 1765, a soutenu cette prétention erronée avec une sagacité et une érudition peu commune. Mais le seul honneur qu'on

Digitized by Google

M. Enschede (1), n'étoit point chez lui, ou du moins n'étoit pas visible. Après le dîner, nous sommes allés à l'institut de Pierre Teyler Vander-Hulst, riche négociant, qui, sans avoir eu durant sa vie un goût décidé pour les sciences, a partagé toute sa fortune entre les pauvres et la physique. Les administrateurs de ses biens ont annuellement cent mille florins à leur disposition.

Nous avons visité la bibliothèque, la collection d'estampes, le précieux appareil d'instrumens de physique de cet homme singulier, ainsi qu'un riche cabinet d'histoire naturelle, sans oublier une vaste machine électrique connue par l'excellent rapport que M. Van-Marum (2) en a publié

puisse accorder à la ville de Harlem, est d'avoir été une des premières de l'Europe où l'on ait connu l'art de la gravure en bois ; ce qui a conduit par degrés à l'idée d'imprimer un livre d'abord en planches gravées, ensuite en caractères mobiles de bois, puis en caractères de fonte. La première édition faite avec des caractères mobiles, qui soit sortie des presses de Harlem, est le procès de Bélial contre J. C. traduit en Flamand, 1484 ; fol.

(1) Célèbre fondeur de caractères, établi à Harlem.

(2) Docteur en philosophie et en médecine, corres-

Digitized by Google

dans la description qu'il a donnée de ce beau cabinet. Elle est placée au centre d'une grande salle décorée avec goût, et ses roues ont six pieds de diamètre. Or des moyens aussi puissans doivent opérer avec facilité certains phénomènes que des appareils plus foibles ne sauroient produire. L'action de l'électricité sur la fonte, la calcination des métaux et la séparation des gazs a été démontrée ici plus d'une fois. On a tout lieu d'espérer qu'avec le temps il sera possible de déterminer d'une manière fixe et précise l'instant où le mouvement se combine avec la matière. Les nouvelles expériences de M. Van-Marum prouvent que la mort absolue des animaux coïncide instantanément avec la cessation de l'irritabilité.

pondant de l'académie des sciences de Paris, et membre de toutes les sociétés savantes de la Hollande. Voici le titre des ouvrages de Martin Van-Marum, dont Forster n'a cité que le premier :

1°. Description d'une très-grande Machine électrique placée dans le Muséum de Teyler à Harlem, et des Expériences faites par le moyen de cette Machine. Harlem, 1785 ; 4°.

2°. Première continuation des Expériences faites par le moyen de la Machine électrique Teylerienne. Harlem, 1787 ; 4°.

Digitized by Google

L'anguille, par exemple, dont les tronçons se meuvent quoique séparés, et cherchent encore à se rejoindre, demeure immobile, et son irritabilité cesse dans toutes les parties par lesquelles s'est écoulé le rayon ou sens vital.

Les administrateurs de cet immense revenu pourroient sans doute, s'ils étoient animés d'un véritable zèle pour les sciences, étendre encore plus loin les vues du fondateur, sans être arrêtés ni par la crainte de ne pouvoir continuer leurs expériences, ni par celle d'épuiser les revenus annuels de cet énorme capital. Mais la manie d'accumuler est si active en Hollande qu'elle l'emporte presque toujours sur l'intérêt des sciences. Cependant lorsque les capitaux s'élèvent jusqu'à une masse disproportionnée, qui les garantira contre ces *nécessités*, ou plutôt ces brigandages d'Etat, devant lesquels toute considération est insuffisante à l'époque du discrédit public ?

Si l'université de Leyde n'avoit pas mis en réserve près d'un demi-million, auroit-elle pu effectuer le dessein de fonder lors des derniers troubles une nouvelle institution académique ? Cet établissement même

ne

Digitized by Google

ne se seroit-il pas écroulé, si le grand pensionnaire ne l'eût sauvé du naufrage, en interposant son influence plutôt comme partisan de la Maison d'Orange qu'en qualité de curateur de cette académie ? A t-on enfin oublié que l'énorme contribution de quatre-vingt millions absorba les épargnes consacrées aux progrès des sciences, et que personne dans l'Europe ne songea même à élever la voix pour réclamer contre cet abus d'autorité ? Comment d'après cela ose-t-on encore balancer en France à reprendre les biens usurpés par un clergé oisif et des moines ignorans ?

Enfin, M. Van-Marum, qui nous avoit reçus avec cette obligeance si précieuse aux voyageurs, nous mena voir le cabinet d'histoire naturelle de la société des sciences de Harlem. Ce cabinet est moins riche, moins brillant que celui du stadhouder ; mais comme on a suivi la méthode de Linnæus dans la classification des divers objets qu'il renferme, il est préférable sous ce rapport à la majeure partie des cabinets de la Hollande. La partie zoologique contient plusieurs morceaux infiniment rares ; elle est très-riche en quadrupèdes, en oiseaux et

en zoophytes. C'est ainsi que nous avons employé notre après-midi (1) jusqu'à l'instant où nous sommes entrés dans une barque légère qui, en trois heures de temps, au milieu du tonnerre et des éclairs, nous a portés à Leyde.

Nous étions munis des signes de liberté si nécessaires à tous ceux qui voyagent dans un pays insurgé ; car il n'y a que des fous qui puissent lutter contre le despotisme d'un assentiment général et unanime. Ces signes, ces costumes, ces dénomina-

(1) On doit remarquer dans la grande église de Harlem, dit l'auteur du Voyage d'un Amateur des Arts, un monument funèbre en marbre d'une fabrique récente, par Jean Burtel. Plusieurs parties de ce mausolée sont supérieurement bien traitées. Les deux figures représentant la Force et l'Espérance passent pour être d'une assez belle exécution. Les *Cicerone* engagent ordinairement les voyageurs à s'arrêter devant un petit vaisseau suspendu à la voûte par une chaîne. Sa poupe est armée d'une scie. L'on prétend que ce petit monument est un *ex voto* en mémoire de ce que les croisés parvinrent, dit-on, à scier une chaîne qui leur fermoit l'entrée du port de Damiette.

Le buffet d'orgues de cette même église est imposant par sa grandeur. Il jouit de la réputation d'être le plus complet et le plus harmonieux de tous ceux qui sont en Hollande.

Digitized by Google

tions particulières sont d'ailleurs plus importans que ne le pense le vulgaire. Pour le philosophe, ce sont autant de points de ralliement. Lorsque le parti opprimé par Philippe II prit volontairement le nom de *gueux* (1), ce nom devint formidable au

(1) Nom que prirent les mécontens des Pays-Bas en 1566. Philippe II ayant donné ordre à la duchesse de Parme de faire promulguer dans le Brabant les arrêtés du concile de Trente, et d'y établir l'inquisition, les Etats s'opposèrent à cette mesure destructive de leur liberté, et le peuple menaça d'exterminer la noblesse. Effrayés d'une telle fermentation, les *seigneurs* du pays s'assemblèrent à Gertruidenberg, afin d'aviser aux moyens de conserver leurs franchises. Cette démarche ne fit qu'irriter les esprits. Alors le peuple se porta en foule au palais de la Gouvernante ; et le comte Barlaimont lui ayant dit, pour la rassurer, que ces révoltés n'étoient que des *gueux*, les dissidens prirent cette dénomination, et commencèrent à porter sur leurs habits la figure d'une écuelle de bois avec ces mots : *serviteurs du roi jusqu'à la besace.*

On sait que le duc d'Albe les contraignit de passer en Angleterre, où ils équipèrent une flotte d'environ quarante voiles, sous la conduite de Lumei, et qu'ils firent durant plusieurs années des courses continuelles sur la côte ; alors on les nomma *gueux de mer* ou *oies de mer*, par allusion sans doute au mot anglois *goose* qui signifie une oie.

Ensuite ils passèrent à Enchuse, se rendirent maîtres

tyran. Lorsque les insurgés de la Nouvelle-Angleterre, vainqueurs à Lexington et à Bunkershill, eurent lavé dans leur sang et dans celui des Anglois la tache de poltronnerie qui leur avoit fait donner le surnom de *yankies*, ils reprirent leur fierté, et leurs ennemis furent doublement découragés d'avoir été vaincus par des *yankies* : de même les patriotes hollandois ne trouvèrent point de dénomination plus honorable pour eux que celle de *kees* (1). Les femmes portèrent à leur cou un petit chien doré ou de porcelaine. Les hommes en attachèrent à leurs montres comme des breloques, et ce signe bizarre devint celui de la fraternité.

Nous avons passé deux journées entières à visiter les principales curiosités de Leyde et de ses environs. Cette ville est le séjour de l'urbanité, des connoissances, et de cette aimable politesse envers les étrangers, in-

de l'île de la Brille en 1572 et s'y fortifièrent, afin de se défendre contre les entreprises du féroce duc d'Albe. Tels furent les commencemens de la république de Hollande. *De Thou, Hist. lib.* 54. *Mezeray, Hist. de France. Sup.*

(1) Ce mot, en Hollandois, signifie une espèce de singe, et au figuré un *ruste*, un *rustaud*.

Digitized by Google

dice certain de la douceur des mœurs. Les savans de Leyde n'ont point le ton pédantesque de nos érudits d'Allemagne. On ne voit point régner parmi eux cette jalousie déshonorante qui a causé tant de scandale, et qui s'est opposée plus qu'on ne pense aux progrès des lumières en calomniant l'érudition. La cause de cette différence vient peut-être de ce qu'étant en général d'assez riches propriétaires, l'honorable fonction d'homme de lettres n'est point pour eux une fonction mercantille. Les professeurs actuels de l'université soutiennent avec éclat la réputation de cet établissement célèbre. Pestel (1), Ruhnkenius (2), Schultens (3), Luzac (4) sont des hommes également chers

(1) Savant professeur de droit naturel et politique à l'université de Leyde. Ses principaux ouvrages sont:

1°. *Fundamenta Jurisprudentiae naturalis.* Leyde, 1773; 1 vol. 8°. Excellent abrégé de droit naturel, et dont on a déjà publié diverses éditions. La dernière st d'autant plus précieuse que l'auteur l'a considérablement augmentée. Cet ouvrage sert de texte aux diverses leçons de Pestel lui-même sur cette partie de la jurisprudence, et dans lesquelles il explique le droit des gens, d'après le célèbre Traité de Grotius, *De jure belli et pacis.*

2°. *Commentarii de Republicâ Batavâ.* Leyde,

aux sciences, aux lettres et à la société par

1782 ; 1 vol. 8°. Ouvrage aussi recommandable que le précédent, et qui sert encore de texte aux leçons de l'auteur sur le droit politique hollandois.

3°. *Oratio de fructibus qui ex Jurisprudentiâ perfectiori ad Populos Europæos seculo XVIII pervenerunt.* Leyde, 1789 ; 4°.

(2) Professeur de langue latine, d'antiquités romaines, et d'histoire à l'université de Leyde.

Ruhnkenius est peut-être le premier homme de l'Europe pour la philologie grecque et latine. Ses différentes éditions d'auteurs anciens sont toutes estimées, à cause de l'extrême correction du texte. Il les a enrichies de savantes préfaces et de notes qui annoncent une connoissance exquise de l'antiquité. Parmi ces belles éditions, on distingue les suivantes :

Rutilii Lupi itinerarium. Leyde, 1768 ; 1 vol. 8°.

Timaei Lexicon vocum platonicarum. Leyde, 1754 ; 1 vol. 8°. Il en a paru une seconde édition en 1789.

Epistolae duae criticae ad Valkenaër et Ernesti in Homerum, Hesiodem, Callimachum et Apollonium Rhodium. Leyde, 1749—82 ; 8°.

Callimachus cum notis Ernesti. Leyde, 1761 ; 2 vol. 8°.

Homeri hymnus in Cererem, et Fragmentum hymni ad Bacchum. Ouvrages inconnus jusqu'alors, et qu'on attribue à ce poëte : MS. trouvé dans la bibliothèque de Moscow, par C. F. Matthæi. Leyde, 1780—82 ; 8°.

Apulaei Metamorphoseon libri XI. Leyde, 1788 ; 1 vol. 4°. Ruhnkenius se propose de publier successivement les autres ouvrages d'Apulée.

Digitized by Google

leurs vastes connoissances, et une amabilité peu commune.

Celsi Medicina ex recensione L. Fragae. Leyde, 1789 ; 4°.

Longini quae supersunt cum notis Toupii et emendationibus Ruhnkenii. Oxford, 1778 ; 4°. Cette édition est précédée d'une excellente Dissertation sur la vie et les écrits de Longin. Ruhnkenius avoit publié séparément ce morceau à Leyde en 1776, sous le nom d'un de ses disciples. Mais il en est notoirement l'auteur.

Elogium Tiberii Hemsterhusii. Leyde, 1789 ; 8°. Cet ouvrage est un modèle en son genre.

(3) Fils de Jean-Jacques, et petit-fils d'Albert Schultens. Il leur a succédé dans la chaire de littérature orientale à l'université de Leyde. La mort a enlevé cet illustre savant aux lettres et à ses amis.

Henri-Albert Schultens travailloit avec Wyttenbach, Van-Santen, Folluis, au journal intitulé : *Bibliotheca critica.* Il a publié aussi les écrits de deux poëtes arabes, et quelques discours académiques également recommandables par le fond et par le style. Le plus connu a pour titre : *De ingenio Araborum.* Leyde, 1788 ; 4°. etc.

(4) Successeur de l'illustre Louis-Gaspard Walkenaër dans la chaire de littérature grecque, et dans celle d'histoire nationale à l'université de Leyde. Jean Luzac est en même temps un excellent jurisconsulte. Son princi-

Digitized by Google

J'ai retrouvé ici avec la plus vive satisfaction, dans le recteur actuel de l'université, mon ancien ami M. Voltelen (1), né

pal ouvrage a pour titre : *Observationes Apologeticae pro Jurisconsultis Romanis.* Leyde, 1768; 4°.

Ce savant estimable, en prenant possession de la chaire qu'il occupe actuellement, prononça un excellent discours sous ce titre : *De Eruditione altrice virtutis civilis, praesertim in Civitate liberâ.* Leyde, 1785; 4°.

Aujourd'hui, J. Luzac est spécialement chargé de la rédaction de la Gazette Françoise de Leyde, papier-nouvelle que les soins de son oncle avoient déjà rendu si célèbre.

On connoît encore à Leyde un avocat nommé Elie Luzac, auteur de plusieurs écrits estimés; entr'autres, d'un Traité intitulé : *La Richesse de la Hollande, dans lequel on expose l'origine du commerce et de la puissance des Hollandois, l'accroissement successif de leur commerce et de leur navigation, les causes qui ont contribué à leurs progrès, celles qui tendent à les détruire, et les moyens qui peuvent servir à les relever.* 1778—1781; 3 vol. 8°. Les patriotes bataves reprochent à cet auteur d'avoir vendu sa plume à la cause stadhoudérienne.

(1) Docteur et professeur de médecine à l'université de Leyde. Ses thèses académiques, ses dissertations, ses harangues lui avoient déjà mérité une grande célébrité dans un âge où même il est rare d'être connu. Il a succédé, pour l'enseignement de la chymie, à l'illustre Jean-David Hahn.

Digitized by Google

au cap de Bonne-Espérance, et chymiste habile. Mais nous avons regretté de ne point trouver ici l'excellent naturaliste Brugmann (1), qui venoit de partir pour la Haye. Le laborieux Sandifort (2) m'a fait voir, ainsi qu'à mes compagnons, les trésors anatomiques qu'il avoit réunis à ceux de son prédécesseur le grand Albinus (3),

(1) Fils d'Antoine Brugmann, savant professeur de philosophie et de mathématiques à l'université de Groningue. Ce naturaliste, qui jouit de la réputation d'un excellent observateur, a succédé à Leyde, dans la chaire de physique et d'histoire naturelle, au célèbre professeur Allamand, disciple et ami de l'illustre S'grawesande.

(2) Professeur de médecine et d'anatomie à l'université de Leyde; il est connu par ses *Exercices Académiques*, Leyde, 1783; 4°. faisant suite aux *Observations Anatomiques et Pathologiques* qu'il avoit précédemment publiées.

Edouard Sandifort a enrichi la littérature hollandoise de plusieurs traductions du Suédois et de l'Anglois.

N. B. C'est encore le savant Marron qui m'a communiqué la plupart des détails qu'on vient de lire sur Pestel, Ruhnkenius, Schultens, etc. dont il est lui-même le digne élève.

(3) Né à Leyde en 1683, médecin célèbre, et l'un des premiers anatomistes de l'Europe. C'est à lui à qui

Digitized by Google

sa riche bibliothèque, et son traité d'ostéologie enrichi d'un nombre considérable de gravures. Durant notre séjour à Leyde, nous avons passé des heures bien douces chez M. et Mde. M***, couple aimable, et dont le bonheur mutuel inspire ce tendre respect qui n'est dû qu'à ces vertus expansives sans lesquelles il ne sauroit exister.

Le même soir, nous sommes allés visiter M. Van-G., jeune homme d'un excellent caractère, et l'un des deux pasteurs de la secte des mennonites. J'observerai en pas-

l'on doit la meilleure Histoire des muscles du corps humain. Ce savant avoit imaginé divers moyens de déterminer avec plus de précision leurs attaches. Il faisoit exécuter par les plus habiles maîtres les dessins qu'on voit dans ses différens ouvrages, et surpassa tous ceux qui l'avoient précédé dans son art. Ses œuvres sont divisées en trois parties. La première renferme une explication des tables anatomiques de Barthelemi Eustachius. Leyde, 1744; fol. fig. La seconde contient les figures des muscles du corps humain. Londres, 1749; fol. fig. La troisième est une excellente ostéologie. Leyde, 1753; fol. fig. Cet habile médecin a donné en société avec Boerhaave, une édition complète de *Vesalins*. Leyde, 1725; fol. fig. On lui doit aussi la préface qui se trouve à la tête des œuvres complètes d'Anatomie et de Physiologie de Jérôme-Fabrice d'Aquapendente. Leyde, 1738; fol. fig.

Digitized by Google

sant que ceux d'aujourd'hui ne sont plus ces anciens rebaptiseurs aussi féroces que ridicules. Les mennonites (1) de Leyde sont au contraire les hommes les plus éclairés, les plus raisonnables des Provinces-Unies. En général, et sur-tout dans les Etats libres, les sectaires les plus fanatiques, à qui on laisse le temps de se calmer, finissent toujours par devenir des citoyens utiles, paisibles et sages. L'Etat n'a point de membres plus dévoués ; la constitution, la liberté, la raison de plus zélés défenseurs ; les sciences de partisans plus laborieux. Les mennonites modernes n'affectent plus de se vêtir d'une manière différente des autres hommes. Plusieurs des plus riches familles de Hollande suivent ce rit devenu respectable, et dont les liens religieux consistent bien plus dans l'usage timide et circonscrit de la raison que dans cette absurde mysticité, source enfin tarie de leurs vieilles erreurs.

Malgré l'abondance de la pluie qui tomboit au moment de notre arrivée, le pavé étoit le lendemain aussi propre que s'il eût fait beau le jour précédent. La quantité de fabriques que renferme cette ville occupe

(1) Voyez tom. I, pag. 246, note 1.

Digitized by Google

un nombre considérable d'hommes. Cependant on remarque peu de mouvement dans les différens quartiers de Leyde. On parcourt de belles rues larges, entrecoupées de canaux, ou bordées d'arbres magnifiques. Nous sommes allés voir l'université, édifice vieux et gothique ; la bibliothèque, le jardin des plantes et le cabinet d'histoire naturelle : tous ces établissemens ont grand besoin d'être encouragés.

Enfin, nous avons fait selon notre usage une charmante promenade autour de la ville. Le soin avec lequel les grands chemins sont entretenus pour la commodité des piétons, les ombres des tilleuls vénérables, des ormes qui s'élevoient orgueilleusement au dessus de nos têtes, le luxe des fleurs dont les vergers d'alentour sont remplis, et qui exhalent au loin leurs délicieux parfums ; ce silence animé de la nature que la voix des rossignols interrompoit par intervalle, l'aspect inopiné du Rhin dont l'incommensurable étendue se transforme ici en un canal tranquille, les charmes purs et ineffables d'une conversation douce et sensée, les rapides élans d'une imagination accoutumée à embrasser le globe de la terre, les souve-

Digitized by Google

nirs de ma jeunesse et la foule de réflexions dont mon cœur étoit alors oppressé, me plongèrent bientôt dans un de ces accès de mélancolie douce et voluptueuse qui suspendent une partie de nos facultés, et placent l'ame entre le ciel et la terre.

Nous avons quitté Leyde (1) à six heures

(1) Cette ville est ornée de plusieurs beaux édifices. On conserve avec soin, dans une des salles de l'hôtel-de-ville, un tableau peint sur bois par Jean de Bruges, inventeur de la peinture à l'huile. Cet antique monument du plus beau des arts représente le Jugement Dernier. La pièce est arrondie par le haut. Dans la partie supérieure, on voit Dieu le Père, assis sur un Arc-en-Ciel, environné de sa Cour céleste. L'action opposée des anges et des diables, le contraste de la joie des bienheureux avec le désespoir des proscrits; la forme bizarre des démons, quelques épisodes touchans ont pu, à certains égards, mériter à ce morceau la réputation dont il jouit.

On a placé dans le jardin des plantes quelques antiques qui, pour la plupart, sont très-endommagées. Leur principal mérite est d'avoir été trouvées dans les fouilles faites sur les lieux.

La salle de médecine est ornée de plusieurs portraits; on y voit entr'autres ceux de Jules Scaliger, de Gaubius, de Boerhaave, par Vandyck. Voyage d'un Amateur des Arts. Amsterdam, 1781.

Digitized by Google

du matin. De tous côtés l'on entendoit les oiseaux saluer l'aurore par leurs chants. Déjà le soleil commençoit à dorer la pointe des clochers. Autour de notre barque voltigeoient les vanneaux, les *brachvogel* (1), les becassines, les hirondelles de mer. De nombreux troupeaux dispersés en divers groupes dans la plaine couvroient une étendue immense, dont la verdure encore

(1) C'est le *numenius arquata* de Linnæus et de Klein. On en compte trois espèces différentes. Le brachvogel, proprement dit, a plus de deux pieds de long. Il est aussi gros qu'un chapon. Son bec est recourbé. Les plumes de son dos sont d'un noir jaunâtre ; celles du ventre sont d'un blanc sale. Cet oiseau se tient ordinairement sur le rivage de la mer. On le nomme aussi *regenvogel*, *windorgel*, *wettervogel* (oiseau de pluie, oiseau du temps).

Les brachvogels de la seconde espèce ne sont guère plus gros qu'un pigeon. Ils varient pour la couleur. La plupart sont d'un verd jaspé. On en trouve la description dans Klein, sous le nom de *gavia viridis*. Cet oiseau indique le changement du temps.

La troisième espèce de brachvogel, nommée saat-huhn, ou poule de semence, parce qu'elle se tient toujours dans les champs ensemencés, est plus petite que les deux autres. Le plumage de cet oiseau est très-varié. Mais son ventre est en général de couleur blanchâtre.

Digitized by Google

étincelante de rosée sembloit sourire à un ciel d'azur. Un vent léger caressoit la surface plane du canal sur lequel nous glissions, tandis qu'un miroir placé dans la cabane reproduisoit à nos regards le spectacle des objets que nous laissions derrière nous.

Le printemps agissoit sur toute la nature, et avoit étendu généreusement ses bénignes influences jusques sur nos mariniers même, malgré la froide apathie qui caractérise ces hommes dont les facultés sont éteintes par le genre de leurs occupations, et dont la vie entière n'est, pour ainsi dire, qu'une longue journée. On ne peut nier d'ailleurs que les mariniers hollandois ne soient infiniment plus polis que ceux d'aucun autre pays, et cela sans affectation, sans prétention. Ils saluent les passans avec cordialité et franchise, ôtent leur chapeau au moindre d'entr'eux, répondent avec complaisance et honnêteté aux questions qu'on leur fait ; en un mot, ils annoncent dans toutes leurs actions, leur habillement même, cet esprit de rectitude naturel aux nations opulentes. La politique est l'unique sujet de

leur entretien ; leur seule lecture est la gazette ; leur passe-temps la pipe, et leurs rafraîchissemens un verre d'eau-de-vie. On peut se fier aveuglément à leur probité. Tous veillent avec scrupule à ce qu'on n'oublie aucun des objets appartenans aux passagers.

Comme nous connoissions déjà la ville de Delft, nous en fîmes le tour à pied, et nous prîmes à midi la barque qui part pour Maasluis (1). Nous étions encore à trois heures de chemin d'Helvoëtsluis ; mais comme les hôtelleries sont assez mauvaises dans cette partie de la Hollande, et que le paquebot devoit partir le même jour, nous sommes restés dans une bonne auberge où nous étions descendus. Maasluis est un charmant petit bourg dont le port est rempli de barques de pêcheurs dans les temps destinés à la pêche du cabillaud et des harengs. Rien ne donne une plus juste idée de la

(1) Bourg considérable dans le Delftland, entre Briel et Delft. Il est situé sur un bras de la Meuse qui porte le nom de T'scheur, ou Sluische-Diep. Les habitans y vivent en grande partie de la pêche du hareng, et du commerce des huiles de baleine.

propreté

propreté hollandoise que l'aspect d'une ville où sont établies des pêcheries. Malgré tous les inconvéniens attachés à cette sale occupation, les habitans y sont très-propres.

Nous avons eu, chemin faisant, occasion de vérifier ce qu'on nous avoit déjà dit dans les chantiers d'Amsterdam, et nous avons observé qu'en effet le goudron tiré du charbon de pierre est préférable à la résine. De deux vaisseaux envoyés aux Indes orientales, celui espalmé avec la résine est revenu en Hollande criblé de vers, tandis que l'autre bâtiment espalmé avec ce goudron fossile n'en étoit point attaqué. Jusqu'à présent l'Angleterre est le seul endroit où l'on connoisse bien l'art de le préparer; et c'est delà qu'on l'exporte en Hollande.

Après le dîner, nous avons fait une longue promenade sur les prairies et les pacages qui avoisinent la Meuse. Je me suis étendu voluptueusement, ainsi que mes compagnons, sur la pelouse d'une jettée, afin de contempler à notre aise les brillans reflets du soleil dans l'onde. La surface de la Meuse ressembloit à un ciel étoilé; ses eaux tranquilles étoient parsemées de points flam-

boyans. Lorsqu'un vent léger ridoit sa superficie, chaque sillon devenoit un rayon de lumière ; alors ces brillantes étincelles s'enchaînoient, se croisoient, se prolongeoient dans l'étendue, et formoient à l'horizon en se repliant toujours sur elles mêmes une mer lumineuse et argentée. Les fleurs de la prairie vues en perspective, nous paroissoient alternativement rouge foncé ou bleu d'azur selon leurs diverses ondulations.

Le lendemain matin, nous avons abandonné la Meuse, et pris la voiture publique jusqu'à l'île de Rosenbourg (1), située sur le bras de ce fleuve qui court au sud, et que nous traversâmes encore une fois pour nous arrêter au joli petit fort de Briel, la première des places que les Flamands aient arraché aux Espagnols. Durant plus de deux heures, nous avons côtoyé des champs ensemencés, des prairies, et un sol couvert de navettes. Enfin, nous sommes arrivés à Helvoëtsluis, où nous avons vu un nombre

(1) A l'embouchure de la Meuse, entre Briel et Maasluis. A l'ouest, on y trouve un petit village appellé Blankenbourg. Cette île est très-petite comparativement à toutes celles qui l'avoisinent.

Digitized by Google

infini de superbes vaisseaux de guerre, partie à l'ancre dans le port, partie sur le chantier.

Nous voici donc au terme de notre voyage, et rien ne pourra jamais affoiblir dans ma mémoire les impressions favorables que notre tournée en Hollande m'a laissées de ses habitans. Une nation libre, laborieuse, où règne la santé, la propreté; une nation où les bases de l'instruction publique reposent sur les vertus sociales, au moins sur celles qui peuvent s'allier avec ce flegme indigène, cette simplicité, ce méthodisme, cet amour un peu trop prononcé pour les richesses, caractère dominant des Hollandois; une telle nation, dis-je, ne peut jamais cesser d'être chère à des êtres raisonnables et penseurs. Certes, nous avions besoin de ces images consolatrices pour nous dédommager de tout ce qui avoit affligé notre ame dans le Brabant: car est-il un spectacle plus hideux pour l'homme sensible, l'ami de l'humanité, qu'une nature abâtardie par les préjugés, qu'un peuple dont le front est imprimé dans la poussière, qui a courbé indignement sa tête

sous le joug insolent et risible de la hiérarchie papale; qu'un peuple enfin qui languit sans vertus dans les chaînes d'un esclavage, destructeur de toutes les facultés morales ou intellectuelles ?

Fin du Tome second.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

XVe LETTRE. BRUXELLES.

CARACTÈRE effacé des Brabançons.—Dévotion outrée des habitans de Bruxelles; leur haine pour l'indépendance. — Nous ne voulons pas être libres! — *Effets funestes de la persécution sur les facultés intellectuelles de l'homme.* — *Massacre des protestans ordonné par Philippe II.* —*Nul grand homme en Brabant.* —*Efforts de Joseph II pour rétablir la libre navigation de l'Escaut; résistance des Brabançons à cet égard.* —*Leur phlegme dans tout ce qui concerne les arts mé-*

Digitized by Google

caniques et la culture des terres.—Dépérissement des manufactures. — Réveil de l'idée des droits de l'homme dans la tête de certains jurisconsultes.—Influence destructive de la tyrannie des prêtres, page 1

XVIe LETTRE. BRUXELLES.

Etat des Belges sous Charles de Lorraine. — Ignorance du peuple et du clergé. — Quotité de la taxe des Pays-Bas pour la chambre impériale. — Economies de Joseph. — Abolition du traité des Barrières. — Questions sur la légitimité des mesures adoptées par Joseph.—Idées sur la théorie des innovations.—Surveillance relative à la tranquillité publique ; moyen dangereux dans la main des despotes. —Usurpation de la noblesse et du clergé. —Etablissement d'un nouveau système politique et d'un séminaire général en Brabant. — Lutte contre la superstition. — Insurrection des habitans de Bruxelles durant le voyage de l'empereur à Cherson. — Mollesse du gouvernement général dans cette circonstance.

Digitized by Google

— Destruction des nouvelles réformes. — — Révolte du clergé. — Refus de payer les subsides à l'empereur. — Abolition de la joyeuse entrée. — Les moines tirent sur les troupes de l'empereur à Tirlemont. — Confédération patriotique de Vonk. — Emigrés réfugiés à Hasselt et à Breda. — Mésintelligence entre Alton et Trantmannsdorf. — Histoire de la prise de Gand. — Armistice. — Troubles de Bruxelles. — Condescendance inutile du ministre de l'empereur. — Fuite des Impériaux. — Triomphe de Vander Noot. — Indépendance des Etats de la Belgique, page 15

XVIIe LETTRE. BRUXELLES.

Brochures et pamphlets. — Proposition de rétablir les jésuites. — Singulier paradoxe de l'abbé Ghesquière. — Traits du caractère des Brabançons. — Influence de la révolution sur les mœurs. — Tempérament phlegmatique des habitans de divers pays voisins. — Faction impériale. — Société patriotique. — Pétition aux Etats. — Adresse ou réponse forcée. —

Walkiers.—Maisons incendiées par les stipendiaires de la hiérarchie ecclésiastique.—Victoire remportée sur Walkiers. — Abolition de la société patriotique, page 73

XVIIIe LETTRE. BRUXELLES.

Situation malheureuse du peuple brabançon.—Fermentation produite par la lettre du général Vander Mersch.—Désarmement des troupes. — Conduite indécise du parti populaire.—Le peuple excité par les nobles refuse d'obtempérer à aucune des propositions de Léopold.—Etat des sciences à Bruxelles.—Bibliothèque impériale.—Décadence des manufactures et du commerce. — Magnifique atelier de Simon. — Description du château de Schoonberg, 107

XIXe LETTRE. LILLE.

Voyage à Enghien.—Séjour chez d'Aremberg.—Fortifications de Tournay démolies. — Etat des milices. — Mantes de camelot et coëffes noires. — Frontière

Digitized by Google

de la France. —Tumulte excité à Lille. — Description de la ville et des environs, page 141

XXe LETTRE. ANVERS.

Départ de Lille pour Anvers. — Blanchisseries établies à Armentières. —Conjecture sur l'étymologie du mot flandrin.— *Mont-Cassel; point de vue magnifique. —Dunkerque.—Dunes. —Contrebande. —Eau de-vie de genièvre et salines. — Portail de la cathédrale.—Vue du port et de la mer. —Du théâtre et des spectateurs. —Voyage par eau à Furnes, à Nieuport et Ostende.—Digression sur le droit des gens. — Barque de Gand. — Anecdotes sur Charles-Quint. —Incendie de Gand; massacre des enfans des Gantois dans la nuit du 14 au 15 novembre 1789. — Constitution de la province de Flandre. — Caractère des Flamands et des Flamandes. —Voyage à Anvers par Lockeren et Saint-Nicolas. —Aspect de la ville d'Anvers,* 160

Digitized by Google

XXIe LETTRE. ANVERS.

Du mécanisme de la peinture.—Des limites du coloriste.—Description des tableaux appartenant à MM. Huybrecht et Van Lanker. — Corregio. — Marines et tableaux d'architecture. — Paysages. — Batailles. — Fête de paysans. —Collection de M. Van Haveren.—Portrait des maitresses de Rubens. — Collection de M. Lambrecht. — Leda du Titien. — Baptême du Christ par Vandyck. — Pierre Faes, peintre de Fleurs, actuellement établi à Anvers. — Vastes compositions de Quellinus. Eglises de Jacques et des Augustins. —Cathédrale. — Ascension de la Vierge. — Descente de Croix, 223

XXIIe LETTRE. ANVERS.

Dévotion stupide des Anversois. —Intrigues et avarice des prêtres. — Prise de la citadelle d'Anvers. — Corruption générale des mœurs en Brabant. — L'auteur et

Digitized by Google

ses compagnons quittent les Pays-Bas autrichiens, page 264

XXIIIe LETTRE. LA HAYE.

Départ d'Anvers.—Arrivée de l'auteur sur le territoire hollandois. — Moerdik. — Hollands-Diep.— Excessive propreté des Hollandois.—Kattendrecht.—Simplicité des mœurs des habitans de la campagne; leur hospitalité.—Matinée du printemps. —Vue de la Meuse.—Aspect de Rotterdam. — Décadence du commerce des Hollandois.— Schiedam. — Fabrique d'eau-de-vie de genièvre.—Delft; manufacture de porcelaine; monument. — Arrivée de l'auteur à la Haye.—Promenade à Scheveningen, 276

XXIVe LETTRE. LA HAYE.

Situation agréable de cette ville. — Mélange des races.—Affluence de troupes et d'officiers. — Sobriété des habitans. — Usage de la pipe.—Costumes.—Ton excellent des sociétés de la Haye. — Hommes célèbres; Hemsterhuis, Cam-

Digitized by Google

per et Lionnet. — Cabinets d'histoire naturelle de Camper, Lionnet, Gallitzin, Voët et du stadhouder, page 301

XXVe LETTRE. AMSTERDAM.

Magnifique chantier de l'amirauté. — L'auteur et ses compagnons voient lancer à la mer la frégate le Triton. *— Du caractère national des Hollandois. — Influence du commerce sur les esprits. — Maison-de-ville. — Théâtre hollandois. — Physionomie des habitans. — Essai sur l'état actuel de l'art dramatique en Hollande. — Voyage de la Haye à Harlem et Amsterdam, dans le yacht du bourgmestre. — Vue délicieuse des environs de Harlem,* 334

XXVIe LETTRE. AMSTERDAM.

Introduction de la mollesse asiatique en Europe. — Du luxe dans les Etats libres. — Différence entre le caractère des habitans du Nord et celui des François. — Gaucherie des Hollandoises dans l'imitation des modes de France. — Théâ-

Digitized by Google

tre françois d'Amsterdam. — Portrait et costume d'une jeune fille du nord de la Hollande. — Sardam ; maison de Pierre-le-Grand. — Broek. — État des sciences et du goût à Amsterdam. — Athénée. — Médecins célèbres ; multiplicité de leurs occupations. — Noms des principaux savans d'Amsterdam. — Patriotes hollandois. — Digression sur l'état des lumières en Europe. — Des princes et des ministres. — Époque inévitable de la fermentation des esprits. — Vengeance du parti vainqueur — Les Hollandois naturellement sensibles aux outrages, page 357

XXVIIe LETTRE. HELVOETSLUIS.

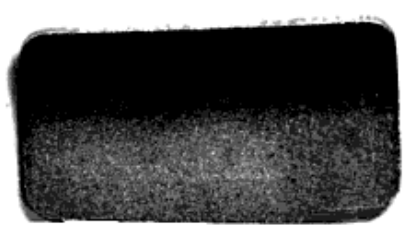
Départ d'Amsterdam. — Règle pour les voyageurs. — Maïson de campagne de Henri Hope près Harlem ; sa belle Galerie de tableaux. — Paysages du Poussin et de Rubens. — Susanne du Dominiquin. — Cléopatre du Guide ; Madeleine du même. — Vénus de Carlo Maratti. — Lucrèce du Titien. — Jean-Baptiste du Carrache. — Hercule et Cacus, par le

Digitized by Google

même. — Sainte Famille de Perin del Vaga. — Claude Lorrain. — Vénus et Adonis du Trévisan et de Paul Veronèse. — Tableau de Josué Reynold, représentant une Nymphe jouant avec l'Amour, avec cette épigraphe : latet anguis in herbâ. *— Jardin de fleurs à Harlem. — Institut de Pierre Teyler. Cabinet d'histoire naturelle de la société d'Harlem. — Curiosités de Leyde. — Noms des professeurs de l'université. — Mennonites. — Métamorphoses diverses du fanatisme. — Propreté de la ville de Leyde. — Promenades autour de la ville. — Départ de Leyde. — Maasluis. — Goudron tiré du charbon de pierre supérieur à la résine. — Richesse et beauté de la nature. — Voyage à Helvoëtsluis. — Résumé sur le caractère des Hollandois*, page 393

Fin de la Table du Tome second.

Digitized by Google



00564358

Digitized by Google

Digitized by Google